

De l'humain Pour les migrants



Maria Giannakaki

Hier on les appelait
les exilés, les réfugiés, politiques, économiques, aujourd'hui ce sont
les migrants.

Mais avant tout,
il s'agit d'hommes, de femmes et d'enfants fuyant la barbarie et
qui arrivent meurtris
quand ils ne meurent pas dans un périple inhumain.

A travers ce recueil
qui va vivre
des auteurs et artistes, qui ne peuvent se taire,
s'engagent pour leur rendre hommage.

Jean Leznod

Les auteurs et artistes du collectif

"De l'humain pour les migrants"

Adibess.....	6
Agnès Cognée	10
Alain Abanda	14
Alain Morinais	17
Alain Nahum	20
Alexo Xenidis	23
Amina Mekahli.....	25
Ananda Doe.....	31
André Orphal.....	35
Anna-Bea Duparc.....	38
Anna Maria Caroline Celli	39
Anne-Marie Joubert-Gaillard	43
Anne Soy.....	48
Anne Stella	51
Barbara Bidaud.....	53
Boubaker Kahloula.....	56
Bruno Adjignon.....	61
Bruno Fortuner	65
Cédric Bonfils	67
Christine Angelini	72
Christine Blanchard dite Tamèr	76
Christophe Bregaint	80
Claire Lewis	85
Colette Daviles-Estinès	87
Dana Lang	90
Daniele Labranche	94
Daniel Chausson dit "Nallade".....	99
Dominique Chauvel	104
Delphine Burnod	108
Émilie Notard	111
Eric Dubois	118
Evelyne Charasse	121
Evelyne Steinfeld	124
Francine Colard Duprouilh	126
Florence Noël	130
Gabriel Henry.....	133
Gérard Sandifort.....	138
Griselda Alicia Soriano	141
Hans Limon.....	143
Henri Etienne Dayssol.....	150
Henri-Louis Pallen	151
Huguette Bertrand	153

Jacqueline Persini Panorias	156
Jacques Kebadian	159
Jacques Kerzanet	161
Janick Lucas	165
Jean-Claude Crommelynck	168
Jean-Claude Goiri.....	174
Jean Diharsce	176
Jean-François Declercq	181
Jean Leznod.....	184
Jennifer Lavallé	189
Joëlle Pétillot.....	193
Khalice Jade	198
Laetitia Gand.....	203
Lammari Hafida	207
Laure Mitrani	209
Lazare Fédorovsky	212
Lise de Courdes.....	216
Lor Zevan	218
Magois Patrick	221
Maissa Boutiche	223
Maria Giannakaki.....	228
Marianne Desroziers	235
Marie-Anne Schönfeld	237
Marie Du Crest.....	240
Marie-France Lemains Yondo	241
Marie-José Pascal.....	243
Marie-Paule Bargès	248
Marie Valin	249
Marie Volta	251
Marilyn Gillaizeau	253
Martine Bès	255
Martine Pichoir.....	257
Martine Rouhart	259
Mathilde Collonges	263
Mélanie Romain	265
Mél Bué.....	268
Michel le Gras	271
Mouina El Achari Zayna.....	273
Murielle Compère-Demarcy	276
Muriel Thirion.....	279
Nadia Messari.....	282
Nicole Barriere	286
Norbert Nessim Journo	289
Olivier Robert.....	292
Pascale Mège-Monier.....	296
Pascal Hermouet.....	300
Pascaline Bussiere	303
Patrice Merelle	307
Patrick Berta Forgas	312
Patrick Dreux	320

Patrick Magois	326
Patrick Peronne	328
Pierre-Jean Boutet	332
Pierre Morens et L'St.R	337
Pierre Pages	339
Pierre Rode.....	343
Pilatom Remicasse	345
Regine Brulin	352
Régine Taront.....	354
Régine Elizabeth Taront.....	354
Richard Taillefer	357
Rio Di Maria	360
Robert Notenboom.....	364
Roland Bullman	366
Sabine Venaruzzo.....	369
Sophie Brassart	371
Sonia Eismmann Nussmann Sautour	373
Sortilège Magyque	377
Suelena Noguer	381
Suzy Cohen	387
Tiphaine Ossieux.....	389
Valerie Birker.....	391
Véronique Sabin.....	394
Vojka Milovanovic.....	396
Yvon Allain.....	400
Zohra Mrimi	403
Zoubida Belkacem	404

Adibess

Adibess, de son vrai nom Lahcen Bessikri est né à Mostaganem en Algérie en 1957. Bachelier lettres en 1977, il a fait l'ENA d'Alger. Il a commencé à écrire très jeune. Ses nouvelles *la nuit de noces*, *Retour sur un voyage inavoué* et *Le chêne et la rose*. Sa poésie est faite de vies, de ses amours, de regards humains pour dénoncer l'injustice, l'absurde, la bêtise. Dans un style lyrique, sa poésie est un paysage d'escales, de tranches de vies. Elle est dédiée à l'humanité. Très marqué par la guerre d'Algérie, il reste engagé pour l'humanisme et la liberté dans le monde. Il a été reconnu par de nombreux amis et poètes. Il a exercé à Paris comme diplomate à l'Unesco. Il vit à Alger et continue d'écrire.

Adibess

Dialogue des civilisations

Béni soit ton visage d'ange
Je n'ai pas de kipa
Mais un visage
Un chapelet d'ambre
Et le musc d'Andalousie
J'ai mal de Van Gogh
Dans un champ de tournesols
J'ai rêvé dans tes funérailles
Trois couteaux surgissent
Tendres, doux, comme trois baisers hollandais
Près d'une digue
D'un grand mur, à Jérusalem et une grande mer
Une nuit de fièvre
Les pigeons d'Alger ressemblent à Barcelone
Ce balcon est du nord
Une nuit de fièvre
Ô Séville tes fontaines viennent de mon désert
Ce soir des bateaux hollandais m'emmènent voir l'Inde,
J'écouterai le silence,
Planter des fleurs ensorcelées dans tes cheveux
Ouvrir les livres anciens poussiéreux
Et relire la sourate de Joseph sur les tables de la Torah
Inventer la vie, sur vingt et un siècles
Églises dorment sur mosquées
Mosquées enterrées sous synagogues
Croix sans chapitre sur ton mur Jérusalem la belle
De ce midi, je n'ai que rêves,
Aime-moi comme je t'aime
Je t'ai donné Averroès, tu m'as donné Platon
Je t'ai donné Khayyâm
Tu m'as donné Baudelaire
Je t'ai donné El roumi
Tu m'as bercé de Rousseau et plus beaux
Sans croisades,
Sans guerres
Sans cahiers déchirés
Sans exodes
Sans ciel brûlé
À Bethléem la plus belle

Adibess

Adibess

Damas vaincra

Alep brûle, s'effondre, devient un amas de pierres, ruines, chaque mur appelle la mort, chaque rue est une ombre assiégée, paysage, de Saïgon de Londres ou de Berlin, pierres vous êtes éternelles ai- je déclamé un soir, mon poème sur Trèves, en Allemagne dans un musée de pierres

Adonis pleure, le cœur faible.

Tout est assiégé.

La mort 's'énervé, veut plus de sang, plus de crânes, plus de chaires, plus de gloires sur les journaux, sur les écrans

Et pourvu une résolution de l'ONU, qu'elle soit une médaille

Dans ce beau décor

A Paris, Genève, New York, les chandelles des salons brillent

Prospèrent les plumes griffées des diplomates

Des faiseurs de discours macabres se découvrant poètes

Tous des vendus

Alep, el Daya, Bagdad, ce n'est pas Auswitch, ni Cracovie

Ou Guernica

C'est la Syrie, terre des Omeïyades qu'un fils de Sion allaitant monstres et faucons

A rendu Auswitch Cracovie et Guernica

Qu'un fils de Dayan brûla leur terre

Saladin est mort, et sont morts les guerriers de l'Andalousie

Saladin est mort, les roitelets de leurs doigts diamantés, chiffrent les voix

D'un vote à l'ONU, d'un feuillet de papier qui peut rendre la vie

À un enfant à un peuple sans père sans dieu

D'une feuille sans route

Alep et toutes les belles villes assiégées de barbares.

Je ne suis que poète ma fille,

Et ils ont voulu m'effacer, déchiré mes belles roses, mon passé

Ils ont chevaux, glaives ministres larbins, zouaves, nègres, snipers milices

Ils ont l'armée des couloirs, des seringues de morphines

Des traîtres en costumes

Alep, j'ai mal de toi

Assiégé dans les remous de ma tendre enfance

J'ai peur de rencontrer kabbani et Hafiz Ibrahim

Adonis et ibn Arabi

Miroirs brisés, feu tout est feu tout est folie

L'Amérique scintille de tant d'or en ce Noël

De banques et de sexe

Je n'ai pas oublié mon nom, mon cahier, mon calendrier, le jour de ma naissance

Je n'ai pas oublié mes amis mes frères mon bateau mon ciel

Je n'ai pas oublié mes enfants du même sein de la même terre

Je n'ai oublié mon école mon église la mosquée des rites de mon père

Je n'ai pas oublié ma mère plus belle qu'une capitale

Hallab, et toute la Syrie
Je te conjure, ferme tes portes aux Etats lâches
Non, ils ne me réapprennent pas le chemin de Damas
Dieu si beau, dis-leur
Que dans mes portes, le siècle ramènera de dures pluies d'autres nuages
D'autres années de blé
Dis-leur que les ventres des désignés de ce siècle
Ne ressemblent pas à Churchill, ni Staline
Alep rose de demain comme mon fils miraculé
D'un ventre si beau
Roitelets arabes aux amis des salons de bouffons noirs
Damas vaincra

Adibess

Agnès Cognée

43 ans, Grenobloise d'adoption, issue du monde des sciences et de la formation mais forgée de l'intérieur par l'écriture, pont multidimensionnel entre elle et les autres. Elle a publié par ses soins trois recueils : *Les Rochers de l'île*, *Haik'humanie* et *Déclaration*. Publiée aussi sous un pseudonyme par les éditions *La Grange*, pour un récit autour de la question *Pourquoi écrire des haïkus sans être japonais ?* Elle est actuellement écrivain public et infographiste sur la région Grenobloise, elle organise aussi des rencontres/performances entre l'écriture et d'autres formes d'art.

Agnès Cognée

Migrante

Veule est la nuit de mes tendresses
Sable oublié d'autres rivages.
Ma peau de bronze vend tout espoir
Pour repartir vers d'autres ciels.

Veule est la nuit où tout mon sang
Ne cesse de battre le temps du large.
Les yeux de l'âme se déshabillent
Pour me vomir à l'horizon.

Veule est la nuit des vies plurielles
Des terres d'ocres et d'orient
Aux lits de terre aux draps de pierre
À l'aile blanche d'un matin brun.

Agnès Cognée

Agnès Cognée

Mes sœurs

Où est mon pays ?
Mon nom était Alouette
Dans le sang de l'oubli
Je l'ai cherché
Dans les buissons de mon enfance
Dans les souvenirs des chemins
Dans les couloirs de ma maison

Mon pays m'a craché
sur la rive d'un fleuve
impossible à remonter

les arbres sur la digue
ne m'ont pas reconnue
protégeant leurs fruits
de ma faim de rencontres

j'ai planté mes ongles
racines dans le sable
j'ai rencontré la sève
coulant de mes blessures

j'ai découvert
le pays de la nuit
le pays des vies plurielles
aux lits de terre
aux draps de pierre

Mes sœurs
j'ai compris
que nous possédions
le même pays
le même horizon
il se nomme poésie

Agnès Cognée

Agnès Cognée

Les jours improbables

Ta voix en écho
Déchire une vitre
Et tes mains de goélands
Soupèsent l'angoisse.

Il est trop tard.
Une haine sans freins
En virages zébrés
Course l'espace des villes.

Je pense à ces trains sans retour
où les passagers
Respiraient la mort.

Et maintenant
Pour d'autres,
Le temps en impasse.

Les dentelles de sable se vident
Pour un dieu improbable.

Le voyage est fini :
Une nuque de revolver
Derrière le rideau.
Au loin, s'éloignent les derniers aboiements.

Agnès Cognée

Alain Abanda

Je Suis Jeune Poète Camerounais. Mon Tout Premier Recueil De Poèmes Chemine Vers Vous. Il A La Tête D'un Homme Amusé En Même Temps Mécontent Qui Passe Son Temps À Gronder À Pleurer Et À Jouer Comme Un Enfant. Je Voulais Bien Vous Parler De Ses Mains Et De Ses Pieds.

Alain Abanda

Pourquoi S'enrager Envers Ma Race
Savez-vous Que La Poésie C'est Comme Une Noix De Cola
Succulente Et Charitable Elle S'offre En Partage À L'immensité
Savez-vous Seulement Qu'un Poème À Des Mains Des Pieds Des Oreilles Une
Bouche Un Nez Des Yeux
Tout Comme Vous Et Moi
Savez-vous Aussi Que La Poésie Est Un Homme Réfléchi
Qui Reflète Des Idées Affranchis
Sinon Savez-vous Que Chaque Beau Poème Est Un Homme En Paix
Un Homme À La Race Universelle
Celle Qui N'a Pas De Couleur De Peau
Celle Qui N'a Ni Toit Ni Pays Ni Origine
Celle Qui Est Unique En Son Genre : La Race Humaine
Savez-vous Tout Au Moins Que Nous Sommes Tous De Race Humaine
Alors Pourquoi Toute Cette Rage Envers Ma Race ?

Alain Abanda

Alain Abanda

Les chercheurs de quelque chose
Ils ont les yeux perdus vers loin
Ils ont la tête qui fait assez son plein
Ils ont de colonnes de questions alignés sur leurs mémoires
Ils ont des fourches des houes des stylos des pinceaux
Alors que cherchent-ils
Je n'en sais rien
Peut-être qu'ils se cherchent eux-mêmes
Mais où se sont-ils blessés
Peut-être qu'ils ont dû manger le tranchant de la vie
Alors ils cherchent
Ils cherchent patiemment
Sous les vagues de l'espoir
Ils espèrent quelque chose de grand !

Alain Abanda

Alain Morinais

Membre de la Société des Poètes Français

Flamme de bronze 2015 des Flammes Vives de la poésie ; Lauréat du Grand Prix d'automne 2016 de Short Édition

Publications :

Résonances suivi de Vu d'ici cela ne s'entend pas Poésies AMs éditions 2017

Humeuresques 2016 Poésie mais pas que AMs éditions 2016

Le chemin mène à demain mes lambeaux de mémoire AMs éditions 2016

Au prix du silence le roman de Céline Édilivre – APARIS éditions 2012

Laboureurs d'espoirs ou Les Morinays, histoire d'une famille bretonne au cœur de la Révolution Cheminements éditions 2008

Désordre du jour poésie AMs éditions 2015

Mes rêves ont des ailes de linotte Poèmes AMs éditions 2014

Humeuresques 2010-2011 poésies Édilivre – APARIS éditions 2012

La motivation de ma plume

Sans attendre

À l'envers du jour

Les yeux se brûlent d'espérer

À l'orée de l'ombre brune

La bouche croit encore pouvoir

À la promesse d'un soir d'encre

Le temps presse

Écrire sur les murs décervelés d'oreilles

À l'aube des ténèbres

Répond le cri

Rouge du sang des hirondelles

Apprendre à regarder le pire

Affronter l'imposture

Et un jour pouvoir se dire

Réécrire le futur

Alain Morinais

L'ignorance et le réfugié

Il n'a pas de visage
Et sa couleur
Étrange

Nul ne l'a vraiment vu
Mais on sait qu'il dérange
Et que l'on n'en veut plus

On le dit venu par milliers
Nous avons les images
Au village
On a tous la télé

Enfoui sous son barda
Il se cache du froid
Des regards
Du manque de soleil
Dont on le dit venu

Dans son pays, il ne pleut plus
Que des bombes

Parties d'où...

C'est étrange
Où sont donc les images
À quoi sert la télé

Au village
Rares sont ceux qui l'ont vu
Il n'a pas de visage
Enfoui sous son barda
On le sait étranger
Alors on n'en veut plus

Alain Morinais

Alain Morinais

Les linottes, le merle et le hérisson

Le jour se lève
Comme je pousse les volets
Dans les flaques oubliées
De mes rêves évanouis

J'allume
Machinal
La radio se raconte

Dégradation par l'Ouest
Averses éparses
Le nez à la fenêtre
Confirme le journal

La rue s'ébroue au passage d'une auto
Un chien pisse dans les herbes mouillées
Il nous faudra tailler les rosiers

Un quartier de Syrie pleure sous les bombes
Un ministre décrit la boucherie
L'Arabie commande nos armes
Le gouvernement s'en réjouit

Un couple de linottes tout au fond du jardin s'interroge
De nous ou de ces belles personnes
Enfin
Qui donc en a la tête
Nous prendraient-ils pour des serins

Le merle noir se moque
Faut-il être linotte pour ne pas l'entendre
Le hérisson en boule se pique de grosses colères

Il n'est qu'à écouter et chercher à comprendre
Ne pas s'en remettre à ces marchands d'idées
Toutes prêtes à penser sans même raisonner

Alain Morinais

Alain Nahum

Alain Nahum partage son temps entre le dessin, la photographie et la réalisation de films.

Diplômé d'une maîtrise de philosophie et de l'IDHEC. Réalise des courts métrages. Membre du groupe « Ciné lutte » coréalise le long-métrage Bonne chance la France, sélectionné à Cannes en 1974 et A Pas Lentes, sélectionné au festival de Lisbonne en 2012.

Pour la télévision réalise des documentaires, des magazines (Cinéma-Cinéma), des séries et des contes en vidéo trucages (Les contes de la rue Broca sélectionné au festival d'Amsterdam, Méliès 88 2ème prix au festival de Rio de Janeiro). Des téléfilms, des séries (dont Les nouveaux exploits d'Arsène Lupin, Bordertown, Black Stallion, Chauffeur de maître, Des Gens si bien élevés, La Rivale). Dans les années 2000, réalise des films d'artistes, Des Gens qui passent, (adapté d'un livre de Patrick Modiano qui obtient le prix d'interprétation masculine au festival de la Rochelle). Réalise aussi trois documentaires pour la série Photo d'Arte : La Photographie mise en scène, Les Usages de la Presse, La Photographie de l'intime.

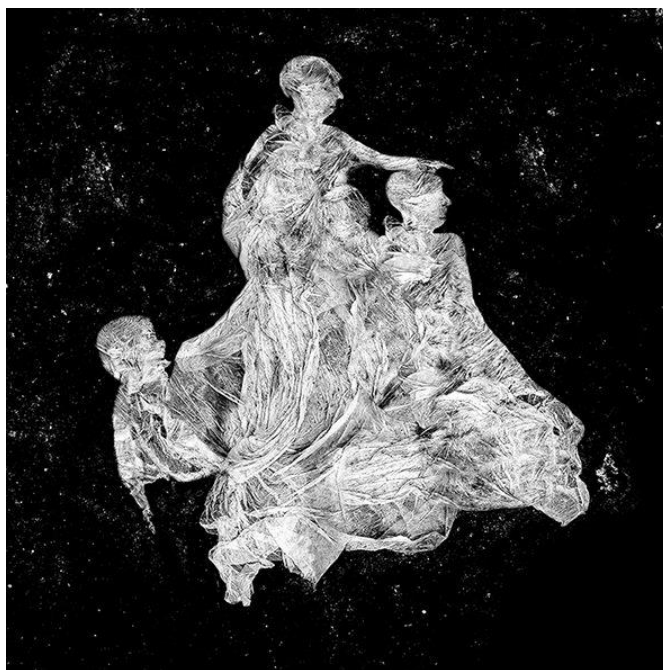
Dans les années 2000 commence à exposer ses dessins et ses photographies. Est représenté à Paris par la galerie Marie Vitoux.

Publie un livre de dessins « Exils, Exodes, Errances » texte Mehdi LalLaoui. 2003 éditions Au Nom de la Mémoire. Et deux livres de photographies, « Emergences, regards sur la ville » 2015 éditions Parenthèses et « Archipels » 2016 éditions Voix.

Motivations

Mes grands-parents ont connu deux exils, mes parents sont nés en Egypte et moi à Paris. Cela a forgé ma sensibilité et mes solidarités futures. Ainsi que la thématique de mes dessins et de mes photographiques.

Alain Nahum

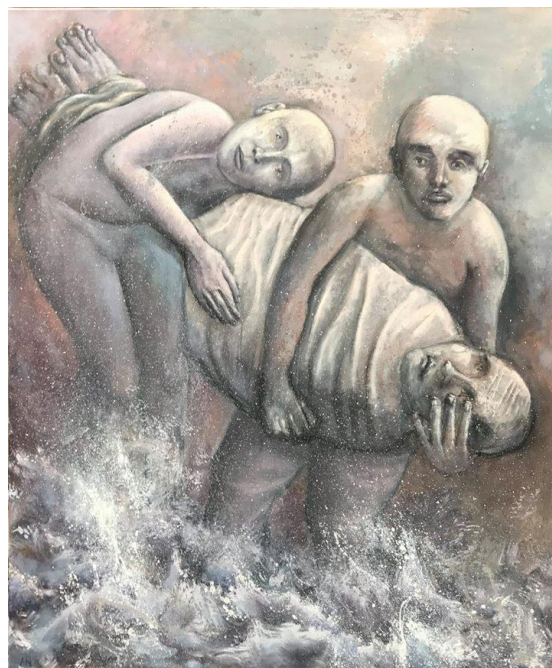


Le voyage - Alain Nahum

Alain Nahum



Les naufragés – Alain Nahum



Les porteurs – Alain Nahum

Alexo Xenidis

Née en avril 1949 à Paris, descendante de peuples divers où très peu de Celte rencontra beaucoup de méditerranéens d'origines grecque, syrienne, égyptienne, et russe, pour ce qu'on en sait. Etudes de philosophie à la Sorbonne comme tout le monde, puis a oublié la philosophie, comme tout le monde aussi. Psychanalyste, pas comme tout le monde, dans sa vie antérieure, consacre désormais son temps à l'écriture, essentiellement poétique pour le moment. N'a pas renoncé au roman, et fomenté d'écrire aussi pour le théâtre. Et pourquoi s'intéresser aux migrants ? Parce que voir premier paragraphe, parce qu'ils sont le monde, et que, dans l'immédiat, fait partie de ce monde, pas du monde des rats qui les pourchassent.

Alexo Xenidis

EXIL

Fuir

La peur dans le dos et sa pointe qui ronge

La peur dans le ventre son poing serré

Marcher courir ramper

Des cinq trésors emportés en jeter un, trop lourd,

Vendre l'autre perdre le troisième,

Regarder l'homme à la frontière qui vous vole le quatrième

N'avoir presque plus rien d'avant juste une poignée de terre

Une médaille la photographie mille fois pliée d'un visage

Fuir

Croire, puis espérer seulement

Puis espérer moins

N'avoir plus de choix

Avancer

Avancer

Ne pas voir le camion qui arrive sur la route

Alexo Xenidis

Amina Mekahli

Amina Mekahli est née en 1967 à Mostaganem.

Passionnée de littérature et de poésie, elle écrit depuis son plus jeune âge, et publie régulièrement ses textes et chroniques sur son site personnel ainsi que dans des journaux et revues spécialisées.

Chroniqueuse pour le journal numérique l'Oranais, elle a créé une rubrique consacrée à la littérature : Invitation en Auteur.

Sa passion pour les chevaux et sa connaissance du patrimoine algérien l'ont amenée à écrire « Tiaret Chevaux et Légendes », soixante textes poétiques et cinq légendes méconnues autour du cheval.

En 2016 elle publie son premier roman « Le secret de la Girelle ». Un roman en prose dédié à l'art et à la peinture.

Elle est en pleine écriture de son deuxième roman « Nomade Brûlant » qui sortira à l'occasion du SILA 2017.

Amina Mekahli

Partir plus loin
que bruit
qui vient
de loin
Partir coté
silence
qui clôt
le rêve
Partir en soi
chercher
les autres
pas
Partir ailleurs
ou pas
les yeux
bougent
Partir au je
dés en train
sur la roulette
jouer demain
Partir à fleurs
qui poussent
chemin
sur mains
Partir chez Terre
où elle est
ici ou sur
Terre
Partir au ciel
et rire
de ne plus
en revenir
Partir des autres
et laisser
vieillir
le souvenir
Partir en fumée
salir les nuages
et pleuvoir
en étoiles...

Amina Mekahli

Amina Mekahli

Je suis de vous

Ne me regardez pas comme la grêle après la neige
Je suis de vous
Une infime vous
Et nulle part où aller sans vous emporter
En moi autour de mes peurs
Par delà mes souvenirs broyés entre vos dents
Ne me regardez pas comme la pluie sur le désert
Larme du ciel supplié
Ma chair a le goût de vos lois
Mes yeux ressemblent à votre horizon
Et je suis de vous pareille
En mille morceaux comme vous
Éparpillée sur la route du talion
Regardez moi cueillir les épines de l'amer
De mes mains nouées aux vôtres
Par le sceau des secrets
Mon dos sous vos jougs lacéré
Se lapide lui-même du péché
Et nulle part où aller sans vous emporter
En moi autour de mon cœur
Par delà mes espoirs
De balbutiements en finitude
Je suis de vous
Rien que de vous
Aimez ce qui est vous
Étrange et étranger
Qui sent l'odeur des vents millénaires et d'autrui
Emportez moi chez vous
Ce sera toujours chez moi
Ouvrez moi
Ouvrez vos yeux à ma nuit fatiguée
A mes jours sans raison
A mes heures sacrifiées
Égrenez les prénoms
Vous reconnaîtrez le mien
Parmi les livres empilés
Le livre de l'arbre vous le dira
Je suis de vous
Une infime vous
Et nulle part où aller sans vous pleurer
De toute mon absence
Mon bâton et ma boussole
Pleureront sur vos tombes
Quand ils trouveront mon nom

Sous les vôtres
Ouvrez-moi
Ouvrez vos mains au retour des vagues
Qui vous confieront tous les exils
De vous
Ouvrez le vent et les nuages
Aux étoiles brisées
Contre vos remparts obscurs
Laissez passer la brume de l'instant
Laissez passer la rosée de demain
Ouvrez-moi.

Amina Mekahli

Amina Mekahli

Les iris bleuis par la méditerranée

Il est venu le jour de lui arracher son air d'enfant
Ce jour où il fait froid dans le cœur des hommes
La musique cherchant en vain l'ultime note de gaieté
Dans le rôle des tambours célébrant la mal-vie
Il est venu le jour de peindre la brume sur ses yeux
Ce jour où il fait noir dans le regard des hommes
Les violons blessés crient dans l'innocence des cordes
Comme des papillons qu'on brûle dans un feu de joie.
Le jour qui est venu sans aube et sans lumière
Ce jour qui assassine les rêves des bourgeons
Se lève tel un rideau sur une scène venue de loin
Où les gestes des aïeux jouent un acte incestueux.
Donnez-nous les jours nous vous prêterons la nuit
Avec sa lune vierge et ses étoiles filantes
Donnez-nous la lumière nous vous prêterons la flamme.
Donnez-nous ce qui emplit un cœur un instant ou une vie
Nous vous prêterons la danse qui sème le temps dans l'oubli
Qui éloigne l'espoir du désert et la dune de la pluie.
Donnez-nous vos armes nous vous prêterons nos âmes
Pour épouser des ombres plus hautes que votre estime
Pour chanter aux oiseaux de la faim l'hymne du pain chaud.
Donnez-nous des jambes pour courir avec vous
Et semer nos pas sur des champs de cactus volants
Pour récolter les épines qui accrochent les roses aux fossiles.
Il est venu le jour de partir du fond des autres
Ce jour où il fait froid dans mon cœur aussi
Ma bouche ne parle plus comme parle le trèfle à la fleur de lys
Comme parlent les immortelles aux iris bleuis par la méditerranée.

Amina Mekahli

Ananda Doe

Mon nom est Anne Marguerite Milleliri.

Je suis enseignante vacataire en français et partage ma vie entre la Corse où je suis née et Paris où j'ai fait mes études universitaires.

J'ai rejoint ce collectif parce qu'il y a là une évidence. "De l'humain" était déjà une formulation essentielle pour moi. C'est bien d'humanité que nous manquons tous, nous autres migrants (car nous le sommes tous plus ou moins dans l'espace et le temps...). Plus que tout, c'est bien l'humanité qui est en défaut dans notre société. Nous mourons d'indifférence dans le plus grand aveuglement qui soit, pour certains, la plus grande hypocrisie pour d'autres. Derrière son majestueux paravent la civilisation abrite des monstres qu'elle nourrit, que nous nourrissons...

Des solutions à la souffrance et à l'injustice, des solutions contre ce processus de déshumanisation, existent : elles passent avant tout par la prise de conscience par chacun que chacun d'entre nous est personnellement responsable du malheur d'autrui quand il s'abstient de lui venir en aide, rompant ainsi le pacte de solidarité qui nous unit.

Ananda Doe

Mots sans-abri.

Dans la forêt des visages, insensée
la couleur cendre froide.

Rugissent de rage les visages
sous le feu glacial d'autres visages.
Du pavé anémique résonnent des pas
atones.

Les trottoirs ont l'étroitesse des cœurs.

La misère s'amoncelle,
entasse sans entacher l'éclat laminaire
des ombres passantes, entasse la pierraille
du silence,

en taches invisibles se répand,
sans fin s'écoule ce fleuve, sang entaillé aux veines vaines attentes :
les regards restent froids.

Ananda Doe

Ananda Doe

L'errance au désert des coeurs --
rouille à la boue d'acier des coeurs.
Le monde en déroute n'est plus
monde -- une mer de sang jaillit des yeux morts au soleil des vivants :
"c'est impossible"
"c'est impensable"
"c'est innommable " --
c'est toujours le même "plus jamais ça" ... qui se répète et se répète...
comme se répètent l'errance, le sang, la faim, la boucherie, l'anomie, l'indifférence ...
Tout en même temps,
comme orchestré de l'intérieur
et à la fois,
comme froidement on invente un alibi.

L'indifférence -- cette frontière fermée de
l'entre soi. Ce "Plus jamais ça",
comme on jette un os à ronger
à l'âme vendue, de longtemps.

Ananda Doe

Ananda Doe

L'errance au désert des coeurs --
rouille à la boue d'acier des coeurs.
Le monde en déroute n'est plus
monde -- une mer de sang jaillit des yeux morts au soleil des vivants :
"c'est impossible"
"c'est impensable"
"c'est innommable " --
c'est toujours le même "plus jamais ça" ... qui se répète et se répète...
comme se répètent l'errance, le sang, la faim, la boucherie, l'anomie, l'indifférence ...
Tout en même temps,
comme orchestré de l'intérieur
et à la fois,
comme froidement on invente un alibi.

L'indifférence -- cette frontière fermée de
l'entre soi. Ce "Plus jamais ça",
comme on jette un os à ronger
à l'âme vendue, de longtemps.

Ananda Doe

André Orphal

André Orphal, né à Paris en 1971 a grandi à Bourg-et-Comin le long de l'Aisne. Son premier poème fut publié dans Notre petit monde, journal de l'école primaire de Bourg-et-Comin, sous la houlette de M. David.

Depuis une dizaine de recueils ont vu le jour, auto édités ou produits par des associations éditrices, D'Ici et d'Ailleurs (Oise) et les Adex (Rouville, Oise). La poésie d'André Orphal peut-être très tendre ou très violente selon qu'elle évoque les amours ou la politique mais reste positive pour qui sait bien lire. Journaux (Rouge, Le Chat Noir), revues françaises (Marée Noire, Place de La Sorbonne) et étrangères (Belgique "Le microbe", Russie) ont souvent publié ses chroniques, ses contes et bien sûr ses poèmes.

Habite Paris où il travaille comme magasinier à la Bibliothèque Sainte-Genève.

Motivations

La liberté de circulation et d'installation pour toutes et tous où ils/elles veulent ! Rien de plus. Liberté.

Je ne saurais quoi dire de plus sinon que j'écris pour alerter, réveiller, pour que les mots soient des pavés contre tout obstacle à l'émancipation humaine. Bon courage et merci et bravo pour ce projet.

André Orphal

Attention sol mouillé
C'est aux bords des falaises
sur les crêtes abruptes
les pics embrumés qui simulent des axes
tâtonnant le néant un pied dans le vide
que le chemin s'égare vers des brouillards stupides
C'est la boue cramoisie du moindre mascaret
les tsunamis tranquilles des passions enivrées
qui laissent dans la mousse boueuse des matins
la direction perdue des empreintes effacées
C'est au bout de la corde qui s'use sur la poutre
le poids des expériences au-delà des frontières
qui coupent en deux le jour pour du bien et du mal
des discours bipolaires aux banquises morales
fondant sous la novlangue des minuits improbables
C'est la flamme fluette flouée par l'éteignoir
dans les nefs crevées des avens et des gouffres
où l'on palpe à l'aveugle les mains de nos ancêtres
peinturlurées sauvages au chaud dans les cratères
c'est la vague inutile que surfent les cadavres
squelettes de bois flotté affolés sous les lames
quand s'annoncent à la corne
des zones de basse pression
quand les balises Argos finissent par se taire
C'est au bord des falaises ou sur des ponts de liane
équilibristes dingues qui friment pour les gorges
ou pour les chutes de pierres les couloirs d'avalanches
les séismes attendus cataclysmes promis
C'est l'heure idéale pour les archéologues
de l'an dix mille creusant de leurs doigts transhumains
les bitumes fondus les ruines de nos querelles
pour compter les victimes laissées dans les fossés
C'est l'heure idéale pour du carbone 14
pour une dernière salve pour les drones énervés
pour figoler ce nœud qui ne veut pas couler
pour figoler ce nœud qui ne veut pas couler...

André Orphal

André Orphal

J'ai envoyé l'armée repêcher les noyés
Triton remplace Mare Nostrum
mais on n'abat pas encore
les rescapés sur la plage
Dans les filets de nos Terres Promises
les poissons volants accrochent
aux grillages barbelés
Leurs rêves d'université
de travail et d'amour
l'universalité qu'ils croient
notre pavillon
J'ai envoyé chier
les fachos balnéaires
du sentier des douaniers
L'universalité ne serait pas
comme on entre en Sorbonne
laisser les portes ouvertes
de Schengen
J'ai envoyé surveiller
les vitres de l'aquarium
les criques
et les ports de plaisance
Mes feux étincelants de naufrageur
laissent derrières les dunes
de sombres horizons
L'univers au-delà de l'eau
n'est que leurre
capitaineries en émoi
garde-côtes menaçants
mais de jeunes âmes mordent
aux hameçons des sirènes
Dans les filets des Terres Promises
les poissons volants s'écorchent
aux mailles barbelées
J'ai trouvé une bouteille
à l'amer
message effacé
Souvent je ramasse des coquillages
qui ne m'ont rien demandé
et j'aime les limules

André Orphal

Anna-Bea Duparc

C'est quoi ces barbelés ? On est où ici ? C'est le bord du monde, le bout de l'humanité ?

Regarde, les hommes se sont cousus les lèvres. C'est possible ici, de se taire avec fracas, de montrer au monde la violence du silence.

Mais ça tombe à plat. Ça tombe dans le creux du silence bruyant de nos vies, remplies d'images et d'articles qui défilent le long de nos newsfeed. Ça tombe dans l'indignation immobile, engluée. Suis-je humaine ? Suis-je digne ? Suis-je de ce pays encore ? Suis-je à la hauteur ? Fatiguée d'être humaine parfois, fatiguée de la noirceur qui s'affiche sur le quotidien de mon journal extérieur. Impuissante, petite, goutte d'eau qui s'évapore dans l'océan de la misère humaine.

On peut, on a le pouvoir. On a le pouvoir de notre cœur, de notre indignation, de nos silences dégoupillés. On a dans nos mains le fil, celui qui sert à coudre les lèvres ou à les ouvrir. Je suis de ce pays, j'ai grandi sur ce sol, alors pourquoi ai-je l'impression que son avenir m'échappe ? Pourquoi y a-t-il des zones de non humanité qui se créent sur ce territoire où j'ai grandi ? Pourquoi ceux qui viennent d'ailleurs ont-ils l'air moins humains que moi ? Et si un jour je devais aller ailleurs et que l'on m'y reprochait de venir d'ici ?

Ça pourrait être moi cet autre qui dérange, ce miroir criant de ce qu'on voudrait ne pas voir. Ça pourrait être moi cet humain en négatif, avec pas la bonne couleur, pas la bonne religion, pas la bonne langue, pas le bon passeport, celui qui est venu sans qu'on l'ait invité.

Qui a la garantie que son pays un jour ne sombrera pas dans l'ignoble qui pousse à partir pour sauver sa peau, à prendre le chemin de l'hiver qui brûle jusqu'aux os ?

Tu vivras dans des baraques, seul, avec ta femme, tes enfants, ton smartphone. On te reprochera d'être là, d'avoir eu ce culot de demander plus que la mort ou la terreur. On va où ? On est quoi ? Ça a quelle valeur nos vies ?

On a la peur. Cette foutue peur de manquer, ces foutues factures à payer. On a cette vie si importante à faire tourner. Une vie compliquée, remplie, débordante, trop courte, précaire. On n'a pas le temps. On n'a pas le temps de donner le coup de ciseau pour déciller les lèvres. On n'a pas le temps de réaliser que c'est nous, qui chaque jour disons oui, puisqu'on ne dit pas non au fait que d'autres vivent comme des moins que rien. On a juste encore un peu de force pour dire merde à El-Khomri. Et c'est déjà pas mal... Mais les autres, ceux qui se sont cousus les lèvres, on leur dit quoi ?

Anna-Bea Duparc

Anna Maria Caroline Celli

Née au Maroc, A-M Marcelli est fille de pieds-noirs d'origine espagnole du côté maternel, corse par son père. Elle est titulaire d'un D.E.A. de philosophie.

Publications

Romans : *Une mouche dans le champagne*, Editions Dédicaces (Montréal), 2010

Izaurinda, L'Orpailleur, 2017

Poésie :

Si noire rivière, Ménaibuc, 2008

Peaux d'ombre, L'Harmattan, 2015

Le pilon dit non, Asphodèle, 2016

Revue : Cabaret, A l'Index, Africultures, Comme en poésie, La main millénaire, Traction-Brabant, Incertain Regard, L'élixir, Les cahiers de la rue Ventura, Maison de la poésie de la Drôme, Traversées, Les Editions Janus (Recueil « Dehors »), L'ardent pays, Franco polis...

Motivations

Si j'ai eu besoin d'écrire à propos de ceux qu'on nomme aujourd'hui des migrants, qu'ils soient réfugiés ou qu'ils fuient la misère dans leur pays d'origine, c'est parce qu'il m'a semblé nécessaire de donner voix à des personnes dont on parle mais à qui on donne très peu la parole. Je suis sensible à l'humanité vulnérable et privée de parole, quelle qu'elle soit. Sidérée, par l'oubli des valeurs humaines qui imposent l'hospitalité pour qui meurt, est malade, à faim ou soif, j'écris parce que l'art sait parfois prendre place là où le politique a déserté.

Anna Maria Caroline Celli

Comme les femmes de la première terre
Je marche
Avec des cheveux d'orage
Figure de barbarie
Je déracine les baobabs
Pour les planter au creux des vagues
Je bâtirai sur leurs os vastes
Une pauvre hutte
Une pirogue avec un toit
Où je coucherai ma fatigue du monde
Une barque avec des murs
Des lucarnes d'azur
Aux premiers feux de l'aube
Je viendrai boire l'hémorragie des cieux
La plante des pieds des danseurs du sable
Fera trembler mon cœur

Anna Maria Caroline Celli

Extrait de "Le pilon dit non", Asphodèle Editions

Anna Maria Caroline Celli

Tu oublieras
Le nom
De la rue
Les pupilles jaunes des chats embusqués
De l'autre côté de la nuit
Les traces de soleil ruisselant dans les brouillards d'aurore
Tu marchais derrière lui
Il titubait entre les vides
Décousu de plusieurs vies
Chat de pavé
Les vertèbres enfoncées dans le noir
Tu suivais des yeux sa griffe rouge
Les voies éphémères
Changeaient de masque à chaque pas
Tu courais des échos qui portaient son odeur
Éventail hermétique
Où brûlaient des parfums de femmes mortes
Tu oublieras le goût de ton nom dans sa bouche
Les voyages
Les contes noirs
Les sommeils blancs
Tu garderas dans le creux de l'oreille
Tout un fleuve
Et tu marcheras
Fleuve
Parmi les forêts vierges

Anna Maria Caroline Celli

Anna Maria Caroline Celli

Ecoute
A l'intérieur du vent
Dans les replis de l'indicible
Le vacarme de la page arrachée
Au-delà de nos surdités
Cette page maculée
Délavée où transpirait mon visage
Imbibée d'alcool frelaté
Cette page brûlée de désirs
Biffée au poignard
Et que nous n'avons pu tourner
Au-delà de l'absurdité
Vois
Toi qui n'entends plus
Touche
Malgré les coutures à ton regard
Renifle l'aigreur et l'amertume sous les fronces
Entre mes cuisses salées
En leur blessure natale
Goûte la parole
A même l'ourlet assoiffé de mes lèvres
Ma langue
Connais-tu le goût de ma langue
Toi que ma langue traverse
Sans retenir les mots qui précèdent le sang
Rejaillissent en chaque poussée du cœur
Vers demain et ses jours comptés
Ecoute
Avec tes mains
Avec ce qu'il te reste d'ailes
De vigueur à entailler la nuit pour faire surgir
Les étoiles
Ecoute l'insoutenable larme
A la déchirure de la page
Et prends-en ta part

Anna Maria Caroline Celli

Anne-Marie Joubert-Gaillard

Je suis professeur de Lettres en activité. J'exerce depuis 40 ans à tous les niveaux depuis le collège en passant par le lycée jusqu'à dans le supérieur. Par choix j'ai effectué 13 ans d'enseignement en zone d'éducation prioritaire auprès d'un public d'élèves de tous milieux et de toutes cultures, avec le souci constant de venir en aide aux enfants les plus défavorisés.

Motivations :

Ma vie personnelle a suivi la même direction avec un engagement politique fort tourné vers les autres. De manière donc toute naturelle, lorsque je suis venue rejoindre le collectif créé par Jean Leznod, j'ai lu les auteurs avec intérêt et je vous soumetts quelques-uns de mes écrits en lien avec cette humanité dont nous avons tant besoin. Depuis un an, je m'essaie au haïku qui est une forme qui me plaît particulièrement. Lorsque je serai en retraite et que je serai plus disponible, je me consacrerai de manière plus assidue à l'écriture qui sera pour moi le prolongement de ma vie d'engagement.

Anne-Marie Joubert-Gaillard

L'errante
Errante, elle va seule,
Rase les murs, silhouette informe,
Asexuée.
A-t-elle encore un corps d'ailleurs ?
Elle n'est qu'un lambeau affamé,
Un visage glacé par l'effroi et le froid.
Tout ce qui lui reste d'énergie
Elle le met dans la main qui garde serrée
La pièce d'or, son salut peut-être.
Et voilà enfin le passeur
Dont la main avale la pièce.
Et l'errance pour un instant s'arrête.
Nul jamais ne saura la blessure,
La déchirure,
La brisure,
De toutes les hontes qu'elle va traverser
Pour parvenir au seuil de la frontière
Où son corps vidé tombe inanimé.

Anne-Marie Joubert-Gaillard

Anne-Marie Joubert-Gaillard

Exsangue Alep
À la porte des nantis
Frappe encore ~ en vain.

Il est de nulle part
Ce regard-là~
Vastitude des origines

Anne-Marie Joubert-Gaillard

Anne-Marie Joubert-Gaillard

Terre au réisme

Néologisme : substantif féminin convenant pour désigner l'idée d'une planète peuplée de terriens se nourrissant exclusivement de rimes (de l'ancien français : réisme), de poésie.

Ses habitants, les rismanterriens, comme déjà au temps d'Epicure, vivent selon le principe du plaisir comme souverain bien qui trouverait son paroxysme dans la rime sans raison, gratuite, voire inutile

Leur doctrine peut se résumer en 4 préceptes :

- Rimons, rimaillons sans crainte de rien ni de personne puisque nous n'avons ni Dieu, ni maître, ni frontières.
- Cultivons la vie et tout ce qui s'y rapporte : la naissance d'un enfant, l'envol de l'oiseau, la nature généreuse et sublime et tout ce qu'il nous plaira de faire grandir de beau et grand... le choix est infini...
- Pour le cas improbable (mais sait-on jamais ?) où l'un d'entre nous présenterait une difficulté à trouver sa place au milieu de ce monde idéal et serait tenté par le mal, nous, rismanterriens nous engageons à lui porter secours de toutes les façons tant que nous n'aurons pas trouvé le moyen de son épanouissement personnel qui pourrait se trouver ailleurs que dans la rime.
- Ces trois préceptes nous sont donnés comme simples outils pour parvenir à notre bonheur. Mais si toutefois ils ne nous convenaient pas, sentons-nous libres de les rejeter et d'imaginer ce que bon nous plaira.

Anne-Marie Joubert-Gaillard

Anne-Marie Joubert-Gaillard

Alep détruite
Khan Cheikoun à l'aube gaz sarin sur les civils sunnites
Ici Le Pen\Fillon trouvent Bachar El Assad "fréquentable"

Bachar viole l'accord international d'interdiction des armes chimiques
Bachar affirme par cet acte qu'il ne négociera pas
Bachar sergent recruteur de Daesh

Trump "découvre la guerre".....
Poutine préserve ses intérêts et ne lâchera pas Bachar!

Les Syriens fuient exode.....errance

Demain Rakha

And so on

Toni Morrison
Ses yeux sa voix profonde nous disent qu'il reste encore un peu d'humanité quelque
part dans le monde

Anne-Marie Joubert-Gaillard

Anne Soy

Je suis passionnée de lecture. La lecture, les livres et la poésie m'ont sauvé dans ma jeunesse. Et " La poésie sauvera le monde " comme l'écrit et le dit si bien Jean-Pierre Siméon.

Je ne peux demeurer insensible aux souffrances du monde, cela me fait trop mal. J'ai peine à prendre la parole pour dire mes colères alors j'écris. La poésie est un formidable levier d'espoir, mais elle doit se multiplier pour être efficace. Ainsi un collectif comme le vôtre me paraît indispensable pour faire reculer les barbaries.

Anne Soy

Plus hauts les barbelés
Montez des murs
Sifflez les chiens
Cadenassez les frontières
De notre continent qui gèle
Que ne sont-ils tous morts noyés
Ces frères qui fuient la misère et les guerres
La haine a tant de visages
À combattre avec des mots à inventer

Anne Soy

Anne Soy

Tant d'échos de haine dans le monde et juste à nos pieds
Nos cœurs et nos frontières hérissés de murs et de fer
Quatre octobre de l'an deux mille seize nos enfants meurent sous les bombes et les
exilés dans la mer
Qui orchestre le silence laisserons-nous la barbarie

Anne Soy

Anne Stella

J'ai 45 ans, je suis tombée dans le mutisme transparent des Nondi Zeouidir... (Danse, dessin, graphisme, écrit...). J'ai accepté de participer à une "aventure sur scène" avec Armand Gatti en 2010, qui m'a obligée à parler en public, y compris dire "qui je suis". Les mots m'interpellent, et la façon bien particulière que chacun a de se les approprier et de les ressentir, me fascine.

Motivations

De l'humain pour les migrants, c'est de moi pour mes grands-parents.

Une grand-mère trop jeune pour enfanter, exilée de Calabre. Le père, exit dans un orphelinat, comme pour ne pas dire "il aurait mieux valu te déconnecter". De défaite en déboire, elle rencontre en Moselle un mari, qui aimera mon père comme son père, quand il les rejoindra, depuis son dortoir. Chut.

Des grands-parents mosellans, déplacés d'une région où on ne pouvait les protéger, à une région où on se méfiait tout accent, toute consonance germanique. Exiler le langage.

Déconnecter les corps de leur terre. A voguer sur des torrents dont les méandres camouflent les hontes.

Coule dans mes veines la survie par l'exil. Si bien qu'un temps, déconnecter la tête de son corps, exit ma propre existence. Pour survivre.

De défaite en déboire, j'ai trouvé ma route. Portant mes égratignures, je vis, sûr !

Anne Stella

L'occupant
Dévaste tout de leurs terres
Se vaste en refoulant leurs pas
- Fuir ou pas, chez eux, à sèche vie -
Ou les fait "arbeit macht Frei"
- Fuir au pas, déracinés asservis -
Fuir, au choix.
Comme possédés,
Fuir empales' ?
Empales'
Sur les richesses
Dépossédées
Empales'
Sur les racines
Des oliviers

Anne Stella

Barbara Bidaud

Je suis enseignante à Nice, plus spécifiquement pour les enfants ayant à surmonter des difficultés scolaires à l'école primaire. Membre du Réseau Education sans Frontières (RESF), depuis sa création, je côtoie les difficultés des "migrants" au quotidien, de par mon engagement et mon métier. Cela nourrit mon désir d'écrire et de "transmettre" les textes d'autres auteurs à l'occasion de diverses "Scènes Ouvertes" de ma région.

Barbara Bidaud

Exil

Vent de poussière
Amère frontière
Lumière opaque
Emotions foutraques
Orage éphémère
Pensées amères
Terres fertiles
Terre hostile
Terre d'accueil
Terre d'écueils
Rêve d'errance...
Terre cratère
Parcours réfractaires
Détours planétaires
Contours salutaires
Pour d'un revers
Balayer
Fractures incendiaires
Fêlure lunaire
Usure polaire.

Barbara Bidaud

Barbara Bidaud

Déchirure

Vie ravinée qu'incarne
Cet infini voyage
Vers la dislocation imminente....

Alors,

Tailler la route
Vers une fracture certaine,
Interruption blafarde
Des illuminations métaphoriques et limpides
Que sont les rêves tronçonnés en mille morceaux.

Le scintillement des lumière
Deviens jouet des illusions,
Une meute d'animaux luisant sur la mer.

Les méandres de l'esprit
Créent de nouvelles sensations,
Tels une lampe éclairant la vie,
Sur les chemins pentus de la nuit.

Barbara Bidaud

Boubaker Kahloula

Mon nom est Boubaker Kahloula. Je suis algérien, j'ai 62 ans. J'écris depuis l'âge de 14 ans. J'ai décidé en 2014 de rassembler mes poèmes en des recueils et de les publier. Bakou est le pseudonyme sous lequel j'ai publié entre autres "Tant de châteaux ont été miens", "Aux passants qui s'arrêtent" et "Le poète autiste".

Ma motivation : j'avais sept ans à l'indépendance de l'Algérie. J'ai vécu la guerre d'Algérie enfant. J'écris pour la paix dans le monde et pour l'humain.

Boubaker Kahloula

Combien sont-elles
Cette nuit même
A se préparer au voyage
La route vague
La destination encore floue ?

Combien sont-elles
Fébrilement
A faire les bagages
A se demander
Dois-je emmener cette casserole
Peut-être en aurais-je besoin
Pour faire bouillir l'eau ?

Combien sont-elles
A regarder, le regard attendri
Les enfants dormir encore
A se dire
Iront-ils à l'école, là où nous allons ?

Combien sont-elles
A se demander
Si l'homme, vieilli
Assis sur une chaise
Le regard absent
Pourra tenir jusqu'au bout ?

Combien sont-elles
A fuir, certes
Fuir la guerre
Fuir le feu

Mais mères courageuses
Femmes belles
A avoir choisi la vie ?

Boubaker Kahloula

Boubaker Kahloula

J'admire ceux qui marchent pour l'humain
La poitrine offerte
Aux baïonnettes de la haine
Immensément riches
Immensément pauvres
Prêts à partager leurs chemises
À en arracher un bras et le tendre à un plus pauvre
Ceux qui en l'autre se voient
Ceux sans armes
Qui cachent leurs larmes
Ceux dont le cœur bat
Ceux qui rêvent et qui s'acharnent
Ceux qui croient ou qui y croient
Ceux qui d'un petit pas
Franchissent les frontières
Ceux qui d'un petit pas
Enjambent les murs
Ceux qui n'ont pas peur
De croiser le regard de la misère
Ceux qui regarde la Terre
Émerveillés
Les yeux pétillants
Heureux comme des enfants
Qui découvrent
Ceux qui ressentent la faim
Ceux qui aiment
Ceux que la guerre
Fait frémir de honte
Ceux en lesquels le froid
Réveille la colère
Ceux qui vous entraînent
Tant leurs visages sont beaux
Tant leurs visages rayonnent
Ceux nés la main tendue
Ceux qui crient
Qui hurlent
Pour te réveiller de ta torpeur
Pour arrêter en toi la machine.
Je les admire
Ceux-là qui ne doutent pas
Ceux-là qui ne meurent jamais ...

Boubaker Kahloula

Boubaker Kahloula

La nuit est noire et d'hiver
Rien n'indique plus le nord
Captain s'est écroulé sur le hors-bord
Le froid m'a engourdi les mains
Paralysé les pieds
Tous se taisent
Immobiles
L'esquif frêle et les passagers.

Dorment-ils ? Sont-ils morts ?

J'entends seulement Moussa l'africain claquer des dents
Comme pour accompagner le clapotis.

Aisha tient une poupée inanimée ...

Boubaker Kahloula

Boubaker Kahloula

Fuir
En Amérique
En passant
Par Paris.

Ou fuir
En Espagne
En passant
Par Varsovie.

Ou fuir
Je ne sais où
En passant
Par je n'en sais rien.

Fuir la peur
Fuir la faim
Fuir la mort.

Toujours fuir
Depuis la nuit des temps
Fuir
Jusqu'à quand ?

Boubaker Kahloula

Bruno Adjignon

69 ans.

Parisien de naissance. Mulâtre. Français et Béninois tous deux de cœur.

Ancien professeur d'anglais. Sociologue. Ancien directeur du Collège coopératif (Paris), établissement d'enseignement supérieur et de recherche, ouvert aux étudiants du monde entier, porteur dès 1956 de ce qu'on dénomme aujourd'hui Ecole de la deuxième chance.

Ancien membre du C.A. et du bureau nationaux de Culture et Liberté. Ancien président d'une entreprise d'insertion.

Actuellement professionnellement impliqué dans l'accompagnement de mineures mères confiées par l'Aide sociale à l'Enfance, dont des mineures étrangères isolées.

Ma motivation coule de source.

Bruno Adjignon

AUTANT EN DEPORTENT LES FLOTS

Alizé nomade
Océan bonasse
Un frisson de squalé
Ride au fil de l'eau.

Miser un pour mille
Sur l'aube nouvelle
Guetter des lumières
vivre est à ce prix.

Quelques hardes chiches
Contre soi tenues
Reliquat humide
Des rêves passés;

Moteur qui crachote
Sur les flots noirâtres
Des vagues plus fortes
En trombe un cargo;

Lames de froidure
Au creux des vertèbres
Serrer sa petite
Apaiser ses yeux.

Barque ballottée
Craquements bizarres
Un enfant agrippe
Un maigre mollet;

Ces points qui scintillent
Cap droit sur la côte
Des ombres soudaines
Bouillons des récifs.

Satin de la lune
Algues indolentes
Voile de nuages
Narguant les hauts fonds.

Alizé nomade
Océan bonasse
Un frisson de squalé
Ride à peine l'eau

Bruno Adjignon

Bruno Adjignon

À SAINE DISTANCE

A saine distance de
nos terres nourricières
et même
des bas-fonds de nos conurbations
dans l'intensité grondante
de la nuit
et l'étreinte émétique des vagues
fouaillées par la houle

à saine distance
de nos habitudes recuites
et même
de notre solidarité coupable
des enfants aux masques de gargouilles
offrent leurs ventres aux murènes

à saine distance
de nos écoles maternelles
et même
de nos petits pots premier âge

Bruno Adjignon

Bruno Adjignon

RENIEMENTS

Nappes d'ombres,
Enflent les pleurs, désillusions du monde.
Au bazar des altérités
Le bon sens fait son carrousel
Tournant les sangs comme le lait,
Quiétude au défi du métal.
A la limite des limites
Des terres non hospitalières,
A cette limite précise,
L'eau dont on manque même cingle :
Ils en ont fait une barrière.
Fustiger les dos d'insomnie,
Maquiller la laideur des choses,
Rêves d'ailleurs sous fourches basses,
Pragmatisme froid aux frontières.
Espoirs sans dessus dessous,
Hébétude des sacs à dos
Endigués comme flots de boue,
Bris des doigts tendus qui s'obstinent
A cette limite au cas où.
Nappes d'ombres,
Renlements, désolation du monde.

Bruno Adjignon

Bruno Fortuner

Pourquoi rejoindre ce collectif ?

En premier lieu par rapport à ce cauchemar que vivent ces malheureux.
Par honte pour notre refus de les accueillir avec générosité.
Par impuissance de ne savoir que faire.
Par égoïsme pour ne pas s'impliquer davantage.

Pourquoi rejoindre ce collectif ?

Parce que dans une saga de 47 poèmes sur les travers de l'homme que j'ai écrite "Nègre bleu" il se trouvait un poème relatant l'épopée d'un de ces malheureux qui répondait, me semble-t-il, au sujet.
C'était une bien maigre participation à la dénonciation de ce que, peut-être, les générations futures jugeront comme crime contre l'humanité par non-assistance en personnes en danger.
En ce qui concerne ma biographie, qu'importe qui je suis, au regard d'un sujet aussi poignant, merci encore pour cette initiative.

Bruno Fortuner

Je pensais, et pourtant je n'étais pour autant
Seuls mes papiers pouvaient donner chair à mon corps
Qui ombre en filigrane faux fuyaient en les ombres
Où me cherchaient hurlant les cris des gyrophares.
J'étais pourtant parti béni par le village
Combattre la misère qui assiégeait nos cases
Où les yeux des enfants, grands abreuvoirs à mouches
Nous pleuraient du regard au-delà de leur tombe.
Je partis donc, guerrier et voyageait l'enfer
Dans le gasoil de tôles, les check-points barbelés,
Jusqu'à la barque en bois que la houle coula
Me jetant rescapé en loque sur leur plage.
Le mirage était là à portée de ma faim,
Brillant de mille feux qui m'offrait sans chaleur
Une cave insalubre où moisissaient mes rêves
Un labeur rebutant payé une misère.

Bruno Fortuner

Cédric Bonfils

Né en 1979, Cédric Bonfils a suivi un D.E.U.G. de philosophie, exercé différents métiers. De 2003 à 2006, il s'est formé au sein du département d'écriture dramatique dirigé par Enzo Cormann à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre (E.N.S.A.T.T.) à Lyon. Il anime des ateliers d'écriture, de théâtre et de lecture à voix haute, ainsi que des formations dans les mêmes domaines pour des professionnels. Il travaille régulièrement avec des personnes fragilisées, confrontées à l'isolement, la précarité, la maladie... pour chercher avec elles comment elles peuvent s'emparer de la lecture, de l'écriture et faire entendre leur relation au monde. Il écrit des pièces de théâtre, dont deux sont éditées par les éditions Espaces 34, ainsi que de la poésie et de la prose. Quelques textes publiés dans des revues web ou papier (*Le capital des mots*, *Dissonances* *L'infusion...*). Il partage sur son blog *Le divers et l'absolu* un fil d'écriture explorant une relation possible entre le fragment et un cheminement vers le poétique.

Depuis l'âge de 23 ans, je travaille régulièrement avec des personnes qui viennent d'arriver en France, apprennent la langue, cherchent à vivre ici, avec courage et espoir, s'interrogent sur ce qu'ils ont vécu et la façon dont ils vont trouver du sens dans ce pays. Je découvre toujours des personnes qui n'ont rien à voir avec ce que les discours anxieux, reclus sur nous-même voudraient nous faire croire. Et rencontrer ces espérants me permet aussi de considérer l'espoir comme un mouvement vers demain, lucide, sensible et accueillant.

Cédric Bonfils

Moi tu ne savais pas

Non c'est pas
moi tu ne savais pas
qui pille les eaux de Somalie
appauvrit l'humus que travaillent les mains anonymes
brûle les bibliothèques, butins des pensées dans les déserts.

Non c'est pas
moi en haillons, camouflé dans de faux sourires
qui frappe aux portes des victimes de mon pays, entre, crie, vole, violente, viole,
assassine
qui inocule des caillots de haine dans les veines de nos prières.

Non c'est pas
juste ailleurs l'incendie des libertés, le bûcher des consciences
ça doit s'affronter avec des armes transfrontalières, des complicités nomades, des
inspirations en voyage, en partage.

Non c'est pas
juste, quelle que soit la campagne, l'allure du paysage
pas juste ces machettes qui tranchent des corps de femmes congolaises du pubis au
haut des fesses.

Non c'est pas
moi l'intrusion
mais la monnaie du mal, les investissements de la cruauté dans l'économie du monde.

Non c'est pas
moi le danger mais nous deux, d'ici et d'ailleurs
si nos peurs nous opposent en deux solitudes angoissées, cernées, surnoisées.

Non c'est pas
poreux une différence
je ne peux pas te noyer dans mes larmes ni t'absorber dans ma bile
chacun notre parcours, notre cri de fièvre, notre courage.

Non c'est pas
se perdre d'espérer
si l'espoir n'est pas personnel

nous sommes plus nombreux à vouloir être solidaires que nous sommes des
espérances disparues en mer.

Cédric Bonfils

Ton corps soudain

La peur, l'espoir
le corps en lutte entre
encore entre eux
les miliciens et ton père, ta mère
entre la joie, ton anniversaire
et l'intrusion, les coups, les armes
ta mère, sang aux cheveux
le bruit des menaces, la marée des balles
et noyé le peu d'enfance que tu sauvais
ton père couché sur le sol
où à l'instant précédent vous
riez, criez, insouciant un moment
et dansiez sur des chansons en lingala
comme s'envolent des poussières tristes
ton père
étendu sur les traces de pas de ses assassins
la peur, l'espoir
ton corps entre eux
tiré, tendu par leurs liens
ecartelé entre leurs résistances
tes larmes ne respirent pas
coulent encore
comme à l'instant des tirs meurtriers
étouffée la joie
dans la maison, l'enfance, pillées ensanglantées
ton corps entre
y retourne
n'a pas fui, n'a pas pu, pas assez
entre et reste et erre, regarde encore
ta mère battue, ton père
et ton corps soudain ne sent plus
le calme ici maintenant
dans la salle de classe
dans le foyer ici petite ville de l'Oise (France)
dans les rues sans milice
dans le parc du quartier
ne sent plus
les saveurs des fruits
"il faut prendre du bon, les enfants"
la légère amertume du thé
les bulles des sodas
"on veut du qui pique à goûter, maman"
ne sent plus parfois

les chants libres dans les arbres
les rires des petits frères
ne sent plus
"princesse, écoute maman
c'est le cauchemar encore"
quand la peur tire plus fort de son côté
que l'espoir émietté
tel une cible percée de rafales
n'entend plus
la voix qui pourrait rassurer (adulte)
ne perçoit plus
la caresse de ta mère qui pourrait apaiser
les pincements qui pourraient réveiller
"C'est l'angoisse, madame, on l'emmène"
parfois toute ta peau devient soudain
la joue d'un chagrin qui ne ressent que la peur
mais tu la promènes où la vie va
dans les cours la semaine
dans les récréations tumultueuses
dans les fins de journées en famille
dans les bouderies et fous rires
des amis, des petits frères
et dans les bras de ta mère
le soir quand la fatigue ralentit les pensées
"ça va aller, le temps le sait, ma fille"
la joue sur sa peau
tu espères

Cédric Bonfils

Cédric Bonfils

Cédric Bonfils

Christine Angelini

Issue d'une famille cultivée (quelle chance !) j'ai baigné dans un univers propice à l'envie d'écrire, ce que je fais depuis de nombreuses années. Quant au plan professionnel, j'ai fait de multiples choses dont la principale a été de co-diriger pendant 20 ans la plus grande école de jazz (musique) d'Europe à Paris où j'ai vécu plus de 50 ans. Depuis, après la Bretagne et Toulon, nous vivons Lionel (mon mari peintre et musicien) et moi à Saint-Gervais en Vendée.

Mes occupations : lire, écrire, travailler au potager, marcher et faire de la pêche à pied.

Quant à mes motivations : pas un jour ne passe sans que je pense aux migrants, à leurs souffrances : morale d'avoir quitté patrie et parfois famille et physique dans cette terrible transhumance au cours de laquelle ils ne sont pas toujours bien accueillis - loin s'en faut - avec en prime l'horreur d'une vie sans hygiène, sans assez de nourriture, sans savoir où dormir et j'en passe. Vive les nantis bien au chaud dans leur petit cocon.

Christine Angelini

Le retour

La mer les avait épargnés, miséricorde tant espérée.
Epuisés, hagards, la peur au ventre,
Le ventre désespérément vide
Mais joyeux comme un jour de fête et d'abondance
Ils étaient arrivés...
On ne sent plus la pluie, le froid,
La faim et toujours cette immense fatigue
Quand on se croit aux portes de l'Eden !
On a envie de serrer les gens dans ses bras
De leur offrir...
Rien puisqu'on ne possède rien
Si ce n'est un immense sourire,
Des paillettes d'or dans les yeux,
Ou le baiser de l'enfant que l'on porte.
Mais c'était trop tard.
Et la joie s'en est allée.
Les portes de la vie se sont refermées sur eux
Les abandonnant à l'exclusion.
Retour vers le futur,
Case départ pour une mort annoncée.

Christine Angelini

Christine Angelini

Le ciel

Le ciel en harmonie avec la peur et l'angoisse
Noir
Opaque
Epais comme le sang des taureaux
Se fait couronne mortuaire
Pour des corps ensevelis sans prière.

Quand par instant le soleil apparaît
Il n'est plus que l'ombre de l'oubli
Quand l'on jouait avec ses rayons sur le sable innocent.

Les dunes recouvrent des mystères nauséabonds
L'immensité se fait tombeau pour un espoir moribond
Les oiseaux ont déserté les rivages
Où les hommes échoués par erreur
Ne sont que maigre pitance pour leur insatiable appétit.

Christine Angelini

Christine Angelini

ALEP

Un long ruban noir serpentin d'agonie
Sur la route du « nulle part »
Pas un cri
Pas un pleur
Seulement un long ruban d'enfants
De femmes
De jeunes
De vieux
De moins vieux.
Un enfant s'arrête
S'agenouille Dessine sa maison
Et les enfants
Les femmes
Les jeunes
Les vieux
Les moins vieux font de même.
Bientôt c'est Alep qui renaît.
Sur la route de l'oubli
Une ville n'est pas morte.
Utopie ! face cachée du miroir
Où ne se voit que l'insupportable...
Se voiler la face
Ne pas savoir
Ne pas voir
Se boucher les oreilles
Ne pas être dérangés
C'est indécent tout ce malheur
Et c'est si loin ce pays nu et désolé
Et cette ville ALEP ...
ALEP la belle !
Aux mille et une plaies
Trouée de part en part
Aux beautés massacrées
Sans dessus-dessous
Saccagée
En ruines emplies de morts-vivants....
Oh ! Oui ne pas savoir
Ne pas voir
Se boucher les oreilles
Ne pas être dérangés.

Christine Angelini

Christine Blanchard dite Tamèr

Christine Blanchard dite « Tamèr » est une femme active à vies multiples : elle est slameuse, auteure et créatrice de spectacles, comédienne... Elle pose ses mots et ses messages un peu partout : festivals, scènes ouvertes, tournois de slam de poésie mais aussi au théâtre, au musée, à l'université, dans des bars, dans la rue, en prison ou encore lors des journées des réfugiés... C'est une poétesse engagée qui n'hésite pas à parler de sujets forts mais qui sait aussi apporter de la légèreté en croquant de manière humoristique les petits travers de nos sociétés. On la trouve ici, elle repassera par-là, elle court, elle court et pose ses mots, ses lettres quelque part dans ta tête, souvent dans ton cœur avec une énergie, une générosité et une envie qui laissent rêveur !!!!!

Tamèr

Lampedusa... Dans le dortoir, j'attends le jour, immobile dans un lit
Mes sanglots se lamentent et se mêlent aux hurlements des chiens errants
Des fantômes m'entourent et murmurent et leurs délires encollèrent ma nuit
M'assoupir un instant, ne plus entendre les pleurs des migrants
Ces évadés d'Erythrée égarés dans une odyssée à la cruauté infinie...
Rouge Erythrée... Rouge comme cette mer qui fit ta renommée naguère
Rouge comme les yeux de ma mère me poussant vers l'exil en adieux déchirants...
Rouge comme le sang sur les mains du chef militaire devenu président gangster
Rouge comme ma colère d'adolescent, fuyant mon continent pour une utopie
d'occident...
Fuyant les années rançonnées de service militaire en libertés bafouées !
Fuyant les années condamnées aux camps disciplinaires et aux travaux forcés !
Fuyant ces âmes damnées, armées pour le crime et supprimant pour une prime payée
!
J'ai quitté la peur au ventre et la rage au cœur la terre de mes racines
Quelques économies, mon père qui me bénit... Je suis parti comme on part à la
guerre ...
Ethiopie, Soudan, Lybie... Interminable périple entre périls et champs de ruine...
De barrières dressées en frontières traversées... J'ai connu la misère et j'ai vécu
l'enfer
Combien de jours endurés en silence sans boire ni manger ?
Combien de mois entassés dans la fange et la promiscuité ?
Combien d'années supportées dans l'angoisse et l'anxiété ?
Alors mes nuits s'habitent du martyre de mes frères... lambeaux de chairs accrochés
aux barbelés
Les corps qu'on abandonne dans le désert, les yeux hagards qui implorent un
improbable ciel
Alors mes nuits se peuplent de la terreur de mes sœurs... Souffle épuisé de ne savoir
nager
Les corps qui flottent en barques funéraires, lèvres scellées au sel de vagues
démentielles
Les ventres qu'on viole et les vies qu'on vole
Les gens qu'on vend et l'argent qu'on tend
Les affronts qui blessent et le front qu'on baisse
Le jour se lève... le dortoir s'éveille avec les bruits matinaux...
Martèlement du pas des gardiens, claquement des serrures et des clés
Tout à l'heure je franchirai la brèche du grillage, je longerai le cimetière des
carcasses de bateaux
Mais j'ignore encore la rage qui m'étreindra à la vue des linceuls en plastique gisant
à même le quai
J'ignore encore que mon cœur deviendra froid comme les pierres des hauts plateaux
J'ignore encore que mon âme deviendra dure comme un grain sec de sorgho
J'ignore encore que ma foi en l'humanité s'effilochera comme la mémoire de nos
griots...

Tamèr

Tamèr

Oui mais....

Bienvenue au pays de Descartes

Celui qui tarde à te donner ta carte

Bienvenue au pays de Marianne

Celui où un système en panne

Fait patienter les réfugiés

Des années avant de statuer

Au guichet de l'entrée, Affoué rencontre André

Le préposé au contrôle d'identité

Si tu n'as pas la totalité des papiers exigés,

Sans hésiter, il appelle les autorités

Tu dois prouver que tu es persécuté

Oui mais

Culture quittée

Langue délaissée

Passé sacrifié

Oui mais

Visa périmé

Quota dépassé

Possibilité d'expulser

Au poste frontière, Kader rencontre Robert,

Fonctionnaire ne parlant aucune langue étrangère

Expert appliquant à la lettre les critères

Pays sûrs pour procédure prioritaire

Ou bénéficiaire de protection subsidiaire...

Oui mais

Guerre dans le désert

Mercenaires sanguinaires

Frères qu'on enterre

Oui mais

Circulaire du ministère

Extrait de casier judiciaire

Certificats nécessaires

A la préfecture, Ankur rencontre Arthur

Qui mesure les fissures de ton aventure

Peut l'exclure en cas de points obscurs

Illustre les tournures des procédures

Se préoccupe de son adresse de villégiature

Oui mais

Censure de la dictature

Filatures et bavures

Tortures et blessures

Oui mais

Droiture de la magistrature

Posture face aux impostures
Fermeture aux parjures

Au guichet unique, Guo Ning rencontre Véronique
Qui examine et dissèque méthodique
Vérifie si tout est véridique authentique
Qui jamais ne panique devant la pile pathétique
Des demandes pléthoriques attendant son verdict
Oui mais
Politiques autocratiques
Amour et pensée unique
Raisons économiques
Oui mais
Enquêtes systématiques
Justificatifs chronologiques
Raisons économiques
Au centre de rétention, Modya rencontre Marion
Qui s'occupe de la gestion des admissions
Avec l'administration et le juge des détentions
Dit que cette disposition n'est pas une punition
Même si la police de la nation surveille ce bastion
Oui mais
Abomination des situations
Suspicion contre protection
Solutions en perdition
Oui mais
Législation de l'immigration
Restrictions des régularisations
Commissions d'instruction
Et puis un jour, carte de séjour ou billet retour
Plus de recours, plus de secours...
Fin du parcours...

Tamèr

Christophe Bregaint

Christophe BREGAINT est né en 1970 à Paris.

Ses poèmes sont parus dans plusieurs dizaines de revues papier et numérique. Il a publié trois recueils de poésie : en Octobre 2015 « Route de Nuit » (Editions La Dragonne), en Octobre 2016 « Encore une nuit sans rêves » (Editions Les Carnets du Dessert de Lune), en Avril 2017 "A l'avant-garde des ruines" (Editions du Pont de l'Europe).

Il est co-auteur de l'anthologie « Dehors » : 107 auteurs pour l'association Action Froid (Editions Janus, publié Mai 2016)

Il Co-anime depuis 2016 le Territoire du Poème

Ce qui a motivé ma démarche ? Je cite Camus :

"Nous autres, écrivains, devons savoir que nous ne pouvons-nous évader de la misère commune, et que notre seule justification, s'il en est une, est de parler, dans la mesure de nos moyens, pour ceux qui ne peuvent le faire. [..] Nous devons le faire pour tous ceux, [...], qui souffrent en ce moment"

Christophe Bregaint

Beaucoup sont tombés
De Charybde en Scylla
En voulant
Signer l'armistice
Avec
Le désenchantement
Là
Aux abois
Sans doute
Qu'ils virent et crurent à
Une plausible issue
En
Ce gilet de sauvetage
Sanglé
Sur les corps décharnés
Au cœur de l'écume du désastre
Englués
Dans l'abandon
Ils furent pris au piège
Par leur frénésie dernière
Les poussant à ne pas être
En retard
Avec l'autre versant
Du Monde

Christophe Bregaint

(Extrait inédit d'un manuscrit sur les migrants)

Christophe Bregaint

Devant la surdité du Monde
Les appels ricochent
Comme des balles perdues
En vase clos
Même les vivants
Sont semblables à des défunts
Personne
N'entend
Le registre vocal de votre détresse
Devant la cécité cognitive du Monde
Pas un son qui ait survécu
Plus loin que la frontière

Christophe Bregaint

Christophe Bregaint

A l'exception
D'un mouvement
Pour aller
Te réfugier
En dedans
De l'inconnu
Au-delà
Seul
Le crépuscule
Reste
Matière à certitude
Etant donné que
Le doute
Règne
Sans partage
Au seuil
De la case départ
Que tu as choisie
Tu retiens ton souffle

Christophe Bregaint

(Texte inédit, manuscrit en cours)

Christophe Bregaint

De mort en mort
S'agite sur les flots
Le point de non-retour
Néanmoins
Le passé
Leste
Tes avènements
Sous un ciel précaire
De dédale en dédale
Chercher une trouée
De sauvetage

Christophe Bregaint

Claire Lewis

Claire Lewis passe dès sa petite enfance une grande partie de l'année en méditerranée. Baignée dans une atmosphère artistique, elle se rend plus tard à l'Académie des Beaux-arts de Rome dont elle suit les cours pendant une année.

De retour à Paris, elle travaille successivement à l'Académie des Grandes Terres et à l'Atelier Nicolas Poussin.

Ce sont les travaux d'ateliers autour du modèle vivant qui ont été les plus déterminants pour elle et c'est sur ce thème qu'elle abordera la peinture.

De son enfance passée en voyage, Claire garde un sens prononcé des couleurs et du mouvement et on peut dire que ses tableaux témoignent de la lumière dont elle a été imprégnée.

Elle expose ses œuvres depuis 1998.

Claire Lewis

Le départ



Claire Lewis

Colette Daviles-Estinès

Née au Vietnam en 1960, Colette Daviles-Estinès passe son enfance en Océanie et en Afrique. Elle a été paysanne durant plus de 30 ans dans le sud des Alpes. Ses textes (poésie, chroniques, contes...) ont évolué au fil du temps. Tout d'abord imprégnés du passé (Afrique et Arrière-pays niçois confondus), ils puisent leur inspiration dans un sentiment d'exil et de perpétuelle rupture. Pour s'ancrer ensuite – ou s'ancrer ? – dans le présent, ou tout au moins s'animer de souvenirs apaisés.

Colette Daviles-Estinès

Tu viens de là
Terre craquelle
Aux arbres aigres
Tu viens de là
Cette lumière
Tellement bleue
Et – bleu sur bleu –
Le ciel crève
Une pluie de bombes
Le sang des tiens
Tu t'exiles
On t'exile aussi
Ils t'exilent encore
Terre barbelée où tu attends
Tu ne sais où porter tes pas
Tu viens de là
De la planète

Colette Daviles-Estinès

Colette Daviles-Estinès

Un retour étranger
C'est le côté définitif qui désincarne cette maison.
Où ne pas être l'étrangère ?
Ce n'est pas un retour que je vis,
c'est un départ. Aigu. Absolu.
Pourtant l'année était si blanche,
dans cet ailleurs de poussière.
On boit la vie et on s'aperçoit trop tard
qu'on avait oublié d'être ivre.
C'est le choix que l'on fait de ne pas savoir
où poser le bonheur.
Je me souviens qu'elle avait noué deux kolas
à un pan de son wax
et quelle avait les yeux vitrés de ceux qui vont partir.
J'ai perdu un des bracelets qu'Aïssa m'avait offerts.
Je voudrais que Solange laisse à jamais ouverte
la première déchirure de Kin.
Ça m'ennuierait qu'il oublie
la position du berger Peul.

Colette Daviles-Estinès

Dana Lang

Dana, Bibliothécaire jeunesse de 1979 à 1989 à Vénissieux, puis conteuse professionnelle internationale, fondatrice d'une Maison du conte dans le Haut-Beaujolais (Loire - 1991), puis d'une Maison du Conte, de l'illustration et de l'Edition Fantastique (en 2011) : La Fontaine aux Fées. Auteure de fantasy, poète, sociétaire des Auteurs et Compositeurs Dramatiques, sociétaire des Arts et Lettres de France, membre de l'UERAA et de l'AEB, ambassadrice du Cercle Universel des Ambassadeurs de la Paix, elle a écrit plus de trente-cinq livres, dont dix publiés.

De septembre 2013 à ce jour, elle devient lauréate de 52 Trophées, Mérites, Médailles ; Prix et Mentions aux Concours Littéraires Internationaux pour l'ensemble de son œuvre littéraire : Saga fantastique, contes, nouvelles, témoignages, récit autobiographique, livrets de prose poétique et insurrectionnelle (pamphlets).

Le 13 octobre 2014, elle est nommée Membre de le World Académy of Arts and Culture and World Congress of Poets.

Née le 13 avril 1946 à Lyon 3ème, après avoir vécu de longues années dans la région lyonnaise, elle vit à présent à Plogoff dans le Finistère.

Motivations

J'ai écrit de nombreux livrets de prose poétique et beaucoup de pamphlets. Je livre ainsi ma révolte, mon indignation devant l'injustice, devant l'absurdité de ce monde, je le crie fort, un coup de gueule en somme, un billet d'humeur, une colère. Et lorsque tu nous as montré ta volonté de réunir un collectif sur le sujet des migrants et invité à nous manifester, j'avais déjà bien des cris sur ce sujet (par ailleurs primés dans les Concours Littéraires Internationaux) et j'ai voulu les faire partager. Je rêve de les faire paraître en numérique et de les faire éditer tout court.

Dana Lang

A L'OMBRE DE LA BOMBE ECLATEE,

Le Cergne, à l'orée de ce jour, le 17 mars 2013, 3ème Prix de Poésie de 'Ti an Holl'
(17ème Prix des Poètes).

A l'ombre de la bombe éclatée
Une cervelle, une chaussure, du sang
Et la main d'un enfant
A l'ombre de la bombe éclatée
Du ventre de sa mère arraché, le sang
Du bébé vagissant
A l'ombre de la bombe éclatée
Des yeux noyés dans le ciel, le sang
De milliers d'innocents
A l'ombre de la bombe éclatée
Rôdent les ombres que ne peut effacer ce sang
A présent
A l'ombre de la bombe éclatée
L'odeur noire de la mort monte et s'élève emportant
Ces rivières de sang
A l'ombre de la bombe éclatée
Des fauves aux dents acérées se vautrent dans le sang
Et règnent maintenant
A l'ombre de la bombe éclatée
Les tambours résonnent, cognent et tonnent
Sur le sang des enfants
Plan, plan, plan... rataplan, rataplan, rataplan...
A l'ombre de la bombe éclatée
Montent les larmes des mères, enfle la colère de nos frères
Anéantissons les puissants, les tyrans
Que lève mon chant de Paix pour la Syrie
Plan, plan, plan... rataplan, rataplan, rataplan... plan, plan...
A l'ombre de la bombe éclatée
Se lèvent plus fort, plus tenace un chant
Un drapeau dans le vent
A l'ombre de la bombe éclatée
Une cervelle, une chaussure, du sang
Et la main d'un enfant... lèvera la Paix pour longtemps
Plan, plan... rataplan, rataplan, rataplan... plan, plan... PLAN !

Dana Lang

Dana Lang

ALEP, TON CRI MONTE AU CIEL,

Dana LANG, Plogoff, le 12 décembre.2016, fait partie du recueil « A l'Aube d'un jour – Humanité ».

ALEP, en flammes
Comme un oriflamme
Du haut du ciel
ALEP, détruite, fracassée,
Martyrisée
ALEP, au ciel empli
D'avions, d'hélicoptères
Sèment leurs tonneaux
D'explosifs sur des innocents
ALEP, sous ces cargaisons
De mort venue d'ailleurs
Bruit terrorisant, assourdissant
ALEP, de cris, de larmes d'enfants
ALEP, de ces parents hurlants
Qui portent leur petit mort
Dans leur bras, sanguinolent
ALEP, sous la violence d'un autre âge
Immeubles éventrés
Où se cachent dans le fracas
L'enfant qui grelotte, tremblant
Claque des dents, effaré,
Couvert de poussière,
Cherche un abri, se terre
ALEP, plongée dans l'ignoble barbarie
De dictateurs immondes
Qui n'en ont rien à braire
de leurs flaques de sang,
De leur misère,
De leurs cris épouvantés !
Peuples de tous les pays partagent,
S'indignent et se révoltent
De tant de sang versé.
Arrêtons le carnage d'Alep
Arrêtons les fous de tous bords
Nationalistes, intégristes
Arrêtons ces barbares
Condamnons ces criminels
Au châtiment qu'ils méritent
Finiissons-en de ces 'GRANDS'
Ces DESPOTES

Et de ces 'FOUS DE DIEU'
Qui ne sont que des misérables, des mécréants,
Obligeons-les à reconstruire
De leurs mains nues,
Pierre après pierre,
Les immeubles en ruine,
Quand ils ne rendront jamais
Ces vies détruites, saccagées !
Exigeons LA PAIX en ce monde
Et cultivons le bonheur ! ! !
ALEP,
Ecoute comme ton coeur sanglant
Bat sous la cendre !

Dana Lang

Daniele Labranche

Que vous dire de moi, si ce n'est que je me passionne pour ce qui est de la poésie. Si je publie des poèmes dans ce sens c'est que je ne supporte pas l'injustice, et la façon de faire par certains face à la misère humaine. Oui je pense être altruiste et je crois que ce devrait être une qualité chez chacun d'entre nous. Je suis maman de quatre grands garçons et j'aimerais que, si le cas se présentait, il y ait une main tendue pour les secourir.

Daniele Labranche

L'absence de printemps...
Pendant que j'ouvrais ma fenêtre,
Contemplant l'œuvre du printemps,
Un enfant pleurait son mal-être,
Devant un sol encore fumant.
Près de moi s'agitaient les branches,
D'un joli cerisier en fleurs,
Pour lui c'était son innocence
Que l'on plongeait dans la terreur.
J'ai vu danser des hirondelles
De celles qui font le printemps
Lui les oiseaux qui ont des ailes
Sont lourds et bien trop percutants.
J'ai vu passer des amoureux
Avec des rires au bord des lèvres
Son cœur à lui est malheureux,
Et ses yeux sont emplis de fièvre.
Alors mes pensées sont allées
Vers cet enfant de la misère,
Son printemps à lui, il le sait
Aujourd'hui a un goût de guerre.

Danièle Labranche

Daniele Labranche

Sortir de son silence,
Ça te dit de t'asseoir un instant près de moi ?
De parler du beau temps, aussi de tes émois,
De me dire ce qui va ou ce qui ne va pas,
Je suis à ton écoute, je reste près de toi.
Parle-moi de ta vie, aussi de tes silences,
De tes moments d'ennui, des puissants qui te tancent,
Raconte-moi tes craintes de tes espoirs futurs,
Des soucis qui t'encombrent dans un monde si dur.
Je connais ces moments où tout n'est que naufrage,
Où ton ciel reste gris sans aucune éclaircie,
Je sais que tu voudrais pouvoir tourner la page,
Mais que d'autres ici-bas mettent des interdits.
Je sais que tu espères en la terre promise,
Qui mettrait du soleil dans l'ombre de ta vie,
Pouvoir sentir la brise qui vienne et qui te grise,
Que ton pire ennemi devienne ton ami.
Je pense à ton pays qui n'est plus que misère,
Je pense à ces enfants qu'on arrache à leur nid,
Et je souffre avec toi en voyant que ces guerres,
Accablent ainsi les hommes et en font des bannis.
Je voudrais que ma terre soit une terre d'asile,
Lire dans les regards le reflet d'un amour,
Que loin de ces douleurs enfin il se profile,
Que les mains soient caresse et douceur de velours.
Viens t'asseoir un instant, viens libérer tes peines,
N'aie plus peur du présent, laisse tomber tes chaînes,
Mets ta main dans la mienne, je veux pouvoir t'aider,
Bienvenu mon ami, crois en la liberté.

Daniele Labranche

Daniele Labranche

L'amour, pas la guerre,
Rallumez les lumières je ne veux plus jouer
Moi le colin-maillard, c'est quand j'étais enfant,
Quand on pleurait de rire lorsque l'on s'amusait,
De ça je m'en souviens, c'est le meilleur des temps.
À présent c'est fini, et on a passé l'âge
Pourtant j'aimerais bien y jouer à nouveau,
Retrouver les sourires sur chacun des visages,
De ceux de mes amis partis hélas trop tôt.
Rallumez les lumières et enlevez les masques,
Que dansent les violons sur des airs mélodieux,
Effacez les douleurs qu'elles partent en bourrasques,
Vers des mondes inconnus, assez loin de nos yeux.
Ouvrez-vous à la vie, offrez-nous des demain,
Qui aient un goût d'amour, ignorants le dédain,
Laissez tomber les armes, mais unissez vos mains,
Et balayez les pierres qui obstruent le chemin.
Donnez-nous des soleils, des matins radieux,
Faites que nos enfants gardent l'envie de vivre,
Qu'ils ne voient de ce monde que le côté joyeux,
Se nourrissant d'amour et tout ce qui enivre.
Rallumez les lumières, faites que l'espérance
S'inscrive dans les cœurs de tous les mal aimés,
Que tel un renouveau ils reprennent confiance,
Qu'ils laissent derrière eux peur et atrocité.
Allumez dans les cœurs la flamme nécessaire
Afin de redonner le courage et l'ardeur,
Que les hommes préfèrent l'amour à la guerre
Et changent leurs fusils pour des bouquets de fleurs.

Daniele Labranche

Daniele Labranche

Comme un cri de douleur,

La lune dans les yeux,
D'un ciel qui n'est plus bleu,
Le cœur au bord des larmes,
D'un monde qui s'enflamme.

Le vent qui souffle fort,
Un air qui sent la mort,
La peur dans le regard,
De tout un peuple hagard.

Des enfants que le père,
Contre son corps enserre,
Impuissant et meurtri,
Aux portes de la nuit.

Une gosse apeurée,
Serrant fort sa poupée
Assise près des décombres
Qu'on laissés là les bombes.

Soudain dans le silence,
Une prière intense,
À un Dieu qu'on implore,
Dont on espère encore.

Faire taire les armes,
Pour que cesse ces drames,
Faire s'enfuir la peur,
Dissiper la terreur.

Une dernière fois,
Dans un élan de foi,
Implorer le destin,
Pour un nouveau dessein.

Comme un clair de soleil,
Illumine le ciel,
Laissant apercevoir
Un tout nouvel espoir.

© Daniele Labranche

Daniel Chausson dit "Nallade"

Daniel Chausson dit "Nallade" né en 1952 à Saint-Cloud.

Ouvrier à Renault-Billancourt (20ans), puis Prof en lycée technique.

1° Recueil de poésie réalisé dans l'Île Seguin en 1980 "Coups d'états".
Ma contribution est l'encre de ma pensée.

Pour plus d'info, voir mon parcours dans le livre de Laurence Bagot, "Ceux de Billancourt", édition de l'Atelier.

Daniel Chausson

Exode

Nous sommes des d'émigrants comme des mineurs de mines
Qui bouffent le soleil noir, des élites imbéciles
Les yeux exorbités par les bouches stériles
Des enpétainisés d'idolâtrie Marine

Nous sommes des démineurs de crétins politiques
De droite et gauche, en accord, va-t-en-guerre
Qui fabriquent par l'horreur, des cohortes fanatiques
Laissant la mainmise, au monde des affaires

Nous sommes des responsables, en civil de frères
Des partisans sans arme, enrhumés de colère
Avec le cœur bateau pour porter la misère
Et notre porte ouverte, fraternelle, solidaire

Daniel Chausson

Daniel Chausson

La honte

Après la houle d'une traversée douteuse
L'effroi de nos regards nous efface le corps
En masse boueuse étirée par le sort
Le froid du rivage et la faim douloureuse

Les yeux de nos enfants, exorbités de doutes
Nous torturent de remords, au profond de la nuit
L'espoir est une tendresse
Aux lueurs incertaines

Sur des chemins pierreux de haine
L'incertitude tiraille nos chaînes
L'occident gorgé de richesse
Bien souvent acquis sur les terres

De nos civilisations spoliées
Érige des murs de barbelé
Protégés par des chiens nazifiés
Les politiques en casino de vie
Nous jouent à la roulette
Dans des chambres de honte
Travesties en lupanar démocratique
Et pendant que les doudous meurent
Sous les bombes de puissant donateur
Les projets d'oléoduc se construisent
Sous la terre des expulsés

Daniel Chausson

Daniel Chausson

Rue des pas perdus

Loser du capital, sur un trottoir moqueur
Ma vie sociale se joue, en survie digitale
Vautré comme un campeur, je quémande un parleur
Dans le giron des cœurs, le chant d'une piécette
Un kopeck d'opérette, dans mon tronc de chômeur

Le bitume fossoyeur, me réduit en squelette
La foule des voyeurs, mille pas cadencés
Passe et repasse, anonyme, pressée
Rejeté des vivants, invité des poubelles
J'évite comme un cloporte, de me faire écraser

J'imagine vos faciès, à vos chaussures cirées
Une attitude commune, la révolte en absence
Surbooké de crédit, hypersureexploité
En grève de conscience, vous vous abandonnez
Dans une honte parfumée, puante, évaporée

Du fond de la mémoire, l'inconscient interpelle
Au chaud dans votre sperme, ou vos seins emballés
Comme une alarme interne, bien enfouie, en sommeil
Vous zappez mon visage, comme le fruit de la peste
Vous fuyez ma misère, de peur de l'attraper

Je hurle des caresses, en bravades extérieures
Et bave des confesses, dans mon blues intérieur
Je dégueule ma peine, dans le bleu de mes veines
Et pisse ma colère, comme un chien enragé
Sur les murs ministères, de cabinets branchés

Laminé, effondré, j'ai mis dans ma détresse
Mon nom en garde à vue, mes racines à l'envers
Dans le feu de l'enfer, trempé de l'ivresse
Des degrés ravageurs, je paresse la mort
À l'abri des remords, en feignasse de cierge

La nuit est un parcours de loups
Après avoir bouffé vos restes
Et le sourire de Louise, ma Vierge
Je vais au bastringue de Malou
Là où les sans rien se repeignent
L'hiver, en soleil rouge et noir
D'espoir, en mouchoir fraternel

Je me libère
En vers de passe
Comme une vieille pute
Je démaquille ma tristesse
Dans ce rade de flottille
J'écluse l'anonymat de mes rides
Avec des rires de Bastille

Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira...

Daniel Chausson

Dominique Chauvel

J'écris pour le plaisir, avec peut-être certaines fois le souhait que cela plaise, fasse un peu réfléchir, la condition humaine difficile de certains, l'indifférence ou l'ignorance pour d'autre. Sans donner de leçon, sans jugement...juste un instant.

Dominique Chauvel

Désert, Mon père

Ton silence à mon oreille
Je l'entends
L'histoire murmurée par le sable
Je l'entends
Le troupeau tranquille le soir
Je l'entends
Le son rayonnant des étoiles
Je l'entends
La vie, à l'ombre du rocher
Je l'entends
A la veillée, le chant des campements
Je l'entends
La théière qui siffle et enivre
Je l'entends
La Dune sereine et changeante
Je l'entends
Ta voix, à l'abri de la tente
Je l'entends
La caravane s'élançant au matin
Je l'entends
Ton immensité devant moi
Je l'entends
Et toi, désert mon père
Entends-tu mon absence ?

Dominique Chauvel

Dominique Chauvel

Hurlements en milieu marin

No man's land, so bad land
Terre de nulle part, t'erras vers nulle part
Tes jambes flageolent, tes mains se tendent
Tu es née là-bas, tu veux vivre quelque part

Chercher en vain à prendre le prochain vol
Rêver enfin pour ne plus payer l'addition
Alors qu'en fait, aucun avion de décolle
Que tourbillonnent les lourdes hésitations

Le visage livide, les yeux hagards
Tu fuis sur un bateau éphémère
Dans la tempête tu largues les amarres,
Silhouette frêle au milieu de la mer

Eut-il fallu préférer un voyage intérieur ?
Loin de ces petites morts
Tanguer sur le voyage inférieur
Ne pas apparaître dans ce décor

Tu cherches en vain un nouvel horizon
Le bateau tangué, la tempête fait rage
Une vie entre deux eaux, une lame de fond
Dans les profondeurs plus de paysage

Il y a de surprenants poissons échoués
Des étoiles brillantes qui s'envolent
Laisant là leurs habits mouillés
Il y a la mer qui se désole

Un corps qui se noie, une spirale sans fin
Vers les abysses, une descente infinie,
Plus de rêves, plus de lendemains,
Fini la vie, les vagues l'ont engloutie

Vois glisser ce beau voilier au loin
Le soleil sur le sable si propre, si fin
Sur la carte postale, point de témoin
Juste des morts en milieu marin

S.G/D.C

Dominique Chauvel

L'ange au pull mouillé

A la recherche de poussière d'or
Il s'est mis là, dans le décor
A juste fermé les paupières
En attendant qu'on le réveille

Sur la plage de sable brun
Face à cet océan sans fin
Il est là, le petit ange
Il est là, et il dérange

Il devrait être en maternelle
Jouant et déployant ses ailes
Mais il est tombé de la barque
Sans que personne ne le remarque

Le petit ange au pull mouillé
Va-t-on le laisser là rouiller
Ou bien lui nettoyer les ailes
Qu'elles soient plus propres, plus belles

Devant les incrédules
La terre qui tourne, ridicule
Il ne bouge plus
Ne respire plus

Il a gagné son auréole
Et doucement prend son envol
Nous sourit une dernière fois
Sur nos lèvres, pose son doigt

Dominique Chauvel

Delphine Burnod

Je suis comédienne, chanteuse et animatrice d'atelier depuis une quinzaine d'années ; j'ai progressivement introduit l'écriture dans mon travail auprès des jeunes. J'écris des poèmes, de courtes fictions et des paroles de chansons. Une première publication est à venir courant 2017 dans la revue Dissonances.

Motivations

La poésie, par les sensations qu'elle libère, permet d'exprimer au plus près ce que vit un migrant. Au-delà des discours journalistiques ou sociologiques, elle offre un espace privilégié au cœur duquel l'humain se révèle. Dans sa compassion et sa solidarité aussi. C'est la raison pour laquelle j'ai répondu présent au groupe " De l'humain pour les migrants".

Delphine Burnod

Frère

Il y a juste ta voix et la mienne qui dansent sous le soleil.

Un, deux, trois pas, rien ne m'arrêtera
J'ai le sang qui s'échauffe et la vue qui se trouble
Un, deux, trois pas, rien ne me survivra
Rien du feu, rien de l'eau, rien du froid qui me tord
Rien du noir, rien du bleu, rien du jaune qui m'endort
Un, deux, trois pas, qui m'accueillera ?
Je suis l'étranger, suis-je déjà mort ?
Un pas, deux, trois pas, qui m'accueillera ?
Je suis l'étranger, je suis ton ressort

Delphine Burnod

Delphine Burnod

"J'ai quitté Papa hier. Il a tellement insisté.

Je suis partie hier.

C'était la seule chose qui le soulageait un peu. La seule chose...

Je ne lui ai pas dit que les gens qui m'attendaient n'existaient pas.

Je ne regrette pas d'avoir menti ; en mentant, je mets toutes les chances de mon côté.

En mentant tous les jours, le mieux possible, il se peut même que les gens se mettent à exister vraiment.

J'ai quitté Papa hier. Et dans un mois, deux mois maximum, je lui enverrai la lettre qui dit que tout s'est bien passé.

Je sais qu'en la recevant, il pleurera un peu. Et je pleurerai aussi en l'imaginant la lire.

J'ai quitté Papa hier ; cela fait 26 heures maintenant. Je regarde les nuages qui passent au-dessus de ma tête, ils sont lents, aussi lents que mon voyage. C'est le mot que j'ai choisi dès le début, mon "voyage", parce que j'ai toujours voulu aller en voyage. Et puis parce que Papa aimait ce mot. Voyage... "

Delphine Burnod

Émilie Notard

C'est en plein cœur de l'été 1980 qu'Émilie Notard voit le jour dans le Gâtinais. En primaire, elle illustre de nombreux poèmes qu'elle doit apprendre par cœur. Elle commence aussi à en griffonner quelques-uns. Puis au collège et au lycée, elle apprend à les analyser en plusieurs langues et dévore de nombreux recueils. Au cours de ses études à l'université franco-allemande (Lyon II et Leipzig), elle consacre ses mémoires de Master au poète français Aloysius Bertrand. Puis, tout en travaillant dans diverses écoles et universités allemandes dans les villes de Leipzig, Rostock et Berlin, elle consacre sa thèse de doctorat à la poétesse québécoise Nicole Brossard. Pour sa thèse, elle obtient une bourse de la commission pour la promotion académique des femmes de l'université Humboldt de Berlin et reçoit le Prix d'Excellence du Gouvernement du Québec. Sa thèse, intitulée *La traversée des sens : trajectoire féministe dans l'œuvre de Nicole Brossard de 1977 à 2007*, paraît fin juin 2016 aux éditions LIT Verlag. Aujourd'hui, elle enseigne le français et l'allemand dans le secondaire à Berlin et ne cesse de partager sa passion lyrique avec ses élèves...

Expatriée en Allemagne depuis plus d'une décennie, Émilie Notard mêle dans ses poèmes la langue de Goethe à celle de Molière au point parfois de s'immerger entièrement dans l'autre langue. Elle travaille depuis de longues années sur le site *Accents Poétiques* en tant que modératrice et membre du comité de lecture sous le pseudonyme de Féludorée. Elle fait désormais partie de l'équipe des éditions Accents Poétiques qui ont vu le jour fin 2015 et occupe le poste de secrétaire générale. Après avoir longtemps lu des poètes, elle privilégie aujourd'hui la lecture de poétesses.

Émilie Notard a publié plus d'une dizaine d'articles scientifiques et d'articles de dictionnaire en grande partie consacrés à des poètes(-ses). Elle a rédigé les préfaces de recueils signés Pant (Patrick Duquoc), Guillaume de Chantérac et Michèle Zwegers. Deux nouvelles ont été publiées aux éditions Cod exlibris et quelques poèmes dans les revues *Fracas d'Auteurs*, *Journal de mes Paysages* et *Comme en poésie*. Un de ses poèmes a été sélectionné pour une anthologie poétique francophone de voix féminines contemporaines intitulée *Pas d'ici, pas d'ailleurs*, parue aux éditions Voix d'Encre et dont la présentation et les choix ont été assurés par Sabine Huynh, Andrée Lacelle, Angèle Paoli et Aurélie Tourniaire, en partenariat avec la revue *Terre de femmes*. Enfin, ses deux premiers recueils ont paru aux éditions Accents Poétiques avant que ces dernières ne deviennent une association : *Cœur effeuillé & Corps décacheté* (2007), *Comme une tache d'encre* (2011). Son troisième recueil, intitulé *Les hérons de la Müritz* (2016), a paru aux éditions La Porte. D'autres recueils sont en préparation. Émilie Notard est membre de l'Association Louis, dit Aloysius Bertrand, de l'Association des Études Canadiennes dans les Pays de Langue Allemande ainsi que d'Accents Poétiques.

Motivations

Il est difficile de se dire "motivé (e)" pour écrire sur un tel thème. Mais ce qui est sûr, c'est que l'empathie est si grande face à l'afflux des témoignages (vidéos et photos en particulier) que cette "crise" ne peut nous laisser indifférent (e.s). Vivant en Allemagne, qui plus est à Berlin, l'arrivée massive des réfugiés à bousculer le pays mais aussi la capitale et ses habitants. J'y ai été très sensible et observe avec beaucoup d'attention l'évolution de cette situation d'urgence. Si j'ai accepté l'invitation de mon amie Anne, c'est parce que cela me donnait l'occasion de mettre des mots sur un visage

de ma ville que j'avais l'intention d'explorer dans le cadre d'un nouveau recueil consacré à Berlin. L'idée d'un collectif est très séduisante pour la simple raison qu'elle reflète à la fois la masse des migrants et leur singularité.

Émilie Notard

Mutti a dit :
"wir schaffen das"
et berlin bombe
à graff à bras le corps
tague ses murs à coup de
"refugees welcome"
"kein mensch ist illegal"
malgré les menaces
à rebours de l'histoire
AfD N.P.D. Pegida & Cie
alphabètes de fachos de nazis
De plus belle Rebel
Berlin Babel balbutie
en toutes les langues
du monde le mot
humanité

Émilie Notard Berlin, Mars 2017

Mutti = maman, surnom donné à la chancelière allemande Angela Merkel
wir schaffen das = nous y arriverons, leitmotiv de la politique d'accueil des réfugiés
de Merkel en 2015
refugees welcome = bienvenue aux réfugiés
kein mensch ist illegal = aucun être humain n'est illégal

Elias Khanme



Elias Khanme

Elias Khanme

Au coin de refuge
En océans bleu
Chacun se réfugie
En soi même
Se réfugie dans le cœur
Un univers de l'amour
Pour s'enfuir de la peur
Réfugié dans le cœur
Au coin verre
Se réfugier dans l'air
On est dans le rêve
Passez penser toujours
Le temps oubliable
Se Réfugier dans la maison
Passez la tristesse
Le stress
Se réfugier dans la musique
Unique était l'univers
Dans la refuge faire
De penser à passer le rêve
D'une liberté
Fatiguait
Des choses perdues dans le tempête
Où se sera la fête
Se Réfugier dans les idées
Dedans la pensée

Elias Khanme

Elias Khanme

Difficile de dire à bientôt pour l'illusion
Mange le petit déjeuner, jusqu'à la fin
Faisait les choses jusqu'à la fin
Ou ne sortira.... Où jamais
Vite vite, c'était l'illusion
L'eau perdue
L'électricité, nous l'avons.... Pas
Difficile de dire à bientôt
Pour l'illusion.....
En attendant le bruit...
En attendant l'inconnu
Oui, l'illusion de chercher ...
Les raisons jusqu'à la fin
Jusqu'à la fin il y a des raisons
Jusqu'à la fin la vie se cache
Les visages perdus au fond
Les yeux perdus les gestes
La vérité jusqu'à la fin
Sommes nous illusions ?
Nous l'avons perdue la raison !

Elias Khanme

Elias Khanme

Rien ne touche qu'un rire
Sur un visage baguenaude
...en plien vif....
Un homme qui a oublie
Les jours qui sont passés
... Et passeront toujours
Rien ne touche
Qu'un rire en plien vie
Dans les temps biffé
Rien ne touche qu'un signe
Appelez le cœur
Au mauvais jours

Elias Khanme

Eric Dubois

Ma motivation est la suivante : je suis Citoyen du Monde depuis 1994. Je suis humaniste. Et je suis chrétien.

Eric Dubois est né en 1966 à Paris. Auteur de plusieurs ouvrages de poésie aux éditions Le Manuscrit, Encres Vives, Hélices, L'Harmattan, Publie.net, Unicité. Responsable de la revue littéraire en ligne et association « Le Capital des Mots ». Membre de l'Union des Poètes & co, de l'association Rive Gauche à Paris, de la SGDL, de la MEL et de la SOFIA. Blogueur : « Les tribulations d'Eric Dubois, journal ». Chroniqueur et co-animateur dans l'émission « Le lire et le dire » sur Fréquence Paris Plurielle (106.3 fm Paris) depuis 2010. Attaché de presse du webmagazine Levure Littéraire. Dernier livre paru (en 2016) : « Chaque pas est une séquence » aux éditions Unicité.

Éric Dubois

Pas plus anonymes
que les migrants
morts
sans sépulture
dans les gouffres
de la mer

Pas plus anonymes
que les migrants
morts
par milliers
chiffres alignés
dans les journaux
à la télé

Pas plus anonymes
que les migrants
vivants
cachés dans
nos villes
les couloirs
des métros

Pas plus anonymes
que ces regards
ces voix
qu'éludent d'autres
regards
ajoutés à
notre mutisme

Pas plus anonymes
que ces ciels
bleus
ces vagues
ces marées d'oubli
aux portes
de l'Europe

Pas plus anonymes
que ces morts
et ces vivants
dans la réalité
crue
de la misère

Pas plus anonymes
que ces enfants
ces femmes
dans nos
écrans
connectés
au silence

Pas plus anonymes
hommes-terre
aux racines
exhibées
dans la profondeur
des embruns

Pas plus anonymes

Eric Dubois

Evelyne Charasse

Je m'appelle Evelyne Charasse, née en 1960 à Chalon sur Saône. J'habite aujourd'hui La Rochelle. J'écris. Des petits textes. Et j'essaye aussi d'écrire des flocons de neige.

A ce jour, j'ai été publiée dans les revues numériques : Soliflore / Capital des mots / Ce qui reste / Le Souffle / L'Art en Loire / Chemins / Jointure / Accent Libre / Arcane 18

Et dans les revues papier : L'élixir / Libelle / Revue Traversées / Arpa / Traction-Brabant / Comme en poésie / Ecrit(s) du Nord / Cahier de poésie / Bleu d'encre / Verso / Le tas de mots / Revue Méninge / Spantole / Le chemin des Loups.

Je suis dans l'anthologie poétique " J'ai mal à la méditerranée" paru en Janvier 2016
Les éditions La Porte ont publié : "Je laisserai mes pas sur le sable " en Janvier 2016

Les éditions A &H ont publié : "Chats et compagnie" en Mai 2016
Je suis dans l'anthologie des éditions Ikor " Compagnons d'écrivains" paru en Septembre 2016

Ses motivations

J'ai répondu à votre appel à textes concernant les migrants parce que comme beaucoup je suis tétanisée par la cruauté des images de leur calvaire pour traverser les frontières et les mers, poursuivis par des violences implacables. Je ne sais pas comment ces personnes font pour survivre à toutes ces horreurs... Les reportages et photos ramènent en mémoire des temps plus qu'obscur de l'Europe, nous rappellent que l'Humain peut être inhumain... Les migrants portent dans leurs yeux tant de chagrin, tant de courage, tant d'espoir aussi. Ces quelques mots ici pour signifier que leur quête du bonheur n'est pas vaine.

Evelyne Charasse

J'ai passé
La frontière
Encombrée
Du sang séché
De mes ancêtres

Je trébuche
Sur ce fil tendu
Chacun
De mes pas
Est une pierre
Qui s'effrite

Je ne sais plus
Si l'aube
Est nouvelle
Je sais juste
Que j'ai perdu
Mon ombre

Longues files indiennes
regards perdus maigres biens
toujours les mêmes

Dans mon baluchon
Des riens
Des touts
Quelques
Débris de vie

Evelyne Charasse

Evelyne Charasse

C'est l'incendie
Qui me pousse
Le feu
Dévorant
Ma mémoire

Elle porte
Le monde
Sur ses épaules
Nul
Ne le voit
Nul
Ne sait
Que son équilibre
Précaire
Est le notre

Avec
Des riens
Je fais
Des tous

Un vent
De guerre
Les jette
Dans le bleu
Leurs pieds
Réinventent
Des routes
Et creusent
Dans la terre
Meuble
De la douleur

Evelyne Charasse

Evelyne Steinfeld

En septembre 2015 une fois encore, j'ai passé mes vacances sur l'île de Lesbos. Plus rien n'y était pareil. Des grappes de gens marchant le long des routes, des tentes plantées anarchiquement dans les parcs, quelquefois débordant sur l'asphalte, une odeur persistante d'urine, des sacs en plastique envolés ou jetés, accrochés par le vent aux branches des oliviers, une tension souvent palpable entre espoir et désespoir et puis les habitants craintifs, parfois profiteurs, souvent solidaires ...

Et cette lourdeur dont je ne me défaisais pas , cette association avec d'autres histoires douloureuses de migrants au début du vingtième siècle et puis plus tard encore, si proches de moi, de mon histoire.

En septembre 2016 j'ai à nouveau passé 15 jours à Lesbos où la ville semble avoir repris son allure d'antan. Et pourtant les migrants (environ 6000 d'après les habitants) y sont regroupés dans deux camps où les conditions de vie semblent moins scandaleuses que l'an passé mais où rien ne paraît en voie de résolution.

Le travail de l'argile m'est familier, j'ai tenté d'utiliser ce médium pour exprimer et partager l'émotion et aussi la honte et l'impuissance qui sont les miennes devant ce drame. J'ai intitulé cette sculpture « Hitting the wall ».

Mon souhait qu'elle puisse susciter émotion et questionnement.

Evelyne Steinfeld



Francine Colard Duprouilh

J'ai passé ma vie à migrer, en France certes, au gré des mutations mais obligé à chaque fois de tout reconstruire donc j'imagine ce que peuvent être la vie de migrants dans des contextes dramatiques. Ce n'est rien bien sûr. Par ailleurs le thème de la migration me perturbe fortement, quelle qu'elle soit et je pense que notre incapacité à accueillir, à intégrer est la grande souffrance de ce siècle. Ne pas accueillir la différence, La refuser. Ne penser qu'en terme d'exclusion dont la symbolique est " les barbelés " etc...

Je suis une écorchée vive qui ne supporte pas qu'on exclut, qu'on blesse, qu'on refuse.

Francine Colard Duprouilh

Nul n'entrera en ce royaume

Nul n'entrera en ce royaume
Que celui qui cent fois tombé
S'est cent fois redressé
A la force de ses poignets ou poussé par le vent
Amoché et transi peut être
Mais sûr de son combat

Nul n'entendra en ce royaume
Mugir les orages bienfaisants de la passion
S'il n'a su accueillir en lui
Le silence écarlate et magique
Des mendiants en mal d'amour
Qui s'approchaient à pas feutrés

Nul n'aura la parole en ce royaume
Que ceux qui ont tant ravalé de cris
Qui ont tant réclamé qu'on les écoute une fois
Ils ont appris à se taire
Qu'ils soient les bienvenus
Pour chuchoter leur vérité

Nul ne vivra en ce royaume
Que ceux qui fuyant la solitude
La guerre ou l'ignorance
Se retroussent les manches et disent simplement " Je suis là,
J'apporterai ma pierre à ce royaume
Il ne se fera pas sans moi"

Francine Colard Duprouilh

Francine Colard Duprouilh

Jamais

Que jamais le vent ne me porte
Vers ces herses acérées
Ces frontières de haine
Qui lacèrent l'âme et le corps

Que jamais la houle ne forme
De ces vagues monstrueuses
Qui repoussent au large
Ceux qui voulaient accoster

Que jamais je ne m'égare
Dans les méandres du mépris
Pour une couleur différente
Pour une langue inconnue de moi

Que jamais ne se rapproche
L'inhumaine hydre, le monstre
D'intolérance
Qui défigure à tout jamais
Les arcs en ciel

Que jamais je ne fasse un pas
Qui écrase les plus petits
Que jamais je ne ferme un poing
Qui ébrèche un sourire

Et si jamais je manque à ces serments
Que la terre retombe sur moi
J'aurai creusé ma tombe toute seule
J'aurai perdu et le droit et l'espoir
D'être debout parmi vous

Francine Colard Duprouilh

Florence Noël

Née à Ciney (Belgique) en 1973, formation universitaire en Histoire, orientalisme, théologie et didactique, Florence Noël travaille dans l'enseignement. Par ailleurs, elle est investie dans le Net littéraire francophone depuis 1999, surtout des lieux qui stimulent son envie d'écrire. A fait partie du comité de lecture d'Ecrits-vains et des listes de partage littéraire comme Pages libres. A fondé le site littéraire Franco polis. Invitée le 31 août 2008 à l'émission de France Culture, Ça rime à quoi ? Animée par Sophie Nauleau. Interview et lectures de textes extraits des recueils inédits. Responsable éditoriale de la revue littéraire et artistique «DiptYque ». Collaboration avec des artistes peintres et photographes comme Pierre Gaudu (livre d'artiste « Chardons »). Nouvelles et poésies publiées en anthologies : Pas d'ici pas d'ailleurs, Les belles palissades, Dedans/dehors (avril 2016). Recueil Pavane pour une Nebbia, aux éditions Encres Vives (collection Encre Blanches) paru en octobre 2015. Recueil numérique illustré par Sylvie Durbec, Vus des couloirs scéniques paru chez Ce Qui Reste. A paraître en 2017 et 2018 : Solombre chez Taillis Pré et L'Etrangère chez Bleu d'encre. Sa patrie, ce sont les droits des êtres humains, d'où qu'ils viennent et qu'ils soient femmes ou hommes. La Radeau des Médusés, site d'hommage aux migrants noyés a été une tentative de témoigner son indignation quant aux réponses cyniques que l'Europe promet face au défi migratoire actuel.

Florence Noël

Mon corps tient en lui des fragments de tant d'histoires, ni poing fermé, ni main tendue, récipient à la dérive, ce corps cahote de moins en moins léger, sac d'ouates lesté de limailles

Ces histoires... des éclairs algueux, des cordelettes, tantôt attachées, tantôt dénouées, personne pour en remonter le fil, des histoires ni à donner, ni à prendre, parce qu'hors corps elles seraient à l'évidence étranges, à l'accent trouble, à la peau apatride....

Mon corps traître à sa substance, à son essence, que je véhicule de lieux en heures, avec des surfaces douloureuses comme rempart j'ai vu le ravaudeur d'histoires sur la place, on dit qu'il fait des miracles, on dit qu'on s'épaissit et qu'on s'allège tout à la fois à lui parler

Il me suffirait pourtant d'une simple direction, d'un mouvement certain, pour que tout en mon corps s'assemble et conjure l'impesanteur des mots, l'innocuité de la mémoire
Pour lever de nouveau la lanterne depuis les bois de l'enfance

Florence Noël

Florence Noël

Si je n'avais qu'un carré
comme voilure
un carré de soie brodé
pour prendre mer
si je n'avais qu'un mouchoir
pour me dire adieu
*

si j'avais un carré
de toile
rembourrée de plume
l'odeur de la liberté
dans un coussin
à serrer contre mon ventre
à serrer comme un bouclier
serrer les cuisses pour
le garder
dans l'océan interne
pas le perdre
*

Si je n'avais qu'un carré
de vêtue
un carré arraché
à mon baluchon de malheurs
à tendre sur ma peau
et traverser un océan de regard
sans ciller
mais j'ai moins encore

Florence Noël

Gabriel Henry

J'ai commencé à écrire sur ce sujet en 2015. Depuis, un certain nombre de mes poèmes évoquent ces trajectoires tragiques qu'il nous est donné de voir chaque jour nouveau, dans les médias comme au bout de sa rue. J'ai eu l'occasion, par exemple lors d'actions symboliques ou de soutien à Paris, de côtoyer, brièvement, ces hommes et ses femmes. Et puis ce sujet en rejoint de nombreux autres dans la grande problématique des rapports Nord-Sud, à laquelle je suis particulièrement sensible.

J'ajoute ce court texte que j'avais rédigé il y a un ou deux ans et qui présentait l'un de mes poèmes : *"La Méditerranée en gouffre. L'image nous hante. Depuis des années, ce cours des possibles, cette route antique s'effondre et se referme sur ses plus frères arpenteurs. Pas une semaine sans que les médias ne fassent état de naufrages, d'une traversée débutée et achevée dans le drame. Chaque jour, le poing d'eau et d'écume, puissamment, aveuglément, se resserre et étrangle l'espoir, d'une rive à l'autre."*

Découvrant votre appel sur le site de la revue Infusion, j'ai été intéressé par la démarche et ai souhaité m'y associer !

Gabriel Henry

Gouffre

Le bruit de l'arbre que l'on abat est absent de la mer.

Elle a enfoui leurs cris. Je ne sais rien d'eux. Ils sont calmes. Ils ne pèsent rien sur nos nuits.

L'époque les a pétris en oiseaux, pris dans la sève stérile du silence.

Je n'ai rien à dire aux vagues à cet instant, et elles ne me parlent pas. Elles charrient les plaies d'une autre race qu'elles et ça n'est pas leur histoire.

Je ne peux pas dénombrer les poings fermés sur le vide. Des corps auxquels manque l'ombre des danseurs. L'autopsie révélera dans la gorge de chacun un arbre de sa terre, calciné. Les bras le long du corps, face au miroir, je cherche si nous avons dans le ventre des usines aveuglées de suie, je demande si c'était notre souffle de dormeurs sur les départs de feu.

Gabriel Henry

Gabriel Henry

Journal des invisibles

Un orage est annoncé. Bien sûr il ne pleuvra pas, la plupart ne sauront rien. Il y aura quelques chutes de pierres, très venimeuses et très précises. Qui les verra ? Qui les dira ?

Des grains de sable des sacs de sable des collines entières de ce sable et des poumons dans chacun des grains, poussés par un vent qui n'est pas le vrai vent, portés par une mer qui n'est pas la mer véritable, et qui saignent et rêvent et se souviennent.

Certains s'écroulent dès qu'ils quittent l'ombre. Et lui, qui est passé, qui marche maintenant à côté de toi, qui le matin hisse le même ciel que toi, il a peut-être sur le dos, sous sa chemise, un incendie encore vociférant. Il te dira son nom mais tu n'entendras pas.

Leur silence, des pierres aiguisées qui me passent dans le sang.

Cette époque, comme ses sœurs, contient des yeux ailés qui s'attachent à nos épaules, à nos pas. Un drap couvre mon immeuble. Il détourne ce grand vaisseau empli d'hommes qui ont choisi de fermer leurs yeux intérieurs, rôdent sans cesse et mordent dès qu'ils le peuvent. Ce drap je crains de le voir retiré. Une main aveugle tatouée de chiffres et de bribes de discours peut faire cela. Nous serions nus alors, dans notre peur cuite, cette flaque intérieure dont nous avons fini par prendre les contours.

Alors, pour éviter la lueur qui brûle les murs des maisons resserrées, fouille les voix éparses de la rue, cette mauvaise lueur, nous allons nager dans le noir de fumée, dans la chaleur d'une chronologie troublée en rêvant sans cesse l'autre rive.

Gabriel Henry

Gabriel Henry

Sans titre

les cuisses du chasseur
le cœur de la proie
nous étions dans les ralents du moteur
tous feux éteints
près du col
la route peinte de noir
et la laine de l'aube pour secours
nous étions enroulés dans les eaux infimes
couturés jusqu'à l'os de sa graisse glacée
à l'abrupt du quai
à l'aplomb des conteneurs
et le ventre cendré
qui finit par crever de pluies lourdes comme des heures
sans rafraîchir nos plaies intouchables
longeant une treille coupante
nous buttions sur les infinies petites dents du sol
ombres râpées sur ce pain et cet or
qui brillent de moins d'éclat que l'encre d'un tampon

Gabriel Henry

Gabriel Henry

Trajectoires

Des citrons ont chu et roulé loin des lueurs maternelles
les herbes absurdes de la ville
lacérées
fouettées
une vie enclose, doublement couturée
quelque part une plaie dissimulée aspire le ciel
il se change en rapides et ne donne plus de pain
une vie de camp
quelques grains d'une autre terre sous les ongles
des yeux milliers surnagent la crue pour voir ce qui leur est volé
les oiseaux dessinent une cosmologie de traverse
vaine
est-ce que tu vois comme les haleines se cognent et se blessent
protons neutrons et tous leurs frères et sœurs rendus fous
langues coupées de leurs bougainvilliers
la pierraille dans la bouche
la boue dans les veines
rien ne pousse que des arbres de fièvre
derrière le mur
les automobiles racontent une histoire de prédateur
et sur le versant bâillonné des enfants se débattent dans les cordages

Gabriel Henry

Gérard Sandifort

Biographie :

J'ai vu le jour en 1952 à Amiens en France.

Mon enfance heureuse dans une famille de 5 enfants je la partage entre patronage, colonies de vacances, conservatoire, arts et amourettes.

A l'âge de 14 ans je suis apprenti-vendeur en chaussures. Quand le magasin ferme, j'entre à La Poste où je passe le concours de Préposé en même temps que le Permis de Conduire.

Après mon service militaire, je suis affecté dans le neuvième à Paris où la vie trépidante ne convient pas à mon caractère calme, d'autant plus que ma jeune épouse refuse de m'y suivre. Je regagne donc Amiens et change radicalement de métier. Je travaille dans une industrie qui a une petite division fabriquant des pièces en caoutchouc pour l'aviation. Très vite, à force de ténacité, je grimpe les échelons et devient directeur commercial.

Pour des raisons familiales graves, je dois retourner travailler à Paris, seul, où je déprime après avoir perdu ma femme, mon fils et ma maison que j'ai dû vendre. Puis, petit à petit je me reconstruis et rencontre celle qui va devenir mon épouse actuelle. Je m'installe à Valenciennes où je deviens négociateur immobilier et projette de créer ma propre agence. Mais c'est sans compter sur la malchance qui me poursuit. Un accident de travail anéantit mes espoirs et je me retrouve, à la suite d'une mauvaise opération, en fauteuil roulant. A nouveau, dépression, tentatives de suicide. Puis enfin, l'espoir avec la naissance du poète.

Lourdement handicapé je suis un homme gai et généreux. Je donne de mon temps comme Médiateur social bénévole. J'aime écrire des textes que je poste sur les forums. Je suis passionné par toute la littérature en général et affectionne la pêche en rivière. Je vis dans une petite bourgade du Nord où il fait bon vivre, malgré le chômage important, au milieu de petits jardins ouvriers.

Marié depuis 1979, mon épouse et les trois enfants de celle-ci, que je considère comme les miens à part entière, m'ont donné 9 petits-enfants adorables.

Ma citation : L'important, ce n'est pas ce qu'on réussit, c'est ce qu'on essaie. (Marcel Achard)

Motivations :

Je souhaite faire partie du collectif et voir mes œuvres figurer avec celles des artistes déjà inscrits.

Je veux en effet déposer, en épigraphe, sur chaque manuscrit de mon vivant, autant de mots d'amour qu'il existera de douleurs en ce bas monde.

Vous voyez... Je n'ai pas fini d'écrire !...

Gérard Sandifort

PITIÉ POUR L'ÉMIGRANT

Il n'a plus de pays et son cœur est en peine.
Un geste d'amitié peut arrêter son pleur,
Chaque enfant dans le monde a le droit au bonheur,
Serait-il trop humain de stopper sa déveine ?

S'il faut vous supplier, écrire à perdre haleine,
Afin que ce sonnet comme un accroche-cœur,
Soit le seul plaidoyer d'un poète aboyeur,
Je dois l'écrire avant que la coupe soit pleine.

Pourquoi parler pouvoir puisqu'en patriotique
Pour prendre position par pamphlet poétique
Frères, Français friqués, fédérant fabuleux !

Afin d'annihiler l'armure analphabète,
Faites fièrement factotum fastueux,
Aux autres attirés d'ataraxie ascète.

Gérard Sandifort

Gérard Sandifort

LES ÉMIGRÉS

Ils quittent un à un leur Pays
Pour aller suivre une autre route.
Bien sûr ils sont emplis de doute !
Mais se savoir bien à l'abris.

Les femmes, les enfants aussi,
Amalgamés à leur dérouté,
Bravent les mers coûte que coûte ;
Ailleurs ils seront mieux qu'ici.

Les émigrés à la peau grise
Habités d'un monde en crise
Ne demandent qu'un peu de pain.

Que l'humanité toute entière
Capable de tendre la main
Me rejoigne dans la prière !

Gérard Sandifort

Griselda Alicia Soriano

Née à Buenos Aires (en banlieue) République Argentine.

À présent j'habite dans un tout petit peuple, près de la campagne.

Un recueil de mes poèmes a été publié dans une anthologie de poètes régionaux.

Mes bisaïeux étaient espagnols et italiens, ma belle- mère italienne et mon beau-père polonais.

L'histoire de ma famille c'est une histoire d'exil.

Griselda Alicia Soriano

Exil

Je pars.
Je tombe dans le piège.
Ce sont les derniers hasards du déplacement.
Je traîne des malles pleines de coupons.
Des peurs, des nausées, s'installent, se répètent...
La houle retentit dans mon cœur.
Quand je navigue, j'abandonne des infortunes, des adversités.
J'invente d'autres terres, d'autres patries.

Jungle

Les flammes engloutissent de manière vertigineuse,
des déchets de plastique et de bois ,
qui ont essayé d'abriter.
Des temples, des écoles et des hôtels à trois euros la nuit,
se fusionnent avec le marais.
La déportation, ce mécanisme cruel,
se met en marche.
Ce ne sont pas des trains qui traversent des steppes gelées,
mais des bus qui divisent des humains.
Des cantiques et des danses,
comme une orchestre d'un naufrage,
conjurent l'expulsion.
Le Verbe n'empêche pas le démantèlement.
La fumée des incendies trouble le ciel
et la réalité des fumeurs d'opium.
La jungle languit.
Les lumières du tunnel s'éteignent.

Griselda Alicia Soriano

Hans Limon

Hans Limon est un jeune écrivain, né en 1985 à Calais, auteur de pièces de théâtre et de poèmes bientôt édités sous la forme d'un recueil : *Et dans l'éclat brisé d'un filant météore*.

Ses motivations :

Rompre le silence de l'inacceptable à coup de vers édifiants. Nommer la catastrophe et sonder la noyade. Rendre aux migrants ce que l'indifférence leur a enlevé : la dignité d'être.

Hans Limon

Alep

nous avons rafraîchi nos cœurs purs, nos fronts secs
sur les bords limoneux de la belle Quoueïq,
nous avons chuchoté les secrets de nos droits
sous les arcs bariolés des grandes madrasas
bien avant la curée, bien avant les rebelles,
nous avons bombardé les murs des citadelles
de nos joies désarmées, de nos éclats de voix,
de souvenirs charmés, de couplets maladroits
obstinés, laborieux, généreux, volubiles,
nos aïeuls ont planté sur les terreaux bénis
d'Abu Kamal, Tinnip Azaz, Zabadani,
les oliviers nouveaux, le coton qui s'effile
Sueurs de chair
sueurs de temps
lueurs de terre
lueurs de champ
les yeux exorbités de terreur fascinée,
sous un ciel de mitraille opaque, à sec, à pic,
nous voyons s'exhaler la fumée dystopique
des mosquées calcinées, des vies déracinées
le sang des réfugiés se mêle aux eaux limpides
sillonant les vallées, néants béants, sordides,
les oliviers dénoués jouent les épouvantails,
les moucheron diaprés gangrèment le bétail,
les espoirs éventrés saturent les trottoirs,
les monuments sacrés s'effacent des mémoires
et nos aïeuls nourris au blanc sein de la paix
s'endorment, consumés, sous les fleurs embaumées
Fureurs de guerres
lutteurs de camps
tueurs de frères
buveurs de sang

Hans Limon

Hans Limon

Traversé(e)
je suis de ceux qui foulèrent
le saint parvis
de la mosquée Omari
de ceux qui
passionnés
convaincus
remplirent les avenues
de mille slogans têtus
jeunes optimistes
démocrates utopistes
de ceux qui
révolutionnaires éphémères s'abouchèrent
et bouchèrent
les canons des blindés
qui recouvrirent de fleurs idylliques
bucoliques
les métalliques chars de la terreur
fils de Deraa l'ancienne
nous étions
invincibles
indéfectibles
insubmersibles
nous portions dans nos âmes
et nos cœurs
la haine de l'infâme
et le droit vainqueur
fils de la liberté
nous fustigions
l'oppression
la corruption
nous réclamions
à cor et à cri
l'abdication
sans délai
du potentat zélé
fêlé
notre voix retentit
résonna
jusqu'à Homs et Hama
jusqu'à Banias et Kamichli
dans les détours du faubourg d'Harasta
notre voix traversa
les pieds secs
la rivière Barada
s'engouffra

sans crime
dans le vaste selamkik
du Palais Azim
nous étions les bourgeons confiants
d'un éternel printemps
nous fûmes décimés
par le Sort et l'armée
le pays tout entier
suffoqua
dans l'odeur des charniers
des hauteurs de Kerak
s'exhalèrent
des relents de cloaque
il fallait vivre
il fallut fuir
les chars et les Bachars
et laisser derrière soi
le tendre émoi
d'une mère en pleurs
mater dolorosa
il fallait cheminer
en terrain miné
Liban Turquie Égypte
déserts plaines et cryptes
passer du tendre émoi
d'une mère en pleurs
au pâle effroi
d'une mer de douleurs
mare nostrum
rejoindre Ankara
trouver un passeur
et pourquoi pas
tenter sa chance
et dans une juvénile ardeur
atteindre le rivage
de l'Eldorado France
puis tout se mêle
et s'emballe
tout se précipite
et me presse
et m'excite
et m'irrite
le temps l'espace
autour
le vent les traces
les vautours
tout se condense
et danse
et concourt
et conspire

à ma fuite
les agents de voyage
en dernière classe
les grossistes
en mirages
les marchands de soleil
en éveil
les pourvoyeurs d'espoir
les promoteurs
des quarts d'heure de gloire
les courtiers en espérance
puis
l'argent dépensé
l'essor des pensées
les rêves prodigues
brisant les digues
puis
les tentatives avortées
les projets emportés
les vedettes italiennes
à l'affût
telles des chiennes
encerclant assiégeant
le chalutier bondé
peuplé
de Syriens
d'Africains
d'Iraniens
jetés sur les flots
par la misère
et les maux
sans fin
tyrannies avanies
conscrits abjections
pléthorique foule
malmenée par la houle
il fait noir
tout est noir
et sombre
tout n'est qu'ombre
et reflets d'ombre
quelques lampes de poche
dessinent des fantoches
des murmures obscurs
abscons
frissonnent
et se défont
dans le silence
sans fond
les vagues s'amassent

en montagnes
en masses
les hydres maritimes
guettent leurs victimes
l'embarcation d'infortune
tangue éperdue
perdue
sous un ciel sans lune
nous flottons
secoués par le vent
nous pleurons
survivants
nous prions tous les dieux
nous fermons les yeux
puis
survient la trombe
un homme
se cogne et tombe
est-il mort
le paquebot
pour tombeau
mausolée désolé
est-ce qu'il dort
la conscience
en partance
je crie je prie
dans mes litanies
vont et viennent
l'Italie
Vintimille
Alpes
et scalps
massacres et simulacres
je revois
Maman
les mains tendues
mon frère de sang
parmi les pendus
je tremble
de froid
de faim
de peur
l'angoisse m'étreint
m'embrasse
m'écœure
m'enserme les reins
alors
je grave
je trace
de mes ongles écarlates

je griffe à la hâte
mes initiales
sur un tabouret
bancal
le navire prend l'eau
ma raison chavire
des hélicoptères survolent
les passagers s'affolent
qui se souviendra
qui témoignera
qui racontera
dans un jour
dans un mois
le calvaire
le naufrage
dans quelques années
l'asphyxie
de nos vies
de nos âges
en pleine
Méditerranée"

Hans Limon

Henri Etienne Dayssol

MON PAYS C'EST MON CHEMIN.

Je suis né encore à naître là où mes pas les premiers ont fait que j'ai mis les pieds. Je suis né je renaîtrai où mes pieds je vais les mettre. Je mourrai de tout connaître, je mourrai où je serai, d'ici là j'irai, j'irai aussi loin que je pourrai sans limites et sans arrêt. Mon pays c'est mon chemin pas d'où je suis d'où je viens, ni où je serai demain, mais où j'ai les pieds pardi, mon chemin c'est mon pays.

Henri Etienne Dayssol

Henri-Louis Pallen

L'auteur vit en poésie et à l'Isle sur la Sorgue depuis l'enfance. Retiré de l'enseignement secondaire puis supérieur, il a par choix fort peu publié (Vers Barbarenque, Prix Jehan Froissart 79 + poèmes épars dans un petit nombre de revues : Sud, Europe, Revue de Belles-Lettres, Courrier International d'Etudes Poétiques, Poémonde, World Literature Today, Books Abroad). Il suit ses chemins d'écriture personnelle plus que jamais marqués par l'exigence en tout, (poésie, théâtre, romans, chansons, articles, littérature enfantine) notamment dans le soutien de causes humanitaires. Il a fondé et préside à L'Isle sur la Sorgue l'Association culturelle et citoyenne Musèmes, ouverte à tous. Site personnel : www.lierreentravail.com

Mes motivations sont d'une très grande simplicité ; j'ai une haute conception de la littérature, loin de toute tour d'ivoire où je ne l'ai jamais décollée de ce que j'estime être sa mission à la fois première et supérieure : tenir une place dans le combat pour la préservation et le respect de nos valeurs. D'où que mon vœu d'intégrer le groupe De l'humain pour les Migrants (en vue d'y être une aide, non juste pour publier) ait été naturel ou instinctif dès la seconde où j'en ai remarqué l'existence sur la suggestion d'une amie membre.

Henri-Louis Pallen

Scénario : dialogue muet. (Epilogue d'une fresque Lierre)

*Que te trouves-tu ici, parasite impitoyable

qui n'a de cesse d'abolir toute vie en ces lieux ?

-Je ne me nourris pas de la sève de mes semblables
et tire exclusivement la mienne, depuis le sol.

*Le terrain vague laissé exprès pour nos caravanes
s'enlaidit de broussailles où tu règnes en seigneur.

-Je me dresse pour tous pouvoirs en contradicteur même,
les tenant à distance, ni subis ni exercés.

*Puisque tant de climats et latitudes te conviennent
d'où tiens-tu l'étrange don d'être partout à la fois ?

-Je pérégrine au centre de l'intense, sans extase,
à toujours mieux aimer nos prochains, de mes attributs.

*Je dois te détruire pour aménager cet espace,
rendre un tel lieu sinon agréable, au moins serein.

-A ma façon je préserve la nature sauvage
dont si je ne m'abuse tu fais toi aussi partie.

*Avec l'harmonie du monde tu es incompatible,
on aime rêver des paysages sans ton fléau.

-Je suis lierre mais plante, comme toi gitan mais homme ;
nos règnes ne sont pas face à face pour se tuer.

N'est-ce pas à toi aussi qu'est adressé le reproche
d'émerger d'on ne sait où sans justice ni raison ?

*Me voyant dans ce miroir que tu tends je prends conscience
des peurs insanes qui sourdent du plus profond de nous,
occupant tout l'espace de la pensée et du verbe,
d'où germent les regards détournés, les antipathies.

-En contributeur de l'atmosphère que tu respires
je suis nécessaire à l'oxygène pour ta survie.

*Rebelle à tous les pouvoirs existants ? J'en sais un autre
dont la route est maison, qui habite le mouvement.

-Nous avons mieux à faire que nous empêcher de vivre ;
d'allées prestigieuses nous sommes ensemble écartés.

En chœur :

L'un et l'autre générons de la beauté dans ce monde,
en artistes nous sommes également incompris
d'esprits et de cœurs sommaires, aux panurgiens réflexes
qui détruisent, décapitent, voudraient tout aplanir ;
en retour de nos élans nous ne glanons que sarcasmes,
gouffre de mésintelligence devenu normal...

Ô préjugés, ô paresse des idées toute faites :

ce que nous souffrons ici, nous le déplorons partout.

Henri-Louis Pallen

Huguette Bertrand

Née au Québec, Canada, Huguette Bertrand a publié 33 ouvrages de poésie dont six (6) ouvrages en collaboration avec des artistes en art visuel et photographie. De nombreux textes ont également paru dans des revues au Québec, en Belgique, en France, aux U.S.A, au Pays de Galles et en Roumanie, de même dans des revues en ligne. Certains poèmes ont été traduits en arabe, en roumain et en coréen. — Pour de plus amples renseignements concernant l’auteure, voir son « parcours détaillé » sur cette page de son site web :

<http://www.espacepoetique.com/Espace/intime.html>

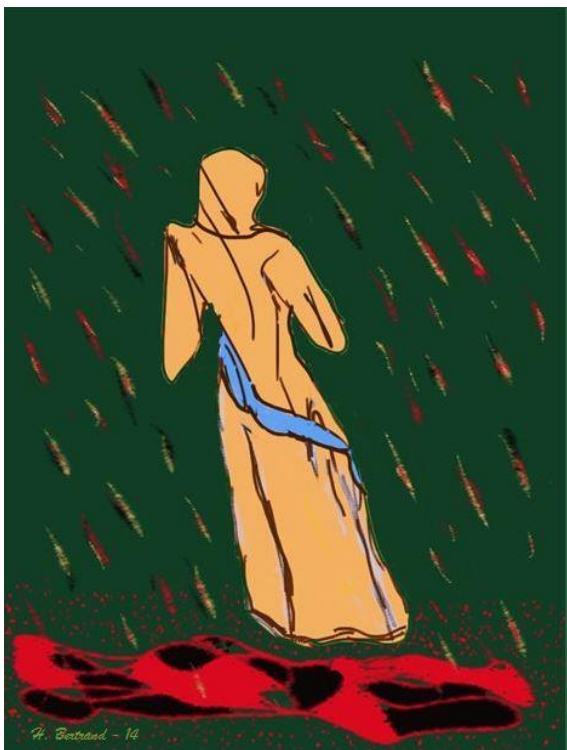
Huguette Bertrand

EXIL

Sur sa terre
et ses racines
une pluie de feu
inonde ses jours
elle n'a d'autre choix
que de fuir les plaies
les déchirures
d'un camp à l'autre
elle rompt le pain
des mille misères
s'agrippe à l'espoir
d'un retour
prolongé

poème et tableau de Huguette Bertrand

Extrait de « À livre ouvert », poésie, Éditions En Marge, Qc, Canada, 2014



Huguette Bertrand

UNE ONDÉE DE MOTS

Il pleut de leurs yeux
des averses
sur le sol piétiné
par tant d'errance
que même les fleurs
se prosternent
au passage des pas usés
oubliant la faim la soif
et la boue
leur espoir s'entraîne
pour la course européenne
et même américaine
jusqu'au fil d'arrivée
devant les barbelés
il pleut aussi d'une ile à l'autre
dans le regard des enfants usés
ne leur reste que les fleurs
et la boue pour s'amuser

poème et image de Huguette Bertrand



Jacqueline Persini Panorias

Jacqueline Persini Panorias

Les mots "ont gardé l'audace d'un cheval qui se cabre".
Juste vivre : un texte de Jacqueline Persini Panorias

« Ciel ! Amour ! Liberté
Quel rêve ! Ô pauvres fous !
Toutes voiles dehors
Grande la mort gronde.
Elle bave partout
Crache fort ses hoquets
Grande la mort gronde
Et fait pleurer nos ventres.

Parqués le jour, la nuit
Vous avez échappé
Au tombeau de la mer
Mais pas aux barbelés.

Vous voulez juste vivre
Donner chant à vos lèvres.
À vos enfants offrir
Les fils rouges et féconds
De vos propres racines.

Vos pieds sont couverts de gerces
De sel et de misère...
Par milliers, puissent-ils remuer
La boue, les puanteurs
Visibles et cachées !

Vos épaves sont nos épaves.
Le sombre de la mer
Qui ne voit plus d'étoiles
Massacre nos gambades
Et nos envols de phrases.

Les mots ne déshabillent pas
Le noir. Vides ? Inutiles ?
Ils résistent, persistent
À vouloir éradiquer
Guerres, violence et barbelés.

Ils résistent, persistent
À inventer des feux follets
Des fumeroles de la paix.

Les mots ne ressuscitent pas
Mais aux morts donnent des noms
Qui racontent leurs histoires
Afin que dure la mémoire.

Les mots ne peuvent imaginer
Une planète sans beauté
Ne peuvent imaginer
Se taire sur les naufragés
Se taire quand s'altère
Le sens de la fraternité.

Les mots ne sont passeurs
D'aucune consolation
Seulement d'un partage
De doigts sur ce qui craque.
Ils ont gardé l'audace
D'un cheval qui se cabre.

Ils ont encore l'audace
D'être ici et maintenant
Dans ce besoin de clamer
Haut et fort contre vents
Et marées, l'espoir
Que chez nous, en nous
L'étranger cesse d'errer
Trouve un abri, un secours.

Que l'enfant, au lieu d'être noyé
Puisse rêver aux lutins et aux fées.

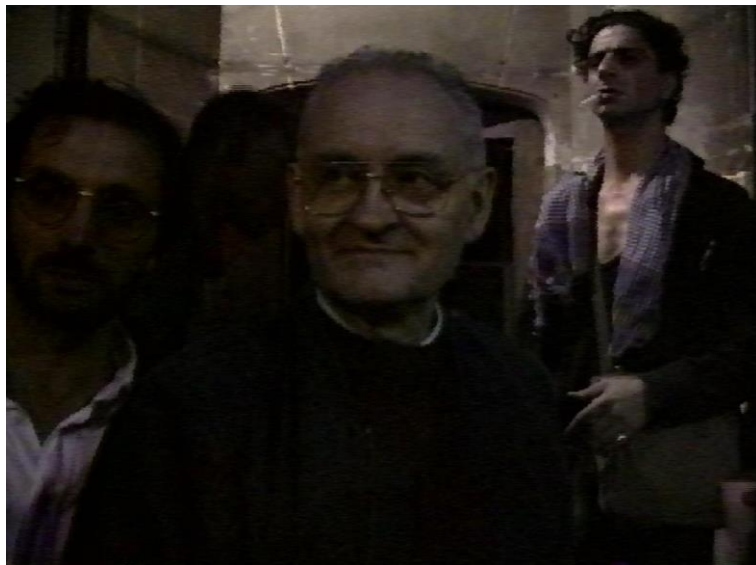
Jacqueline Persini Panorias

Jacques Kébadian



Jacques Kébadian

Jacques Kebadian



Jacques Kebadian

Jacques Kerzanet



Jacques Kerzanet



Jacques Kerzanet



Jacques Kerzanet



Janick Lucas

Syrians

Heures de pointe,
Métro, boulot, dodo,
Partout les gens tracent
Le nez dans le guidon
Engourdis dans leurs ronrons,
Des plaintes s'élèvent fortes, lancinantes,
Entêtantes
Mais on n'y comprend rien, c'est dans une autre langue
Femmes en noir, enfants sur les bras
La complainte s'élève fort, fort
Mais nul n'entend, les yeux rivés sur les smartphones ou sur les montres
Les voix serpentent, les voix sont aveugles, les oreilles sourdes,
Pourtant au fond d'eux même, cela leur casse les oreilles aux badauds,
Ça prend la tête même, mais ils n'y comprennent rien
Ha, si, en écoutant : « Syrians, syrians »
Ha, oui, c'est vrai, ils ont fui leur pays
« syrians »
Oui, oui se dit le passant mais nous aussi on a nos problèmes...
Les attentats, les fous qui écrasent les piétons innocents impunément, au nom de quoi
? hein ?AU NOM DE QUOI ???
Cela hurle, cela hurle,
« SYYYRIANS, SYRIAAANS »
Ça prend la tête
Oui, oui, tous les jours c'est pareil, pareil,
Cela monte encore d'un ton, la complainte,
au fur et à mesure de l'escalator,
Eux aussi, ils ont connu cette folie, ils l'ont même fui
En espérant le meilleur et maintenant, ils sont là...
« SYYYRIANS, SYRIAAANS, SYYYRIAAANS »
Et pourtant, il se souvient, il y a quelques années...
Des sirènes dans le désert à certaines heures, des chants des prières
Entêtantes, lancinantes mais là, cela faisait partie du décor...
Avec le souffle chaud du sable, le grain du soleil, le désert, le désert...
Le ciel bleu si lumineux, le soleil au zénith,
L'ocre partout et devant lui des vestiges sublimes, des ruines qui ont résisté aux
affres du temps,
Une légende, Palmyre, la cité sublime, berceau de la civilisation...
Oui, oui C'est si loin ...
Maintenant quasi détruite, anéantie pour de bon, civilisation perdue.
Mirage, mirage, la vision se perd ...
Tout devient noir.
Mirage aussi de notre civilisation devenue autiste,
Immunisée par la télé et la technologie,
Les voix s'enflent, s'enflent.

Il entend, il a honte, lui ancien touriste, insensible à ces gens maintenant...
Mais le temps presse...
Bon, bon OK, demain, c'est promis, je donnerai une pièce se dit-il en sautant dans son wagon.
Demain.

Janick Lucas

Jean-Claude Crommelynck

Né à Bruxelles le 10/09/1946, études à l'Académie Royale des Beaux-arts de Bruxelles, en 2011 prix de la Maison de la Francité, invité à plusieurs festivals de poésie en Belgique, France, Italie, Pays-Bas, Tunisie et Maroc, etc.

Publié dans plusieurs revues de poésie, traduit en Russe, Anglais et en Arabe, un recueil de poésie « Bombe voyage bombe voyage » aux éditions Maelström et « Le prophète du néant » à paraître en avril chez Maelström Révolution.

Motivations :

De l'humain pour les migrants m'a motivé à y écrire car nous avons tous migrés nous aussi, mes parents et grands-parents ont été sur les routes avec charrettes et matelas sous les bombardements et les piqués d'avion qui les mitraillaient sur leur chemin en fuite devant l'occupant nazi, parce que des membres proches sont morts en déportation dans les camps de la mort, parce qu'il est insupportable de se passer de solidarité parce qu'il faut croire en l'homme encore même si cela paraît difficile

Jean-Claude Crommelynck

Tu diras non

Ils rient et s'en vont
Laisant la porte ouverte
Ta terre t'a oublié
Le mur des fusillés est ta chair
Froide, imprégnée, éclatée
Rouge brique
Nulle autre issue
Enfiler le masque de l'indifférence
Pour passer inaperçu dans la masse
Clandestine résistance oblige
La terre où s'impriment tes pas n'est plus ta terre
Tu n'es plus chez toi
Pour l'instant ils te laissent libre
Dans le grand camp aux frontières du pays
Jusqu'à quand...
C'est l'état d'urgence !
Les choses vont aller vite
De plus en plus vite.

CeeJay

Jean-Claude Crommelynck

L'Accueil.

Avec les yeux d'exil
Et un cœur d'océan
Je tente de dormir sur la houle mauvaise
Le temps coule entre mes doigts.
Je fais le mort pour rester vivant
Le vaste vent emporte mes rêves illusoires
Le jeu cruel de la nuit sans lune
Qui épouse la mer me vrille la tête.
Le coude à coudes dans les côtes
Encastrés dans les autres
Sur la lourde barge qui joue à nous faire peur
Comme l'attraction de foire.
Le destin a tout son temps
Il attend patiemment de prendre sa part
Il a pris place, nous accompagne, il cherche
Dans nos yeux si s'attarde encore la chimère d'espoir.
La nuit ne finit pas, les eaux noires inouïes
Font de gigantesques murs d'écume
S'ouvrent et se referment les blessures d'abysses
Elles accueillent les mendiants de vie.
Il n'y a plus de temps
Ni bord ni coudes rien que l'eau furieuse
Seuls sous l'aube naissante
Les corps sans vie s'échouent sur l'accueil des plages.

CeeJay

Jean-Claude Crommelynck

Les sans patrie.

L'obscur a rendez-vous avec la chair.
Les mains avides au fond des poches
Les doigts comblant les trous
Courbés sous le joug nous allons.
Ils nous feront mourir de soif
Au bord des rivages de cette terre
Que nous habitons en dissidence
Dans des cales
Des cages
Des caves
Des citernes, des trains d'atterrissage
En sous location sauvage.

CeeJay

Jean-Claude Crommelynck

626 La face cachée du monde.

Ils se prennent par le bras
Et partagent les battements de leur cœur
Ceux pour qui l'actuel est toujours éternel
Viennent de Damas les fous de Bassan
Troublés par les circonvolutions fantasques des cormorans
Dans cet exil plus que sérieux.
Filant vers les colonnes d'Hercule
Entre lesquelles s'aventure le fantôme d'Homère
Au bord des rives de l'abîme.
Résonne le chant des sirènes au sourire d'aube
Et aux masques blafards
S'évertuant à éclairer la face cachée du monde.

CeeJay

Jean-Claude Crommelynck

Les Visions.

Le sel des larmes cristallise aux paupières
Étirées par la rage
La démence du reflux
Face aux émigrés lapidés par l'injure
Signe à jamais la fermeture des années révolues
Nous marchons dans les pas
Des hommes insoumis du futur
Un garçon en guenilles aux lèvres mûres
Regarde l'horizon de ses yeux clairs figés
La main sur le cœur
Empoissé de son sang dans le matin clairé
Son corps fume encore de ses derniers degrés
Posé sur ce linceul de neige
On le croirait vivant encore
Sourdement éclatent çà et là les dernières bombes
Mes larme sont tombée sur ce visage
Et je l'ai serré dans mes bras
Il aurait pu être moi ou mon frère
L'élan des mots-poèmes a rompu le silence
Les mains tremblent
A la pensée de ce sacre sanglant
Ha que la paix lance sa semence
Et décille l'absurde cécité
La nuit redresse les blés foudroyés par la guerre promise
Le temps est sans mémoire
Sommes-nous donc coupables encore debout, encore riants ?
Au cœur des blés un coquelicot amer
Et un bleuet fané sont les seules couleurs

CeeJay

Jean-Claude Goiri

Né en 1967 dans une famille immigrée basco-espagnole installée en Auvergne, Jean-Claude Goiri réside à Nancy. Autodidacte, ayant usé plusieurs habits socioprofessionnels, il axe sa vie sur l'expérience et la connaissance de soi. Ainsi, l'écriture lui permet de topographier ses territoires d'origine, de naissance et d'accueil pour en abolir les frontières et rencontrer l'autre dans toute sa singularité.

Il est investi dans l'écriture depuis 2002. Après avoir créé la revue Matulu, il a animé des ateliers d'écriture, a participé et participe toujours à plusieurs revues* et, à des actions comme des performances, des chroniques radios ou des travaux avec des artistes... Il s'occupe actuellement de la revue FPM-Festival Permanent des Mots et des éditions TARMAC.

*Décharge, Verso, Traction-Brabant, Comme en poésie, Incertain Regard, Tas de Mots, Traversées, La Passe, Nouveaux Délits, Recours au poème, Revu, Ornata...

Participation aux recueils collectifs :

Charlibre, éditions Corps Puce.

L'Insurrection Poétique, éditions Corps Puce.

Je Suis en feu... éditions mgversion2datura.

Patrice Maltaverne & compagnie, éditions mgv2>publishing

Recueils personnels :

Ce Qui Berce ce qui bruisse, éditions Vincent Rougier, Ficelle (mai 2016)

Corps Suspendus, éditions QazaQ

Dans les couloirs de notre asile, La Girafe à pistons Diffusion

Liens vers sites :

site personnel www.jeanclaudegoiri.com

revue www.fepemos.com

Jean-Claude Goiri

...le vent était tellement humain ce matin qu'il m'a ramené une maison tout entière avec plein de gens dedans et tout ça... ils m'ont dit que chez eux, le vent était tout pareil qu'ici... ils m'ont dit que certains en venaient à faire des fondations... « En venir à des extrémités pareilles, c'est quand même un monde ! » m'ont-ils dit... il faut un temps insensé pour que les fondations prennent forme et sèchent... eux, les gens que j'ai pris en plein corps, ne comptaient pas un seul ancêtre qui ait eu le temps de former les fondations avant le premier coup de vent... depuis des générations leurs maisons se trimballent d'un coin à l'autre du monde... il leur faudrait un temps calme, sans un souffle, pour que leur maisonnée ne décolle plus... il faudrait juste le temps que le vent inhumain prenne toute son ampleur... un vent simple, naturel, sans fondation, juste le souffle de la terre, celui qui ne cible pas, celui qui enrobe sans déflagration... juste un temps inhumain pour habiller les Hommes d'un vent de paix...

Jean-Claude Goiri

Jean Diharsce

L'oubli ne vote pas, il lui suffit de gésir, rigide sur la plage ou sur un coin de rue. On ne sait rien du temps sauf qu'il va vers le pire et les mots pour le dire n'ouvrent pas la cité. Il suffira sans doute de construire des murs et d'accrocher les hardes à des fils barbelés. Nous n'avons de mémoire que celle des étoiles, qui filent dans le ciel, fumée de cheminée. Il est cruel ce temps où le pire ruisselle. Les morts ne votent pas.

Jean Diharsce

Le temps du sang se fait étrange
il coule rouge
monocolore
il coule faim
Le temps d'enfants est assassin
il coule au large
couché en plage
il coule mort
Le temps d'accueil est évidence
il sèche honte
frères humains
il sèche larmes

Jean Diharsce

Jean Diharsce

Moi qui suis l'étranger de toutes les semblances
et qui passe son temps à parer de couleurs le vide des absences
je n'irai sur le sable que pour faire la fête
à ces enfants sauvages qui rêvent de châteaux

Il y a un soleil
pourtant
posé dessus le sable
d'un sommeil si profond
que les vagues
en pleurent

Jean Diharsce

Jean Diharsce

Nous ne les avons pas vus partir, balluchons à l'épaule, les enfants à la main, dignes et propres (l'image à garder pour ceux qui restent), sur le rebord du sable, en masse, en foule et en petite barque.

Nous n'avons pas vu les liasses de billets comme on achète un rêve, comme on s'arrache d'un drame.

Nous ne les avons pas vus s'entasser dans l'urine, le mazout et la gerbe en fond de cale, les enfants ballottés, les mères terrifiées, les pères enfermés dans leur rôle de père qui cherchaient l'air pour le donner.

Nous ne les avons pas vus arriver. La mer les a gardés.

Jean Diharsce

Jean Diharsce

L'oubli ne vote pas, il lui suffit de gésir, rigide sur la plage ou sur un coin de rue. On ne sait rien du temps sauf qu'il va vers le pire et les mots pour le dire n'ouvrent pas la cité. Il suffira sans doute de construire des murs et d'accrocher les hardes à des fils barbelés. Nous n'avons de mémoire que celle des étoiles, qui filent dans le ciel, fumée de cheminée. Il est cruel ce temps où le pire ruisselle. Les morts ne votent pas.

Nous avons voté, nous voterons encore, il le faut même si ce ne sont que bouts de papier...Nous n'entendons que nos voix, ces voix...qui nous mènent à ces deux qui restent qui n'ont pas de voix, pas de voie, ou alors des tragiques, pour ces bateaux de fortune où des femmes et hommes meurent. Des enfants. Ils sont noirs ou foncés. Ils ne sont pas blancs. Ils n'ont ni voix ni voie. Ils ont des maux et nous des mots.

Jean Diharsce

Jean-François Declercq

Et moi plus amoureux que jamais à errer dans la nuit sous un ciel plein d'étoiles comme un chien halluciné et sans laisse

Il ne se passe pas un jour sans que le vent de la mer nous ramène son flot de mouettes Elles sont criantes et joyeuses se battent pour un croûton de pain.

Assis dans le sable, abrité par les pylônes qui soutiennent les chalets donnant sur la mer. Là où les migrants se protègent du froid la nuit. Je regarde la mer.

Mon regard s'enfonce dans la profondeur des différents bleus de l'océan et du ciel, où la ligne d'horizon et les yeux se brouillent entre eau et pluie.

J'en reviens l'âme lavée à chaque fois comme un chien d'aveugle, libre, heureux d'être nos yeux pour voir.

Jean-François Declercq

Mémorable est la distance
qui nous relie à la pensée
du sol
À cette boue verticale qui me
remplit les bottes

Poème abrupte de la moisissure
des feuilles et des parures
- Ravage -
Passage du temps qui stagne dans
ses flaques

La misère n'a pas de roue de
secours
Ce gisant glissant dans l'aube
molle

Jean-François Declercq

Jean-François Declercq

Et moi plus amoureux que jamais à errer dans la nuit sous un ciel plein d'étoiles
comme un chien halluciné et sans laisse

Il ne se passe pas un jour sans que le vent de la mer nous ramène son flot de
mouettes

Elles sont criantes et joyeuses se battent pour un croûton de pain.

Assis dans le sable, abrité par les pylones qui soutiennent les chalets donnant sur la
mer. Là où les migrants se protègent du froid la nuit. Je regarde la mer.

Mon regard s'enfonce dans la profondeur des différents bleus de l'océan et du ciel, où
la ligne d'horizon et les yeux se brouillent entre eau et pluie.

J'en reviens l'âme lavée à chaque fois comme un chien d'aveugle, libre, heureux
d'être nos yeux pour voir.

Jean-François Declercq

Jean Leznod

« Je suis un amoureux des mots. Je dis aussi souvent que l'écriture grouille dans mon ventre. Je la sens, je la respire, je la bois, une soif inaltérable, m'en imprègne jusqu'au sang qui coule turbulent et bouillonnant dans mes veines. J'aime m'éparpiller (poésie, nouvelles, romans en cours et plusieurs...), beaucoup aussi les collaborations artistiques diverses et variées.
Je m'enrichis de la création des autres et je les en remercie. »

Jean Leznod

Pour retrouver un aperçu de mes textes et œuvres, rendez-vous sur le blog : lamagiedumot.com.

Motivations :

L'idée de ce recueil ?

Tout a débuté par une peinture de Maria Giannakaki et des poèmes lus ici et là sur ce sujet, tous touchants, souvent éprouvants, mais aussi porteurs d'espoir. Je me suis alors dit que je ne pouvais me taire, que mon rôle d'auteur était de m'engager face à ce drame de l'humanité et de diffuser un message de solidarité.

Quel a été mon bonheur de voir que tant d'artistes et auteurs répondaient à l'appel.

Et ce recueil compte vivre sous de multiples déclinaisons.

Jean Leznod

Migrant

J'ai pris la mer, ondulé sur l'océan
Pour m'enfuir, débandade, la débîne !
Le sang dégoulinant des partisans
Giclait rouge vif sur les collines
Il était temps de partir
Si je ne voulais pas mourir
Il était l'heure de quitter
Si je ne voulais pas perdre pied
Et finir sous terre
Pour une aveugle guerre
Foudroyante
Torturante
J'ai enjoins aux enfants
Et tous les innocents
De larguer les amarres
Pour chasser ce cauchemar
Et je ne regrette rien
Derrière, prières...
Arrière, cimetière !
La mort ici-bas est le bien

Jean Leznod

Jean Leznod

La terrible déveine, bon sang

La terrible déveine, bon sang
On t'a déjà tout pris
Maison, parents, enfants et ce parfum
De terre d'antan que tu chérissais tant
Mais tout s'est délité
Tu n'as rien demandé, les bombes tombaient, les rafales hurlaient
On égorgeait sur des coups de dés
Nul besoin de se justifier
Tu as, en juste fui
L'odeur souillée de ce que tu aimais
L'horreur qui décapite si vite
Migrant tu n'as guère eu le choix
De tout quitter
Et alors les marchands de mort sont venus à toi
Vendant vil prix des lendemains vains
Au péril de ton existence, tu as
Tout de même, tout le temps
Gardé la foi
En un pays lointain, le mien
Et tu es parvenu jusqu'ici
Migrant aujourd'hui j'ai peur
Et je ne sais si je ne sais encore me regarder
De te savoir éconduit
Et de crainte en disgrâce cueilli
Par une nouvelle barbarie

Jean Leznod

Jean Leznod

Ce soir j'ai rêvé d'être français

Ils viennent
Des quatre coins du monde
Ils quittent
L'enfer du désert
La sécheresse aride
Les sentiments piétinés, anéantis
La barbarie, le goût âcre du vomi
La dignité qui saigne des torrents
La mort à petit feu, de tout espoir
Ils parlent de multiples langues
Un chant des oiseaux
Un voyage à terre et en bateau
La lumière qui les guidaient
Afghans, Soudanais, Syriens, Libyens
Et d'autres encore
Sans tout à fait se comprendre
Mais ils sourient
Ils apprennent le français
Le pays de l'égalité, de la fraternité
Et de cette si chérie liberté

Jean Leznod

Jean Leznod

Mare Monstrum

Le soleil cogne épais
Depuis combien de temps
N'avons-nous pas mangé ?
Nos ventres se vident pourtant...
La mer est rude, la houle haute
Il faut se tenir pour ne pas tomber
Mais quelle est donc notre faute
L'espoir fou d'une terre adulée ?
Chaque esclave instant
Est un âcre tourment
Une bataille pour la vie
Échapper à l'ignominie
Des bourreaux ont choisi
La pire des viles tortures
Telle une mortelle morsure
Sombre l'espérance meurtrie
Un enfant pleure
Les os sur la peau
Dans quelques heures
Ce seront ses derniers mots
L'enfer guette
Un autre encore
Et on le jette
Par-dessus bord
Pour tous ce sera le sort
Puant et gonflé d'eau salée
Échoué vulgaire sur un bord
De grève, une bête, un rêve tué

Jean Leznod

Jennifer Lavallé

Passionnée pour les écritures hybrides et l'exploration de nouveaux territoires narratifs, qu'ils soient sonores, textuels et/ou iconiques, monteuse et documentaliste, Jennifer Lavallé écrit depuis l'enfance. Certains de ses textes ont été publiés dans les revues "Le Coin de Table", "Poésie 1 Vagabondages", "Ecrits vains", "Le capital des mots" et "Le journal des poètes". Elle est aussi l'auteure d'un film documentaire et de chroniques.

Motivations :

Un cri de l'intérieur.

Jennifer Lavallé

Accrochés aux branches
Nos bras nos rêves
nous frayons un chemin de nuit
Au milieu de la sombre forêt
Silhouettes grises parmi les silhouettes de bois
Au pays des loups et des belettes
Le long des voies enneigées
Nous fuyons le passé
Les souvenirs joyeux et cauchemardesques
De nos anciennes villes
Détruites
Des pierres,
des tas de pierres dans nos mémoires
Nous sommes devenus des funambules
Sur le fil fragile de l'espoir
Dans ce froid pays
Nous sommes venus
Avec le rêve ardent de revivre
Quand donc pourrons-nous veiller au chaud ?
Au creux d'un lit, nous reposer toute une nuit ?
Chanter le cœur léger avec nos enfants ?

Jennifer Lavallé

Jennifer Lavallé

Leurs mots ne disent pas
Ce que leur cœur a tu
Ce que leur âme a fui
Les mots se sont éteints dans leur pas
Dans leur longue traversée
Leur lutte silencieuse,
Les mots intérieurs foulés par les pas
Par les regards fuyants, les barbelés,
Affermis par la peur, le froid, la faim
Des mois,
des années
Ils ont fui dans le silence de l'hiver
Jusqu'à cette douce rencontre avec
Ce Herrou, cet auvergnat
Et ce bon bol de soupe
Ce moment doux
Raffermissant
Où plus rien n'est perdu

Jennifer Lavallé

Jennifer Lavallé

Ce bateau était une coquille de noix
Il faisait beau ce jour-là
Et puis soudain
Nous avons bu la tasse
J'ai nagé longtemps
Je ne sais plus combien de temps
Le sel est resté sur ma langue
Et au fond de ma rétine
le visage de mes camarades d'infortune
Le goût de la survie est salé
Le compte des jours est salé
La nuit c'est la mer
La mer Méditerranée
Le naufrage, la noyade
Je reste avec vous mes amis
Nous nageons la nuit
Nous sommes des dauphins

Jennifer Lavallé

Joëlle Pétillot

Née le 1er octobre 1956

Tardive, dernière de quatre, fratrie ayant pu être ses parents.

Famille d'artistes. Fille de dessinateur de BD et peintre, et de musicienne.

Entrée en écriture il y a longtemps.

Ne souhaite pas sortir.

Joëlle Pétillot

RAVAGE (LE VENT EN NOUS)

Le vent en nous, le vent dehors.

Il y a une fausse paix entre deux vagues, un faux silence dans le vacarme.

Le tourbillon bat les cordages, le bateau plein d'âmes terrées...

Il y a des choses qui tombent, les machines cognent, battent les tempes, et l'eau claque sur les mémoires.

Le vent en nous, le vent dehors. La mort qu'on fuit est aussi là, dans ce sifflement rauque éclatant les tympanes.

De plus en plus près vient la vague, et siffle le danger. Tout se bat. C'est bien de guerre qu'on parle ici.

La note discordante porteuse de ravages, s'élève dans nos têtes et retombe comme un corps qui chute.

La vague grosse de toutes les peurs joue avec le bateau comme un chat d'eau salée.

Le bateau vole, puis retombe, sans jamais que les machines se taisent.

La mort qu'on fuit est là, dans chaque battement. Des fauves grondent dans l'écume, leur gueule ouverte nous attend.

Cette montagne liquide porte tous les cris de toutes les terreurs.

Et les machines ne se taisent pas.

Jamais.

Elles rugissent, et nous tremblons.

Joëlle Pétillot

Joëlle Pétillot

Nommez-vous

Désorientable
À merci
La ligne de suite est sans fin
Elle trace
Quelle émergence au cœur de nuit, quelle fraction, je ne sais pas.
J'en compte un si grand nombre
Alors que je n'ai pas encore vieilli.
La route me dévore, elle ne m'attend plus.
Le temps est l'ennemi, il va plus vite que nous, plus vite que la route elle-même.
Nommez-vous, vous qui m'oubliez.

C'est sur le sang des hommes que je marche
Mes pas n'absorbent rien, sauf mon propre cri.
Le vent ne renvoie rien
Mes cheveux ne dansent pas sous sa main.
Ma voix ne transmet rien
Les chants qu'elle a nourris n'ont plus de corps.
Je souffre et cela prend du temps.
Nommez-vous, vous qui m'oubliez

Dormir est une île
Comme la satiété
Comme la tiédeur
Comme un sourire hors mépris.

La terre que j'ai quittée ne prononcera plus mon nom

Nommez-vous, vous qui m'oubliez

Mon enfance est trop vieille pour vous.

Joëlle Pétillot

Joëlle Pétillot

Enchères

Certains sentiers perdus courent comme des fleuves
Les sillons qui m'entaillent au bout de cette course
Je les vends à l'ici qui ne me reste plus
Combien l'angoisse ?
Combien le feu ?
Je voudrais aboli le règne du mépris
Ce puant dérisoire, sa moue de moisissure
Les ténèbres sous l'arbre et le ciel gris d'averses
Combien la peur ?
Combien les bleus ?
Cette charpie de rêves égorgés sous les bombes
Ceux qui ploient en dessous, leur avenir cloué
Les enfances enterrées au silence des ruines
Combien l'horreur ?
Combien le pieu ?
L'indifférence grasse et le jeu des défaites
Les Louboutins claquant sur les morts de ce monde
L'impuissance, toujours, à les arrêter tous.
Combien l'enfer ?
Combien le trou ?

Joëlle Pétillot

Joëlle Pétillot

Le vent en nous, le vent dehors.
Il y a une fausse paix entre deux vagues, un faux silence dans le vacarme.
Le tourbillon bat les cordages, le bateau plein d'âmes terrées...
Il y a des choses qui tombent, les machines cognent, battent les tempes, et l'eau claque sur les mémoires.
Le vent en nous, le vent dehors. La mort qu'on fuit est aussi là, dans ce sifflement rauque éclatant les tympans.
De plus en plus près vient la vague, et siffle le danger. Tout se bat. C'est bien de guerre qu'on parle ici.
La note discordante porteuse de ravages retombe comme un corps qui chute.
La vague grosse de toutes les peurs joue avec le bateau comme un chat d'eau salée.
La bateau vole, puis retombe.
La mort qu'on fuit est là, dans chaque battement. Des fauves grondent dans l'écume, leur gueule ouverte nous attend.
Cette montagne liquide porte tous les cris de toutes les terreurs.
Et les machines ne se taisent pas.
Jamais.
Elles rugissent, et nous tremblons.

Joëlle Pétillot

Khalice Jade

Khalice Jade, de son vrai nom d'auteure : Saliha Ragad est née en 1953 dans le sud Algérien et a vécu comme émigrée en France de 1960 à 1986. Après des études dans l'administration, elle se consacre corps et âmes à la littérature. Ecrire est son oxygène dit-elle. Romancière-poétesse-nouvelliste-conteuse-préfacier auteure confirmée elle voue une passion à cet art et a, à son actif plus de 25 ouvrages édités, dans son pays d'origine mais aussi en France. Poétesse engagée, elle se consacre aux œuvres caritatives en prenant l'initiative dans la rédaction-la conception jusqu'à la publication de recueils collectifs internationaux en faveur des nobles causes.

Si j'ai écrit pour les migrants, c'est parce que personne mieux qu'une migrante peut parler de ses ressentis devant cet état de fait. En effet, je suis une migrante des années de guerre (Algérie) on nous appelait à l'époque les indigènes, et puis les émigrés. En 1960, je fus malgré moi déracinée de ma terre natale j'avais sept. La seule chose qui me manqua à cette époque-là c'est mon palmier dattier qui trônait dans notre patio étendant ses larges palmes vers le petit carré bleu azur de mon ciel de là-bas, comme pour dire lui aussi je suis libre ! Mes petits pieds aussi ont ressentis le dépaysement, ils ne marcheront plus nus pour très longtemps, ni sur le sable doré des blondes dunes de mon oasis, ni dans la seguia des oueds ! Là est ma meurtrissure ! Voilà pourquoi la cause des migrants m'indigne et me fait mal dans mes entrailles. Ils sont souvenance de mon enfance volée !

Khalice Jade

JE N'AI PLUS DE CHEZ MOI !

C'est une tente que j'ai comme abris,
De la toile comme plafond,
Par terre en guise de tapis,
Des morceaux de carton,
Notre maison est restée en Syrie,
Elle sentait la rose et le jasmin,
Il y avait plein de fruits
Dans notre beau jardin.
Regardez-moi maintenant,
Je suis sale et dépravé,
Je suis devenu un mendiant,
Mon regard bleu est délavé,
Je rase les murs en tâtonnant,
Et mes yeux ne savent plus rêver !

Khalice Jade

Khalice Jade

ON L'APPELLE LE MIGRANT

Mal chaussé et à moitié nu,
Il erre seul, le cœur saignant,
Vous dites qu'il entache vos rues
Et vous l'appellez le migrant.
Son regard est terne et perdu
Lorsqu'il se sent toisé
Ce n'est pas un intrus,
C'est un humain que vous croisez.
Il n'y est pour rien
Ses parents ont fui le conflit
Tendez-lui donc la main,
Il est encore tout petit,
Tout juste un orphelin,
Que d'autres migrants on recueillit !

Khalice Jade

Khalice Jade

SOUS LE BROUILLARD DES BOMBES

A Alep, Gaza ...Et dans tous les territoires occupés...Notre mère nourricière est malade, elle pleure ses humains qui n'ont plus droit de vie !
Dans cet ailleurs, il est des terres où la nature refuse de repousser, elle s'asphyxie sous la cendre, poussière de bombes...Là-bas n'existe plus d'horizon, il s'est éteint comme s'est exhalée la puanteur des amas de chair et de sang !
L'enfance ne sait plus jouer, le sourire ne se peint plus sur leurs lèvres craquelées, telle une terre aride assoiffée ! Seuls les cris des bébés sont en échos dans ce silence funèbre ! Aux nuits ténébreuses, où les étoiles se sont aussi expirées, car elles ne font plus partie du décor céleste !
Des corps jonchent le sol dans leurs linceuls blancs, et les autres qui n'ont pas eu droit à une sépulture décente ! Ô mon cœur en saigne !
Et la ville étouffe sous le brouillard des bombes !
Puis succède l'aube violée, elle aussi, à pas craintifs, elle s'en va réveiller la vie vers des aujourd'hui sanguins, offrant à ce qui reste de ce monde-là, une autre une autre vie, une autre vue : les yeux de la mort qui leur sourie les bras ouverts...

(Extrait de: "AU FIL ROUGE DU DESTIN")

Khalice Jade

Khalice Jade

Haïku

Ces pauvres migrants
Baigneront-ils dans leur sang ?
Laissés aux vautours !

Khalice Jade

Laetitia Gand

Laëtitia GAND est née en 1979 à Neufchâteau dans les Vosges (88). Auteure, chroniqueuse littéraire, elle vit dans le Territoire de Belfort (90). Elle compose des poèmes, des textes courts, nouvelles, contes, dialogues donnant une variété et une sensibilité à son écriture. Mention spéciale du prix Al Bayane 2013 de poésie pour son recueil *Traces de vie* (éd. Omri Ezrati, 2013, puis éd. Cana, août 2016) dont *Le lit qui dort* est un clin d'œil. *Le lit qui dort* est son dernier recueil, publié aux éditions Tensing en mars 2017.

Aime ton prochain, agis comme tu aimerais que l'autre agisse pour toi. Qui a-t-il au fond d'essentiel en cette vie ? A quoi sert la guerre, le racisme, l'égoïsme ? Petite, j'ai eu des amis étrangers ; en grandissant, j'ai vu le racisme, parfois lié à la peur de l'étranger, les insultes, le mépris, la bêtise humaine, même dans ma propre famille. On ne peut taire cela. Le poète comme tout écrivain peut parler, trouver les mots juste pour lever le voile.

Je me souviens de Louise, une petite péruvienne rencontrée, son père, commerçant en situation précaire à vendre des produits de son pays, la bêtise des acheteurs qui veulent plus de l'européen au détriment des beautés d'un pays étranger mais qui offre tant au cœur. Louise, avec l'autorisation de son père m'a pris la main, une simple petite balade avec elle dans les allées d'une grande foire, sa joie enfantine, mon cœur en dépense, un simple sandwich, des ballons... mais son sourire, ses yeux brillants. Au retour un passage à un stand pourtant d'amis et des moqueries débiles... Que dire de plus.

J'ai aussi une tante marocaine, Nawal, adorable et si gentil, le cœur sur la main. Elle subit les offenses de la famille dont certains sont racistes mais peu intelligents pour dire "elle n'a qu'à retourner dans son désert". Que dire de plus....

Il y a des mots et s'ils peuvent être utiles...

Laetitia Gand

L'étranger,

L'œil entre vide et espoir,
il arrive et se demande que croire.
Il fait peur, l'étranger.
Il n'arrive pourtant pas masqué.
Lui au moins ne nous trompe pas.
Il fait les cent pas
Parqué comme une bête.
Il ne pense pas à faire la fête
Juste survivre
après le massacre, le sang et la misère.
Nouvelle patrie, un temps pour s'y faire.
Il ose les simples plaisirs.
Mais pourtant, il est du doigt montré
comme l'animal féroce
derrière les barreaux.
Voyez-vous qu'il ne cherche pas à faire le beau ?
Voyez au-delà de l'écorce....

Laetitia Gand

Laetitia Gand

Cliché du migrant type,

il arrive le profiteur,
lui il a de la chance on lui offre le beurre et l'argent du beurre !
il squatte des lieux gratos,
sous notre nez, se goinfre
et nous et nous, on a la vie dure, on bosse
pour un salaire de misère.

Voyez-le il se pavane en tongs,
il ne fait rien de ses journées
si ce n'est... se glander.
Partie de football, de rigolades et il fume !
alors que nous autres, on va bosser
pour se payer ensuite du bon temps...

et ainsi va le bon cliché, des peureux, des égoïstes,
égocentriques de la société, de ce monde pourtant cosmopolite.
et ainsi va le bon cliché des racistes, des sans cœur.

Mais ils ne voient pas plus loin que le bout de leur nez,
ne sentent pas la fumée encore grisante des bombes,
le sang de la guerre, des massacres,
ils n'ont pas vu, ils ne savent rien de l'enfer vécu, des migrants.
Là-bas, il y a des champs de ruines et de cadavres,
les rues ne sont plus que des amas de pierres, de squelette et de sang
où se déplacent les survivants sursautant à chaque bruit.
C'est le théâtre de l'apocalypse
où le Diable se rit à gorge déployée.
Et, l'espoir au loin, ses terres d'accueil,
à l'horizon, font battre les cœurs.

Alors, pourquoi ses clichés ?
Le bonheur ne peut-il être universel ?

Laetitia Gand

Laetitia Gand

Cliché du migrant type,

L'enfant des ruines,

Il riait,
il souriait,
jouait,
dans cette salle.

Comme ses camarades.

Il parle dans sa langue au son si particulier
et alors les signes semblent plus facile
pour évoluer dans ce nouveau monde.

Une porte claque à cause du vent engouffré par une fenêtre,
l'enfant sursaute, l'estomac soudain noué.
Son regard se voile.

Une femme arrive et l'étreint de ses bras de tendresse.

L'enfant frissonne.

Repense-il à sa maison

dont les murs désormais sont tombés comme un château de carte?

Revoit-il son frère, sa soeur, sa mère, son père,

dans les ruines fumantes,

leur corps dépouillé de vie,

drapés de sang,

pantins d'un théâtre dramatique?

Entend-il encore le bruit des bombes,

les détonations des kalachnikovs

puis le silence ?

Dans la salle,

il dessine son drapeau, sa patrie.

Il réapprend à vivre...

Laetitia Gand

Lammari Hafida

Professeur de Français, Marocaine, a participé à la Promotion d'Une Education pour une Culture de Paix « UNESCO »

Passionnée par l'écriture : Poésie, Nouvelle, Scénario...

Prix « Mohammed Khair-Eddine » de la poésie

Prix « Guy Maupassant » de la nouvelle

Prix « Scénario » thème : Environnement Organisé par L'Association Marocaine pour l'Enseignement de la langue Française et des Littératures d'Expression Française
« Amalef »

Elle dédie sa poésie à la noble cause de la paix et de la prospérité pour tous

Lammari Hafida

Rêves engloutis

Au-delà des brumes, rêves engloutis
A l'amertume des écumes n'osant quitter le lit
Chair humaine fuyant le massacre et la nuit
En deuil, sable évoquant le chant de l'oubli
Tempête, voyage de l'espérance en péril
Grêle de l'innocence affrontant le difficile
Dans des bras confiants, regagnant l'île
D'une vie sereine, sans esprits débiles
Traqués, croyant en la mer, souvent vile
Vagues en transe, à l'évasion hostiles
Atroce destin d'enfants, hommes et femmes
Colère imprudente du vent et de la lame
Ne supportant point la douleur de l'âme
Quand on perd la terre, détruite par l'arme
Angoisse, au bruit de la houle et de la rame
Image poignardant, ravageant l'œil et le regard
Pouvoir sur les cœurs ressentant tard
La désolation de l'injustice car
Aylan, tu éveilles en nous l'indignation par
Ton sommeil éternel défiant tous les messages
Que dire devant tant d'horreurs et de ravages
On gravera ton nom de mots sur nos pages
Souvenir à tous ceux qui ont péri à ton âge
Ton appel désespéré éveillera peut être
Les consciences étourdies du monde et de l'être
Ta bougie jamais éteinte, illuminera le noir
Triomphe de l'amour, de la paix et de l'espoir.

Lammari Hafida

Laure Mitrani

Laure Mitrani est collagiste autodidacte depuis plus de vingt ans.

Un mode d'expression qui lui permet dans un même temps de créer un univers onirique, de mettre en images sa vision du monde et parfois se raconter. Tout en souhaitant laisser la place au spectateur d'imaginer sa propre histoire, son propre rêve.

<http://laure-collages.blogspot.fr/>

<https://www.facebook.com/Laure-Collages-278169765589572>

Motivations :

L'art comme vecteur de solidarité et de compassion, de communication et de tentative d'éveil.

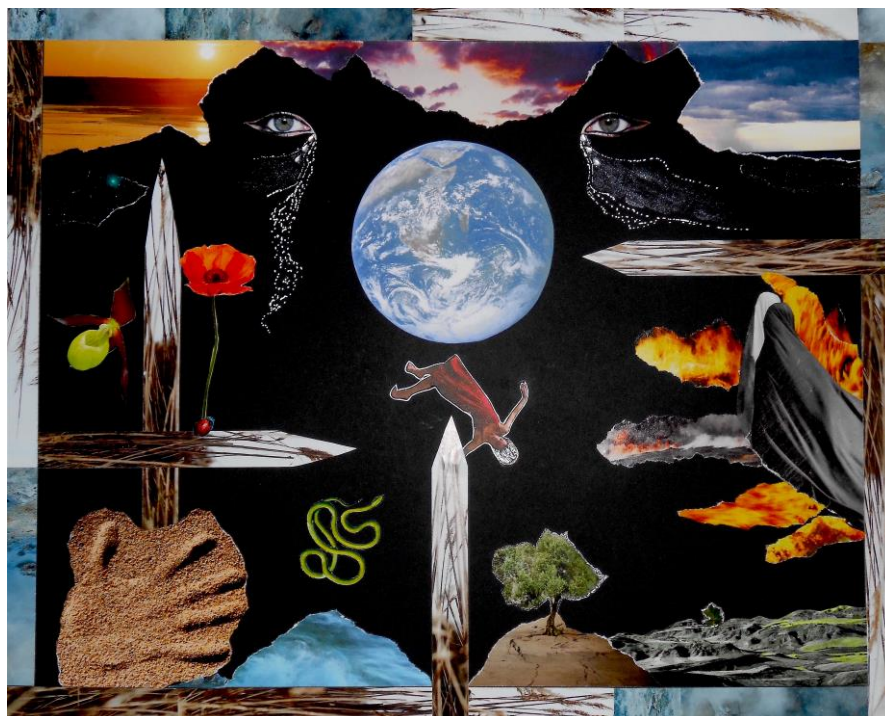
C'est ainsi que je conçois mon partage dans ce groupe qui est là pour témoigner de ce que peuvent ressentir et subir tous ces migrants. Être un humain en sursis, dépossédé même du minimum vital avec comme seul espoir un ailleurs meilleur est déjà en soit un désastre. Si en plus cet humain n'est plus considéré que comme envahisseur dérangeant c'est insupportable. Le migrant est avant tout un humain, comme celui vers qui il se tourne n'ayant d'autre choix qu'une confiance en l'autre, que celui-ci frileux ne lui accorde que rarement. Alors si la première nécessité est une aide matérielle, l'art est aussi vital : il peut mettre de la beauté sur la laideur, du réconfort dans la douleur. Outre un témoignage de solidarité, notre art est là aussi pour crier à ceux qui rejettent ces migrants que se sont des êtres humains dignes de respect.

Laure Mitrani



From my World to Yours - © Laure Mitrani

Ma contribution à l'évènement "Transfer" organisé par Victor Valqui Vidal.
"From my World to Yours" - 10,5cm × 14,8cm (carte postale)



Eremiaï © Laure Mitrani

Couverture du recueil éponyme de Christine Angelini



Mal de Terre © Laure Mitrani

Lazare Fédérovsky

Lazare Fédorovsky

Là-bas.

Ils m'ont donné, ce cahier d'écolier
Ils m'ont dit : écris, bon pour te soulager...
Je suis sorti de cet océan de noir et de douleur,
Assise sur ce fauteuil à roues...
Combien de temps a passé, des siècles...
Avant je vivais, là-bas...
La douceur des matins de réveil,
Les tourterelles sur le toit,
Les souris sur les poutres,
Les chiens et le coq dans la cour...
Déjà les odeurs de café torréfié,
Des herbes et des épices des boulettes,
Des brindilles à souffler sur la braise,
Du lait crémeux de la chèvre....
Descendre pour aider la mère,
Descendre pour chercher l'eau,
Descendre pour rouler la graine,
Descendre pour cuire les galettes sur la pierre du four.
Là-bas,
Des deux côtés de la rue,
Les cris des enfants,
Les bonjours, les Salam, la paix ...
Le sol se mit à trembler, quelle paix ?
Là-bas,
On n'a plus entendu l'appel du muezzin,
On n'a plus entendu la cloche de la chapelle du Grec.
On n'a plus entendu le marteau du forgeron,
On n'a plus entendu le tour du potier, ni le chant du savetier aveugle....
Là-bas,
Des monstres a chenille ont surgit,
Des monstres volants ont embrasé notre vie calme,
Des monstres humains en noir, ont fait couler le sang...
Des cris, des pleurs, des prières, sous les hurlements des bombes...
Là-bas,
Les murs de la mosquée et de la chapelle se sont effondrés,
Le plafond va écraser les vieux parents
La maison et le four éclatés ont tué ma mère et ma petite Fhati...
La résistance de nos hommes, était armée de sabres et de fusils de l'autre siècle...
Une trêve de quelques moments,
On porta les corps de ma mère et de Fhati près de ceux des vieux parents.
Cachés dans la cave, avec la peur, le froid, la faim, je serai le petit Farid contre moi...
Là-bas,
Un déluge d'acier, de feux, de haine, de cruauté

Là-bas,
De sous la terre, des étrangers m'ont sortie.
Là-bas,
Sur le brancard j'ai entendu : pauvre petite on ne sauvera pas ses jambes...
Là-bas c'est un pays de ruines. Je pleure mon pays...

Lazare Fédérovsky

Lazare Fédérovsky

Le père de tous nos pères
C'était L'Errant, comme il était dit...
Depuis tant de générations
Les sacs et balluchons étaient toujours prêts...
A chaque frontière passée,
C'était une nouvelle langue, de nouveaux usages.
A chaque frontière passée,
On nous jetait des pierres encore,
Nos pères étaient battus, et tues...
Montrés du doigt par la populace,
Martyrisés par des tyrans immondes,
Nous gardions notre foi aussi vive....
A chaque frontière passée
Naissaient d'autres enfants,
Dans la misère de l'errance,
Notre peuple jamais ne se désunit.
Vint le jour où il fut choisi une terre
Qui devint notre. Béni soit l'Eternel.
De l'au-delà, le père de tous nos pères
Devait sourire à ce bonheur.
A la table de ses héritiers,
Il était parlé toutes les langues de l'exil.
Une seule fut unanime, celle venue du fond des âges
Celle des berceuses de nos mères
Au travers des tourmentes des âges...

Lazare Fédérovsky

Lise de Courdes

Née à Paris en 1967 d'une famille de scientifiques de renom, ingénieur de formation, cadre dans un grand groupe international et mère, le développement des autres pour la promotion sociale et le souci d'intégration des plus créatifs et des différences invisibles dans les structures « classiques » sont la préoccupation de fond dans l'exercice de mon activité professionnelle.

Depuis 2011, je consacre plus de temps à l'écriture, échangeant notamment dans différents cercles cinématographiques, musicaux et poétiques, notamment le cercle Amélie Murat de Clermont-Ferrand dont je suis membre. Les thèmes que je développe sous forme de poésies ou de romans sensoriels et oniriques sont les différences invisibles conduisant à l'ostracisme inconscient, où que l'on se trouve dans le monde, notamment des esprits poètes, et à leur mort, leur rébellion violente ou la libération de ces êtres par l'amour. Ecrire est devenu pour moi de plus en plus vital comme un propre acte d'amour.

Ses écrits

- La Rose et le Chrysanthème (2012)
- Des poésies réparties en six recueils : Liberté enragée (2014), Bascules (2014), Gloire aux poètes (2015), Les chats liquides (2015), Jardins sacrés (2016), Baisers (2016), Cinq sens et Saint-Saëns (2016)
- Libre par amour (2016)

Lise de Courdes

L'enfant boit,
A peine le soleil d'or
S'éveille au pays de l'or noir
Que l'eau rare qui s'assoiffe
Brille comme des diamants.
Au matin, l'enfant boit
Loin des lions sur la piste de l'école.
Il boit la goutte de richesse
Qui fuit d'entre ses doigts.
L'eau s'égrène du sablier,
L'enfant ne compte pas le temps
Qui roule sa bille sur la terre.
Il ramasse à quatre pattes
Les étoiles tombées de la nuit
Et lui échappent
Les heures riches de ses rêves.
L'école buissonnière s'enflamme,
Le sang blanc sous sa peau brûlée
Courre courre tout rouge

Lise de Courdes

Lor Zevan

Lor Zevan

L'exilé

Tu sais je n'oublie rien
Je creuse avec les pieds
Ma tombe et mon chemin
Et je sais d'où je viens
Et ce n'est pas si loin
Loin n'est plus de ce monde.

Sous mes pas la poussière
La terre des frontières
Durcit, redevient pierre
La pierre devient mur
Le mur devient la mort

Quand ils auront fini
De tuer des pays
Quand ils auront fini
Ils n'auront pas fini.
La terre sera boue
La tienne et la mienne
Seront la même boue
D'éternité

Comme les incendies ne brûlent que d'un feu
Le monde est une foule
Dans
La même fatigue
La même résistance
Et j'ai mille visages
Mais vois
Un seul regard.

Nos petits coins de terre
Sont tous de petits arcs
Sur l'orbe de la terre
Et nos corps sont les flèches
De l'invisible archer
Qui vise les étoiles.

Si tu me hais si tu me crains
Pardonne-moi
Mais alors
Pardonne aussi au soleil
Qui réchauffe ma peau
Comme il chauffe la tienne

N'oublie pas de pardonner au vent et à la pluie
Et pense à demander au ciel
De se mettre à genoux devant toi, grand Gaulois,
Car il ne m'est pas tombé sur la tête. Le ciel.
Pardonne à y être
Aux fleurs sur mon chemin
Qui éclosent quand même
Pardonne si tu l'oses
Aux sourires d'enfant
Aux nuits devenant douces
Et aux jours trop patients
Qui me voient chaque instant
Oser me relever.

Je suis debout.
En rampant je suis debout
En mendiant je suis debout
En me noyant je suis debout
En dormant dans tes rues dans ton froid dans ta rue
Je suis debout
Renversé par ta peur
Je suis debout et je porte
Comme un enfant dans mes bras
Un pays dans mon cœur
Mon cœur dans ton pays.

Lor Zevan

Magois Patrick

Patrick Magois naît en 1962, en région parisienne. Il commencera à écrire dès l'adolescence pour ne faire paraître ses premiers écrits à partir de 2014 dans des maisons d'édition mais également en autoédition. Quinze ouvrages sont à ce jour disponible sous son nom et sous celui qu'il se servit jusqu'en 2015, Frédéric Sermages.

J'ai rejoint le collectif « De l'humain pour les migrants », non pas par opportunisme, mais par humanité. L'exil et les migrations ont été depuis des millénaires dans l'histoire. De la famine à un pouvoir répressif, à la recherche d'un monde meilleur, nous sommes toutes et tous des immigrés en puissance, tout comme le sont les Américains. Ne pas les regarder et leur tendre la main est à mon sens me mettre une corde au cou et renier mon histoire, notre histoire.

Magois Patrick

Qui suis-je pour détourner mon regard de l'autre ?

Moi. Oui moi, comme vous, nous nous croyons d'ici et nous sommes bien plus encore. Alors au regard de ces photos de famille, on se rend compte qu'il y a bien plus encore qu'une racine, il y a des racines. Ces racines que l'on voudrait, par certains, opposer aux autres, ne sont que ceux d'un présent alors que pour moi et d'autres nous furent d'un passé. Je ne sais exactement qu'elles sont réellement toutes ces ramifications qui ont fait l'homme que je suis. Je suis leur héritage ; l'héritage d'une terre de toutes ses nuances, de toutes ses différences, de tous ces langages, de toutes ces cultures, de toutes ses origines...

Je suis non pas un

Mais des milliers.

Je ne suis pas quelqu'un,

Je suis l'Humanité.

Magois Patrick

Maissa Boutiche

Maissa Boutiche est née à Eulma, Wilaya de Sétif (Algérie). Poétesse profuse et entreprenante. A travers ses écrits, essentiellement psychologiques regorgeant de souvenirs où l'enfance se taille une part substantielle, elle se donne l'image d'une femme contrariée par la vie mais qui prend son destin avec sagesse, s'identifiant à la femme algérienne typique, solidement liée à la terre et profondément attachée aux hautes valeurs ancestrales.

Née à El Eulma dans les hauts plateaux, elle est auteur de plusieurs recueils en français : - Je te chante mon Algérie (Edilivre France), Femme au sourire enfoui (Edilivre France), Mémoire Tatouée (Bleu d'encre Belgique), Le regard d'enfant de Maissa (Baghdadi Algérie), Cœur en lambeaux (Algérie), sous les pieds de ma maman se trouve le Paradis (El Ferouz Algérie), un roman Quand hurlent les loups (Baghdadi Algérie), contes légendaires livre numériques à Poesis.fr, Anaclectes de poésie mondiale à Tunis. A la recherche de soi livre en langue arabe édité à (Baghdadi en Algérie)

Vit à Ain Bénian, Alger, Algérie.

Motivations :

J'écris en tant qu'humain pour proclamer la paix et le retour des migrants à leur terre. C'est un devoir de mémoire envers ces populations qui fuient la guerre.

Maissa Boutiche

Sur le sommet de mes montagnes
Mon regard vague, vaque
La pensée, fouine
La main sur le cœur
Je plante mes pas
J'écris mon nom
En Majuscule
Je chante mes bleus et mes blessures

Sur le sommet de mes montagnes
Sur les cimes
J'entends
Les pleurs d'un enfant
Ses larmes abreuvant sa terre brune
Attendris par le vent
De ses racines
Il cherche sa mère
Sur le sommet de ses montagnes

Sur le sommet de mes montagnes
Une plainte triste
Bouleverse mon être
Le pas trébuche
Mes doigts tissent
Sur les vieux murs
Dans leurs fissures
Des souvenirs, qui régénèrent

Sur les cimes de mes montagnes
Des cris stridents
Une âme blessée
Un Cœur percé
Par la douleur
La main au cœur
L'errance à l'heure
Dans sa robe terne
Cœur attendri
Redouble ses pleurs

Maissa Boutiche

Maissa Boutiche

Le cri de l'âme
Le cri, crie
Le cri déplore
Le cri se bat
Le cri se terre
Le cri pleure
Le cœur prie
Plainte en l'âme
Blessures et plaies
Le cri entaille
Le cri cisaille
Le cri fauche
Débris en l'âme
Le cri à mal
Bleus sur la peau
Le cri se meurt
Entre les lèvres
Cri de l'âme
Qui t'a fait mal ?
Sèche tes larmes
Tu consumes mon âme
Tu la dénude
Devant les âmes
Cri, cesse de crier
Cesse de geindre
Sort de ma gorge,
Je te lâche les reines
Je te libère
Prends dans ton écho,
Mes pleurs mes larmes
Soit coquelicots
Sur mes champs et plaines
Cri, dénonce
Prend ma force
Change les choses
Crie et triomphe

Maissa Boutiche

Maïssa Boutiche

Souffrance !
Elle regarde mourir les siens
Par les consciences, sanguinaires
Guerre injuste, sans nom
A sa douleur, elles sont heureuses
Cœurs fossoyeurs
Brûlent de sang-froid, tous les champs verts
Fauchent à bout portant, la vie des innocents
Arrachent des bras de la mère, ses enfants, même nourrissons
Brisent les de cœurs
Le regard triste est peiné
des larmes écrivent sur ses traits
la mort, rode dans la ville
Les corps des enfants, jonchent le sol
Par les missiles mutilés, à la main leurs jouets
Elle se sent exclue de la vie
Le bonheur a quitté son cœur
Elle n'est devenue que fragments
Ses yeux virés à terre
Elle se dit entre deux larmes amères :
Tant de rêves se sont envolés
La barbarie sème la terreur
Dieu soit mon soutien
Apaise par la foi, ma douleur
Les oiseaux se cachent pour mourir
Et nos oiseaux meurent en jouant
Le sang baigne la ville
Les enfants meurent, de leurs blessures
Guerre, cruelle et vile
Pourquoi, tue-on nos enfants ?
La ville est feu et sang
Plus de rires, ni de chants
Les bancs des écoles vides
La vie est fantôme
L'âme au bord du désespoir
Le cœur en guenilles
Les rêves à six pieds sous terre
Tués par les cœurs de pierres
N'ont pas eu le temps
D'embrasser leurs proches, dire adieu à leur mère
Elle se sent la face au mur
Elle crie au monde sa colère
Cette guerre est injuste
Qu'on il fait de mal ces innocents
N'ont-ils pas droit à la vie, comme vos enfants ?

Son cœur est plaie béante
S'agenouille, elle se sent impuissante
Les chaînes serrées, aux pieds, aux mains
Son regard hagard, en dit si long
Elle se sent vide, anéantie
Devant les corps sans vie
Sous l'enclume fatale du destin
Elle lève les yeux au ciel :
Et dit dans une voix suppliante
Oh Dieu tout puissant
Apaise la douleur, qui me plie
Je meurs mille et une fois
Devant ces anges, de la vie exclues
Faites qu'ils soient heureux
Dans leur demeure, aux cieux

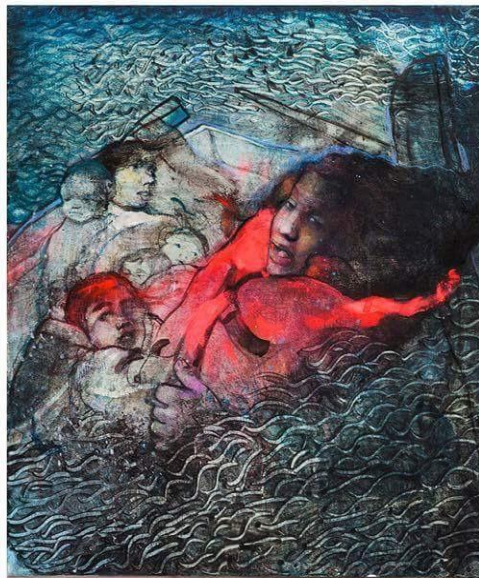
Maissa Boutiche

Maria Giannakaki

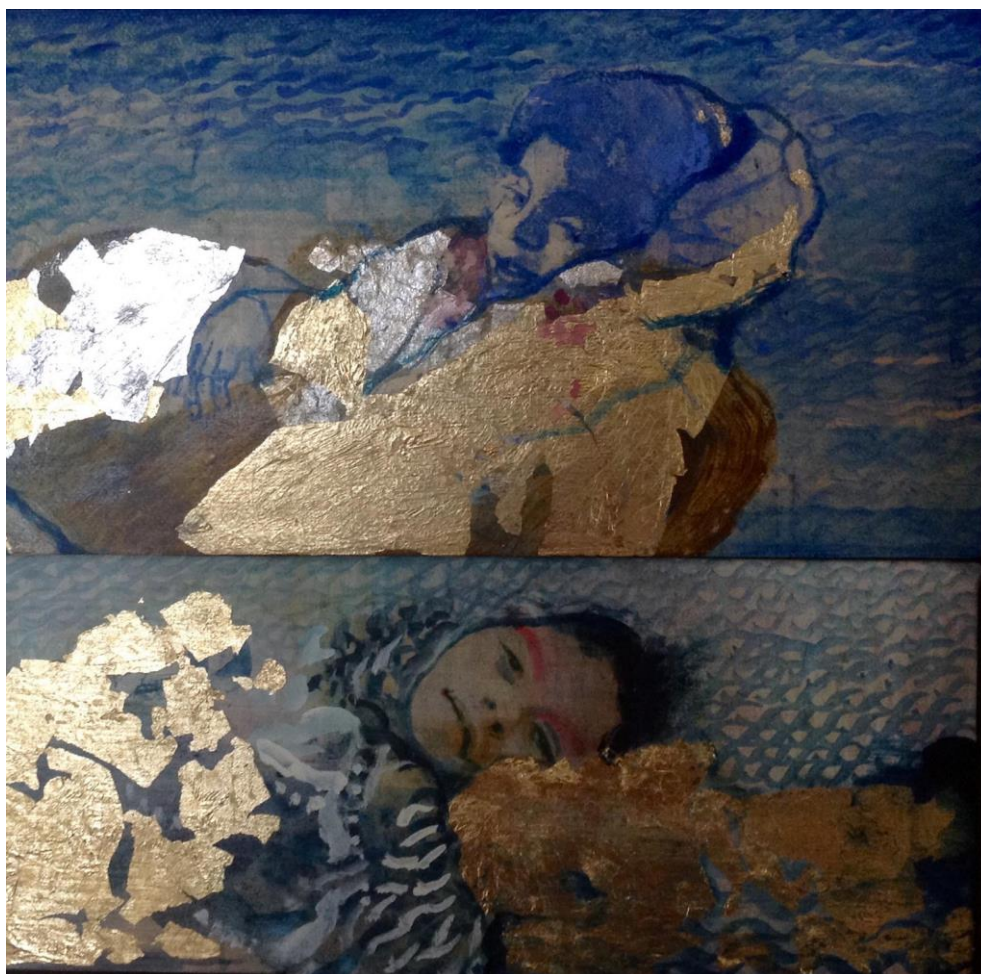
En prenant comme point de départ deux compositions monumentales de Géricault et Delacroix qui ont abordé ce sujet au 19ème siècle, ainsi que la célèbre œuvre de Gyzis, « Après la destruction de Psara », Giannakaki représente à travers sa peinture l'image des réfugiés dans des embarcations.

Le titre de cette série, mare nostrum-mare monstrum, suggère, par le jeu de mots qu'il crée, la sombre réalité d'une mer qui n'est plus la grande Méditerranée d'autrefois aux bras ouverts pour tous. Maria Giannakaki ne tente pas une déclaration politique ou humanitaire avec ses œuvres. Par l'acte même de la peinture, elle parvient à provoquer chez le spectateur une émotion esthétique, qui a le pouvoir de changer sa perspective envers l'image, désormais malheureusement familière, des réfugiés dans l'eau. Les enfants, un élément-clé de son iconographie depuis des années, son amour du papier et de la soie, le sens sino-japonais du graphisme et de l'ornement, ainsi que l'intensité occidentale de l'autonomie de la couleur, créent ici des complexes de figures humaines en suspension dans des mers de peinture bleu de Prusse, secourues dans des couvertures métallisées feuille d'or recouvrant la surface des toiles. Maria Giannakaki se bat contre la tragédie de son sujet en dédiant à la souffrance humaine la beauté de sa peinture.

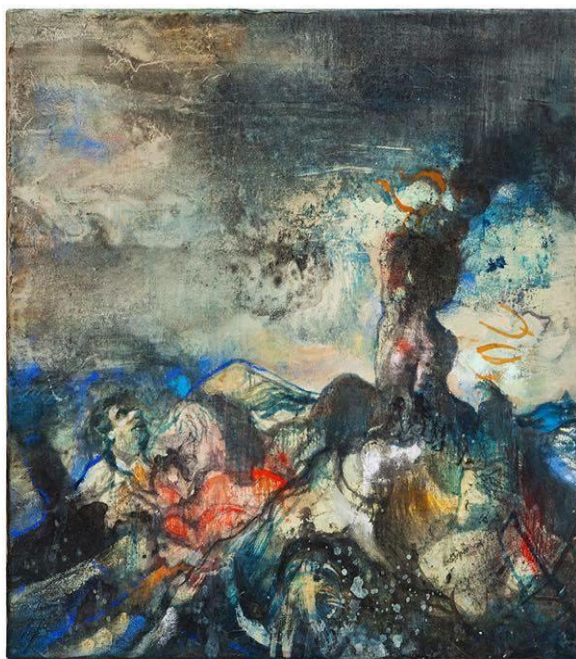
Maria Giannakaki



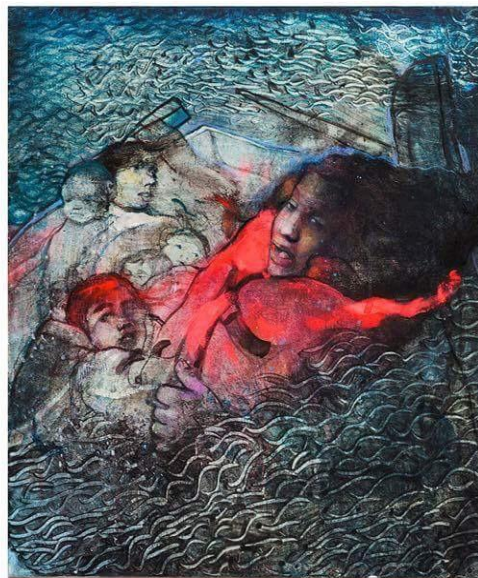
Maria Giannakaki



Maria Giannakaki



Maria Giannakaki



Maria Giannakaki



Maria Giannakaki



Marianne Desroziers

Née en 1978, Marianne Desroziers vit et travaille à Bordeaux. Passionnée de littérature, elle écrit des nouvelles, poèmes et romans. Elle a publié *Lisières* (Les Penchants du Roseau) en 2012, *L'enfance crue* (Lunatique) en 2014 ainsi que dans une trentaine de revues et anthologies littéraires depuis 2010. Son recueil de poèmes *Ma mère en automne* sera publié en 2017 et son livre de nouvelles sur l'enfance *Fantasmagories. Contes noirs et flamboyants* en 2018.

Elle dirige la revue littéraire *L'Ampoule*, aux éditions de l'Abat-Jour.

Lauréate 2015 de la bourse Aquitaine/Hesse et de la résidence d'écriture à la Villa Clementine à Wiesbaden attribuées par l'ECLA.

Lauréate 2016 de la bourse et de la résidence d'écriture attribuées par La 25ème Heure du Livre/D.R.A.C. Pays de la Loire/ Ville du Mans.

En tant qu'être humain et citoyenne, je me sens très concernée par le drame des migrants. Que peut faire l'écrivain à part écrire pour essayer modestement d'éclairer les consciences ?

Le texte présenté est inspiré d'une oeuvre de l'artiste Christophe Massé et a été publié dans la revue d'artiste "Voleur de Feu" (Double Vue Editeur) paru en septembre 2016.

Marianne Desroziers

DES VISAGES ET DES FIGURES/CORPS CHEZ NOUS EN RIBAMBELLE

Des visages et des figures
Défigurés le long de la route principale
Princes pâles aux genoux écorchés

Corps chez nous en ribambelle
Belle branche aux étranges fruits
Etrangers en fuite hument la haine
Humaines guirlandes à but non décoratif
Décor hâtif à leur vie en suspension
Passion pour la vie, ce piano désaccordé
Corps chez nous en ribambelle

Des visages et des figures
Défigurés le long de la route principale
Princes pâles aux genoux écorchés

Corps chez nous en ribambelle
Mirabelle, rêve délicieux de confiture
Friture sur la ligne avec l'Union Européenne
L'heure des Lepen a sonné
Sonne et résonne à toutes les frontières le tocsin
Toquent au sein de nos démocraties - encore ?
Corps chez nous en ribambelle

Des visages et des figures
Défigurés le long de la route principale
Princes pâles aux genoux écorchés

Marianne Desroziers

Marie-Anne Schönfeld

Recueils publiés :

La part de l'ombre, éditions Henry / Ecrits des forges janvier 2006. Recueil lauréat du prix des Trouvères 2005, grand prix de poésie de la ville du Touquet

Frida ? Suivi de sources féminines, éditions cénacle de douayeul, mars 2007. Préface de Pierre Dhainaut. Recueil lauréat du prix des beffrois 2007.

Séparée, éditions Henry, 2010,

Poésies publiées en revues :

Textes, Les hommes sans épaules, numéro, 23 34, 2007

Excavations, Aujourd'hui poème, juin 2006

Origines, Verso 125, juin 2006

Les os sous la peau, Décharge n°130, juin 2006

Cycles du temps, le chant d'après, la courbe de l'hiver, Intervention à haute voix, saisons et climats, mars 2006

Fragments d'exil, Arpa 88, mars 2006

Sagesse, soif, Lieux d'être 41, le bonheur existe ou le temps du poème, Janvier 2006

Origines, Ecrits-vains, sélection de décembre 2005

Murmure Tenace, Traction Brabant n°9, octobre 2005

Traces, Automne 2005

La peau du monde, Comme en poésie n° 23, septembre 2005

Oublier le squelette, Nouveaux Délits n°12, juin 2005

Corps sédimentaires, Mot à maux numéro 2, juin 2005

Extraits du recueil *la croisée des chemins*, Friches n° 90 printemps 2005

Glaise et Exils publiés sur le site de la revue électronique, Pleutil.

La fuite, écrits-vains, février 2004

Instants, Francopolis, février 2004

De l'autre côté, Expressions, janvier 2004

Travaux en dialogue

Eclipses du temps, avec Isabelle CLEMENT, livre d'artiste, cénacle de Douayeul.

Corps fluides, rencontre avec les huitres, avec Muriel Devernoix, livre objet, 2010

La question des migrant-es, exilé-es, étranges étrangèr-es est centrale dans ce qui constitue mon identité. Dans mon recueil, *La part de l'ombre*, j'ai écrit une part de cette histoire familiale qui me constitue : je porte en effet le nom et le prénom de la sœur de mon père, déportée à 16 ans en juillet 42, parce que juive allemande et qui n'est jamais revenue. Cette histoire incompréhensible qui a fait de millions d'êtres humains des victimes de l'inhumanité reste gravée en moi. Elle est sans doute la source de mes engagements d'aujourd'hui, à la mesure de mes moyens, aux côtés des migrant-es, sans papièr-es et dans la défense des droits de l'Homme et de l'enfant là où je suis. La poésie et l'écriture sont une forme de résistance afin de continuer inlassablement à porter une parole d'humanité dans une société qui broie les plus fragiles. Rester debout, ne pas détourner le regard, continuer inlassablement à dire, afin de permettre à ceux qui arrivent de se sentir accueillis dans leur humanité est pour moi ce qui peut faire rempart contre les haines et l'indifférence qui déshumanisent notre société. L'Autre est une richesse, et je remercie ces étranges étrangers pour les leçons de vie qu'ils m'ont offertes en me permettant de les rencontrer.

Rejoindre ce collectif, parce que chacun doit faire sa part, la lutte pour l'humanisme doit être collective.

Marie-Anne Schönfeld

Solidarité

Nous étions loin
de chez nous

emmurés
dans nos solitudes

nous nous étions tant battus
pour rester debout
dans cet exil

parfois
nos mains
qui se rejoignaient
nous servaient de maison

alors
nous pouvions
habiter
l'espace d'un instant

Marie-Anne Schönfeld

Marie-Anne Schönfeld

Exil

Nous avons vécu
trop de routes

nos yeux
ne voyaient plus
le paysage

nous étions habitées
par les langues passées

l'espoir
d'un retour
nous plongeait
dans des rêveries
vides

nos ventres se refusaient
à de nouvelles fécondités

parfois
autour d'une nappe à carreaux
nous offrions
nos mots
comme des bouquets de fleurs

certaines photos jaunies
avaient traversé
le temps
dans nos poches
nous les appelions
famille

Marie-Anne Schönfeld

Marie Du Crest

Rue Garibaldi

Les matins se recommencent toujours.

Les voitures au feu vert reprennent l'élan des vies vers quelque part.

Au pied de l'immeuble triste, en carrelage

Ils marchent pas à pas, dans la lenteur de leur exil, de tous leurs malheurs

Ils n'ont fait que marcher depuis tant et tant de mois, tant d'années

Au ralenti, les uns derrière les autres dans le sens inverse de la circulation

Congo Kosovo Afghanistan...

La ville les croise mais ne les voit pas.

Savent-ils s'ils sont arrivés quelque part ?

La maison du réfugié

Pour tous ceux qui veulent trouver refuge

S'arrêter pour reprendre des forces.

Un d'entre eux bivouaque au pied de la façade

Petite tente, cabane de misère, maisonnette fragile que le vent et la pluie

Défient.

Ils attendent leur tour

Le tour de la vie sur le trottoir, rue Garibaldi, à Lyon.

Et puis les matins se recommencent

Marie Du Crest

Marie-France Lemains Yondo

Née à Rennes le 1er Janvier 1942 Etudes secondaires au Lycée Brizeux de Quimper Etudes universitaires à Rennes et à Caen (Licence d'allemand et D E S de Littérature). Professeur d'allemand au Lycée Français de Douala, et actuellement à la retraite Auteure de deux romans et d'un recueil de poésie.

Motivations : Avant-propos du recueil, et quelques lignes extraites de la préface. Ces pages se sont écrites au fil de l'actualité, dictées le plus souvent par des événements très durs, hélas dans l'air du temps, mais suffisamment importants pour marquer tout un chacun. Les enfants ne sont pas épargnés, loin s'en faut, presque toujours en première ligne. Je leur dédie ce recueil, un cri pour tous ceux qui, victimes d'ignobles injustices, ou des pires violences, n'ont pas assez de voix pour se faire entendre. (L'auteure) Mais quel autre langage, mieux que la poésie, pourrait exprimer l'indicible, et ramener sous nos regards cette part sombre de nous-mêmes que nous devons polir sans cesse ? C'est bel et bien cette voie, cette porte étroite que l'auteur nous invite à franchir. D'une page à l'autre de ce recueil, d'un coin à l'autre de la « Rue de la Poésie » nous pourrions conclure au désenchantement de Marie-France Lemains Yondo, anciennement Professeur au Lycée français de Douala, et auteur de poèmes d'une captivante sensibilité, face à l'insoutenable précarité de la condition humaine. (Henri SENGHOR) Intro au poème « La Fin du Voyage » Poème dédié à tous les migrants qui tentent de fuir la guerre et les persécutions, sans jamais être sûrs de toucher la rive tant espérée.

Marie-France Lemains Yondo

LA FIN DU VOYAGE

La guerre, l'enfer.
Il connaissait la guerre, il a frôlé l'enfer.
Il a refait le chemin à l'envers,
Vers son pays, comme lui, meurtri,
Pour leur offrir un coin de terre.
L'enfer, les chemins sans fin,
L'horizon toujours plus loin,
De plage en plage, de cache en cache,
L'audace d'avoir rêvé d'inverser le destin.
Quand migrant rime avec errant.
L'enfer, les portes de la liberté,
Les tunnels grands ouverts à qui ose les braver,
Les frontières abolies à qui saute les barrières.
Le tort d'avoir eu foi en un prétendu droit.
Quand exilé rime avec barbelés.
L'enfer, les champs de blé,
Les quais de gare transformés en dortoir,
Les trains de l'espoir, en partance pour nulle part.
Les routes de l'exode détournées des écoles.
Quand réfugié rime avec mal aimé.
L'enfer, les rafiots fantômes,
Dérivant, au gré du vent et des courants,
Les camions abandonnés, avant d'avoir livré
Leur cargaison de morts- vivants,
Quand passeur rime avec tueur.
Avant que le soleil ne soit levé,
Discrètes, les vagues l'ont déposé,
Comme endormi sur le sable doré.
Mais le matin ne l'a pas réveillé.
Un tout petit enfant, il n'avait que trois ans.
Avant que le soleil ne soit couché,
Dans les sables encore chauds et légers,
Il les a tous les trois ramenés,
Pour qu'ils puissent dormir à jamais
Au pied des murs de Kobané.
Pour Aylan, la fin du voyage.
Il avait cru le monde plus sage.

Marie-France Lemains Yondo

Sept 2015 - Extrait du recueil « Rue de la Poésie »

Marie-José Pascal

J'ai eu beaucoup de plaisir à participer au site de création sur " les migrants ", je suis passionnée de poésie depuis mon plus jeune âge, à l'adolescence j'ai écrit quelques textes poétiques (une dizaine environ) inspirés sans doute par de grands poètes, Victor Hugo, Verlaine, Rimbaud...la revue s'intitulait " humanisme, harmonie, le titre est en accord avec mes convictions. Cette revue à laquelle j'ai participé de 1970 à 1976 était dirigée par Monsieur Roger Gillard. Parmi les poèmes qui avaient été sélectionnés par le bureau : " le fantôme d'Ophélie", " jalousie ", " finalement". J'ai fait paraître un texte court dans une revue d'Art Thérapie, le poème s'appelait " les rameurs".

Par ailleurs, j'ai participé à de nombreuses animations de poésies : Lectures de textes de poètes par forcément connus et de textes personnels. J'avoue que pouvoir écrire à certaines périodes de ma vie m'a permis de me libérer d'angoisses qui me rongeaient. Je tiens à vous remercier de m'avoir associée à votre projet avec d'autres personnes, des textes forts et émouvant.

Marie-José Pascal

Les mots de l'impuissance

Alep ! ville poussière, ville fantomatique,
Où le ciel se colore du noir des ténèbres,
Des corps déchiquetés se fondent dans l'enfer de ce magma béant !
Alep au cœur des ruines a les yeux qui se voilent.
Résiste ! Crie la voix à ces désespérés,
Résiste à la violence aussi bien qu'au silence !
Interminable nuit sous le fracas des bombes,
Des plis mélancoliques ont creusé les visages,
Ni les pleurs, ni les cris ne trouvent un écho,
Car les murs un à un, s'écroulent sous l'assaut,
Seule, brisant le carcan de l'horreur, une petite voix résiste,
Une petite voix qui commence à enfler...

Marie-José Pascal

Marie-José Pascal

Les exilés

Vogue petite pirogue sur les eaux agitées d'un monde dévasté,
Les hommes qui s'accrochent en grappes de couleurs,
Désertent leurs villages au plein cœur de la nuit,
Le silence est profond pour étouffer les voix,
Et les flots incessants de la mer en furie,
Racontent le malheur aussi bien que l'espoir,
Vogue petite pirogue au gré des vents marins,
Car nulle autre que toi ne connaît leur destin.

Marie-José Pascal

(Texte de 2010)

Marie-José Pascal

Au-delà du non-sens

Au-delà des marécages du non-sens, ils se terraient
Dans les hautes herbes, abreuvés de leur silence,
Le vent soufflait des frissons glacés qui lacéraient leurs corps
Et leurs âmes déjà meurtries,
Les heures se confrontaient aux horloges brisées,
Au vide creusé par des fragments de souvenirs,
Que serait l'avenir ici ou ailleurs ?
Ils n'avaient que deux cartes à jouer : Vivre ou mourir !

Marie-José Pascal

Marie-José Pascal

A l'encre rouge, tout est permis

A l'abri des rideaux tirés, des persiennes closes,
Le silence des guerres a plombé leurs secrets,
Pieds nus dans la nuit froide,
Tous ces enfants perdus traversaient lentement,
Les pages de l'Histoire !

Derrière la peine où se cache la part de l'enfance ?
Que sont devenues les couleurs du monde !
çà et là des ruines fumantes, des murs de cendres,
Sur fond de grisaille, une chaussure jaune !

Ne regarde pas ou alors écris !
Ecris sur la nuit, écris sur l'oubli,
De préférence, à l'encre rouge,
Tant que nous sommes vivants, tout est permis !

Marie-José Pascal (texte écrit le 31/6/2016)

Marie-Paule Bargès

Parfois
on est fragile
parfois
trop de lumière
sur soi
parfois
trop de douleur
de chagrin
on chancelle
parfois
on tremble
on vacille...

Parfois on aimerait
se cacher dans l'ombre
disparaître parfois
derrière les arbres
dans un bois
sous les feuilles
qui oscillent
comme soi...

Parfois
on est seul
on chavire
on tremble
on vacille
on a peur
parfois
on frémit...

Parfois
il fait chaud
mais étrangement
on a froid...

Parfois
étranger
on a juste besoin
d'un autre que soi.

Marie-Paule Bargès

Marie Valin

J'ai soif soif je veux boire it hurts
lèvres désert
Il fait noir ici
noir je suis noir j'ai soif
Where am I qui je suis
Vivre devoir vivre ici j'ai soif je vais

Fairy tales maybe forêt des rêves
de mon rêve
Vivre
plié replié sous l'arbre ici
mouillé j'ai soif
Peur du noir
noir dans la nuit du regard
Regard noir j'ai peur des yeux
noirs
Trou crâne coquille creuse
Looking for light je cherche l'âme de la lumière
Linceul je suis tout seul
Je suis noir

Des chiens des lumières ça y est arrivent
Noir dans le noir ne me trouveront pas
Inch Allah

Dans le noir je suis
Mes lèvres dans la terre face contre
Je suis la terre je coule dans la terre mon eau coule
dans la terre
Mes os coulent
Terre France où est ma terre
Déborde des yeux la bouche
Me taire

Ma mère mon père par-delà l'eau
noire
Les os fondent dans l'eau noire
Par delà l'eau noire d'autres chiens

Mais arracher le corps du courant sang dans la bouche, charger
Awe, go on boy
Je cours cours poussière pierre sable boue bitume
Na me pohegem

Courir vivre respirer courir vivre respirer

L'air de la forêt coule dans ma bouche
Je suis noir je suis de terre
Me taire.

Marie Valin

Marie Volta

Marie Volta, née à Perpignan (Pyrénées-Orientales), est un auteur de poèmes, essais, récits et interprète et auteur de chansons. Elle est organisatrice pendant sept ans, avec l'association Le Grand Pan - Intégrale Brassens, du festival Intégrale Brassens¹, qui se tient à Paris depuis 2006. Elle vit en région parisienne.

En prose comme en poésie, son écriture est sensitive, imagée, et les thèmes se fondent sur l'observation et l'amour de la nature, de la vie, des mystères du cœur humain. Ses musiques, de facture relativement classique, privilégient une ligne mélodique simple et harmonieuse, et des rythmes légers mais réguliers.

Motivations

Merci de m'offrir l'occasion de mettre en mots...

C'est un thème qui me touche, tout simplement. Celui de la frontière, entre les pays comme entre les humains.

Parce qu'on ne peut se contenter de transmettre la vie, il faut aussi la protéger, la choyer, en tout être vivant.

Parce qu'on fantasme beaucoup sur l'autre, sur celui qu'on ne connaît pas, parce que "réfugié" ou "migrant" ce ne sont que des étiquettes sur des gens comme toi et moi.

Parce que l'humain n'est rien qui ne tend la main à la vie en détresse, parce que celui qu'on aide aidera à son tour, parce que celui qu'on aide nous sauve de l'indignité qu'il y a à ne pas aider !

Parce que demain, nous pouvons tous devenir "migrants"... parce que nous le sommes tous au fond, malgré nos illusions de stabilité et de protectionnisme.

Parce qu'on est tous lancés sur le vaisseau terrestre, migrants de l'univers, et qu'on ne s'en sortira que si on se tient la main, tous ensemble.

Peut-être parce qu'enfin celui qui erre loin de chez lui n'est plus qu'un cœur déchiré, éjecté de sa poitrine, et parce que très égoïstement, en recueillir le sang et les larmes c'est en recueillir de l'amour pur... tant il est vrai que celui qui "donne" n'est pas toujours celui que l'on croit.

Marie Volta



À la mer devenue rouge

Méditerranée
Ô ma mer merveille !
Berceuse et tombeuse !
Criques, falaises, plages,
Déclinaison de paysages
Où se déclinaient nos amours
Ouvre-toi comme autrefois
Sous les pas d'un autre exode
Sut le faire ta sœur rouge
Toi qui du sang des échappant
Et de leurs vies
Es rouge à ton tour aujourd'hui

Marie Volta

Marilyn Gillaizeau

Mes motivations sur l'écriture de ce texte (La Honte) et ma réponse positive et immédiate à mon invitation à rejoindre ce groupe (transmise par Henri-Louis Pallen) découlent de ma biographie...

Je suis née dotée (par une fée ?) d'un joli attribut « guerrière de la paix et de l'harmonie ».

Je suis fille d'une planète et non d'un pays.

Je suis plus précisément une « petite soixante-huitarde ». J'avais 15 ans. Mais depuis mon âge précoce, j'ai le souvenir d'avoir éprouvé, et même manifesté, un ressentiment très fort pour l'injustice. Ceci a déclenché une série d'interrogations, la première « naïve » (disait-on) étant centrée sur l'étrange chose d'être née « française », soit sur un territoire « privilégié » alors que nombre de mes semblables étaient pour un pourcentage d'humains terriblement élevé voués dès la naissance à une vie amputée de l'espoir même d'un « mieux » ou à un prix inhumain. Les premières émotions dont je me souviens, autres celles personnelles, m'ont marquée comme d'un sceau par les images d'un excellent film allemand visionné vers l'âge de douze ans, dont je n'ai hélas ni le nom ni celui de son auteur, dans lequel les équipages de deux sous-marins allemand et british s'entre-tuaient. Il était difficile de rester insensible aux douleurs psychologiques des allemands...

Une de mes premières lectures véritablement conscientes est « Libres enfants de Sumerhill » et je milite depuis toujours (seulement dans mon entourage privé et public ainsi nécessairement limité) pour une autogestion humaniste et égalitaire...

Je n'écris que depuis 2010, période où j'ai pu - et su - « lâcher » mes mots.

J'ai ouvert un blog-site en 2012 (un peu mon journal) où je partageais à l'origine uniquement mon « orpaillage » (ce qui ne se trouve pas sur tous les étals), puis j'ai « osé » y présenter mes propres mots.

Je m'y présente comme « une passionnée de l'expression, sous toutes ses formes, et surtout d'humanité, curieuse d'anthropologie, de sociologie et de science.

<http://www.expression-exception.fr/qui-je-suis.html>

J'y publie beaucoup de choses... Notamment des textes engagés
<http://www.expression-exception.fr/lautomne-des-peuples-et-ses-printemps.html> et des chroniques.

Mes poèmes sont le fruit d'un travail sur l'écriture, naissent d'une fulgurance et bien sûr du besoin de délivrer mes messages en espérant que leurs propres fruits seront prodigieux.

Depuis 2014, je travaille sur un projet ambitieux : écrire une dystopie « cyberpunk » (assez originale).

Mon « message » vise ici un public jeune (et moins jeune !). Mon travail ardu est néanmoins bien avancé : les 2 premières parties sur 4 sont quasi présentables.

Marilyn Gillaizeau

Bien qu'horriblement touchée par le thème des migrants que j'aborde fréquemment, je n'ai écrit à ce jour que "La Honte", qui englobe sans préciser tout l'inhumain qui nous entoure et nous souille mais vise néanmoins l'arme maudite. J'ajoute ce cri imparfait des plus humbles sur cette page.

La honte vagabonde
Elle sonde son monde
Telle une Joconde pudibonde
Renifle ses ondes
Nauséabondes
Infécondes
Immondes...

Qu'elle monte
Qu'elle gronde !

Que la moribonde abonde !

Surabonde !

Que son cœur rougisse
Que son sang de larmes
Inonde l'inhumain orgueil !
Afin que l'écho premier rugisse
De nouveau innocent de l'arme...
Délivré du mondain cercueil.

Marilyn Gillaizeau

Martine Bès

Martine Bès

LES PORTES DE L'OCEAN

Changer
Le Monde,
Ouvrir
Les portes
De l'Océan,
Abolir
Le racisme,
A pas d'éléphant,
Changer le Monde
Sur mon bateau
Ivre,
Aux plus démunis,
Ouvre ta porte !

Martine Bès

Martine Pichoir

J'ai 66 ans, née le 27 mai 50 à Saint-Etienne. Bac et vie professionnelle en milieu hospitalier, agent administratif. J'ai toujours aimé écrire, de la poésie.

Maintenant, mes motivations :

Philosophiquement ou spirituellement ou humainement, je me sens et je me sais citoyenne du monde ; les immigrés ne sont pas des étrangers, ce sont des êtres humains qui demandent de l'aide à d'autres êtres humains. Et je suis affligée, le mot est faible, par la haine et la peur qu'ils inspirent.

Martine Pichoir

POURQUOI ?

Pourquoi restez-vous là,
Au chaud dans vos maisons ?
Pourquoi ces migrants que voilà
Vous parlent d'invasion ?
Il est des pays où la simplicité
De la vie offre la liberté
D'être Réac ou Révolutionnaire
Enfant joyeux, choyé centenaire.
Il est des pays où rien ne pousse
Que les guerres et leurs frousses
Où la faim, la haine, la religion
Engendrent des besoins d'évasion.
Ici, braves gens, vous riez de rien
Vous pleurez pour un chien
Là-bas, ils fuient pour sauver la vie
De bombes, de balles, poursuivie.
Il est un pays, le mien,
Le vôtre, celui où je suis née, le tien
Où les migrants arrivent effondrés
Où les migrants sont immigrés.
Immigrés, écartés, écartelés aussi
Entre la peur laissée au pays,
Et l'insupportable sensation
D'être ici contraints à la soumission.
Ils sont hommes, femmes, enfants,
Syriens, Maliens, Camerounais, Afghans,
arabes, noirs, musulmans ou chrétiens,
Ils sont d'abord des êtres humains.
Dans les camps enfermés
Ils pleurent leurs espérances germées
Tuées par les peur et haine pesticides
De leurs frères homicides.
Peut-être qu'enfin notre liberté
Nous donnera le sens de la vérité
Pour que ces êtres de paix affamés
Retrouvent le sens du mot Aimer.

Martine Pichoir

Martine Rouhart

Brève biographie

Née à Mons en 1954. Juriste de formation, depuis toujours amoureuse des livres et de la littérature, elle a été naturellement amenée à prendre elle-même la plume. Mais c'est grâce à l'une de ces épreuves de la vie qui vous tombe dessus sans crier gare que l'écriture a définitivement pris le dessus.

Associations

Membre de l'Association des Ecrivains Belges de langue française (AEB)

Membre du CA de l'AREAW (Association Royale des artistes et écrivains de Wallonie) depuis 2017 et chroniqueuse littéraire pour l'AREAW

NB : des chroniques de mes livres publiés se trouvent aussi notamment sur les sites de ces associations :

<http://www.ecrivainsbelges.be/>

<http://areaw.org/>

Site auteure : Compte Facebook au nom de Martine Rouhart consacré exclusivement à mes activités littéraires

Bibliographie

Au fil des pages, roman, Editions Memory, Tenneville, 2012

Puzzle, roman, Editions Memory, Tenneville, 2013

Aller-retour, roman, Editions Edilivre, Paris, 2014

Séparations, roman, Editions Dricot, Liège, 2015

Agir et accueillir, récit, réédition, Brumerge, Grenoble, 2016

Proche lointain, roman, Dricot, Liège, 2016

Contributions revues littéraires (articles, poésie et nouvelles) : Nos Lettres (AEB) / Aura (Clair de Luth à Mons) / La Revue Générale/ Revues en ligne Le Capital des mots et Infusion revue

Prix

Primée au prix de poésie Pierre Nothomb 2014

Prix Mons/Emile Poumon 2014 décerné par l'AREAW

Martine Rouhart

À un ami resté là-bas

Mon cher Nassim,

J'espère que ce mot jeté par-delà les mers, au plein cœur de la guerre, te parviendra. Je voulais te rassurer, nous sommes tous bien arrivés. Dans un monde inconnu, où le ciel est sans couleur et l'air froid, mais ne t'inquiète pas, tout va bien. Je pense à toi, mon ami, à nos conversations le soir, à l'ombre de l'amandier, au soleil rouge qui enflammait pour nous les montagnes enneigées, je pense à mes enfants et à tout ce qui aurait dû être, je pense à la folie des hommes et à nos amis, perdus ou dispersés. J'ignore si mes yeux reverront un jour les eaux bleu marine de l'Euphrate et nos collines nacrées d'oliviers, je ne sais pas même ce qu'il en restera. L'avenir, immense, incertain, un précipice. Nous en sortirons-nous, la greffe prendra-t-elle, dans cette terre étrangère ou nous faudra-t-il nous transplanter ailleurs ?

Zayane, ton amie exilée.

Martine Rouhart

Martine Rouhart

"L'homme lève sur moi des yeux sans expression, ou plutôt avec cet air timide de perpétuelle attente de celui qui n'espère plus rien. Il me remercie pour ma pièce d'un hochement de tête, avec une grande dignité. En rentrant chez moi, cette pensée, une évidence: on ne naît pas clochard, aucun homme ne se réduit à cela, à rien que cela. Avant ce naufrage il a connu une autre existence, tout un pan de vie qui lui a été volé ou qu'il n'a pas su retenir. Lui aussi a été enfant, comme chacun il a connu l'amour, les désillusions, les joies et les chagrins, tous ces sentiments présents au fond du cœur et qu'on ne perd qu'on cessant d'être."(Extrait de Puzzle, roman, 2013)

Martine Rouhart

Martine Rouhart

Des voiliers blancs
Laissant leur trace
Et des éclats de soleil
À la surface des eaux,
Des canots éventrés
Et des jouets qui dérivent,
La mer
Si bleue
De la couleur
Que lui prête le ciel,
Si sombre
Des désespérances
Et promesses non tenues,
La mer toujours
Se souviendra

Martine Rouhart

Mathilde Collonges

Paris,
Tu me fais mal
T'as pas la même gueule que ton âme.
Paris,
On ne pollue la Seine que de cadavres
Ils nous chassent de nos havres.
Paris,
Je sais que nous ne sommes rien
Mais nous luttons en vain.
Paris,
Je croiserai l'amour
Au détour d'une ruelle.
Paris,
Les vautours garderont le chemin du retour
Et nous, nous nous enfuirons à tire-d'aile.

Mathilde Collonges

Mathilde Collonges

Quand le navire chavire les flots
Quand les passagers regardent l'eau
Le bonheur leur paraît si beau
Loin, sur cet îlot
Ils trouveront refuge
Bercés par les illusions
Ils trouveront la liberté
Sans trop de confusion.
Mais un pays n'est jamais bienveillant
Tout est hostile aux migrants
L'espoir est dépendant
De l'idéologie des puissants

Mathilde Collonges

Mélanie Romain

Mélanie Romain est auteure, metteur en scène, comédienne et chanteuse du spectacle poétique et musical "Révélation Chimériques" et auteure, compositeur, interprète de la création musicale "Alter Echo by euterpiaa". Après des cours d'art dramatiques à Paris et au Conservatoire Royal de Bruxelles, elle se fait régulièrement publier dans des revues littéraires poétiques telles que "Le capital des mots", "Infusion", et des revues belges et canadiennes tels que "Corbeau", "Enchantement", "Absinthe", "Nect'Art", elle se produit dans divers scènes ouvertes parisiennes et provinciales, ainsi que lors de manifestations poétiques internationales à savoir "rencontre des poètes pour la paix" à la maison de l'Amérique latine à Paris. L'un de ses poèmes "Parricide ou le Lamento du Mendiant " est retenu lors du concours "l'insurrection poétique" organisé par le Printemps des Poètes

Mélanie Romain

Le migrant

Comme nos yeux nous trahissent
Dans ce vent de sable lisse

Notre visage étourdi par la routine
Et vide d'avoir trop vu.

Maintenant qu'il demande le vrai
Hôte antique, il refuse le réel qui fond ses rêves.

Comme nos yeux trahissent nos pensées
Telle une lente jetée d'ancre noire.

Comme tu coules à vouloir trop savoir
Comme tu déverses tout ce que l'on t'a jeté.

Mélanie Romain

Mélanie Romain

Parricide ou le lamento du migrant

Paris, je te hais, sous les ponts tu m'entraînes,
Tes odeurs nauséabondes me frappent et m'enchaînent
Au grouillement nerveux et superficiel de ton brouillard.
Mis en seine, plumes rouges, cœur noir, dénué d'espoir,
Les touristes novices en perdent leurs couleurs,
Après s'être mélangé à la foule parisienne qui écœure.

Paris je te hais, sous les pavés tu attends ma haine
O sacré cœur de Pierre, tu me maudis, je peine
Mais tu ne m'auras jamais Paris, demain, je te fuis
Tes souvenirs ne seront que vitesse et infamie
Ton cadavre gris et hautain, je ne le mangerai pas
Et toi, tu ne vomiras plus tes craintes sur mon corps las
Tu ne feras plus de nous ces pantins sans âmes
Dénaturés, aigris, masqués de cernes et de larmes.

Paris je te hais, sous ton ciel il n'y a pas d'Eden,
Paris je te renie, tu m'étouffe à te croire reine,
Alors que ta tour ...Enfer, n'est qu'un mâle
Hanté par mes blasphèmes, tu t'es vengé
Ennemi mal aimé, t'ayant trop souvent
Pansé, mais détesté...Paris l'a tué !

Mélanie Romain

Mél Bué

Mél Bué, native de la région parisienne, en France, réside en plein coeur de Montréal depuis 2014.

Passionnée de langue française, elle enrichit son parcours en montant sur les scènes québécoises pour déclamer ses textes de slam de poésie.

En 2016, son premier recueil, intitulé Méli Mémò, a été édité, et s'est rapidement écoulé.

Un second livre est en cours de lecture chez quelques éditeurs bien installés au Québec. Le style de Mél se définit à travers les engagements qu'elle prend dans la vie, et sont le reflet de son parcours, et de celui du monde qui l'entoure.

Cette auteure engagée nous transporte à travers des écrits, à la fois, joyeux et tragiques, toujours avec cette touche de légèreté qui la qualifie autant dans sa vie professionnelle que personnelle.

Mél Bué tenait à participer à ce collectif, car elle soutient beaucoup et avant tout L'humain, quel que soient ses origines, sa couleur ou ses coutumes.

Elle particulièrement sensible à la cause de ce que le monde se plaît à appeler "les migrants", suite à sa participation active, en tant que journaliste, à l'accueil d'une famille de syriens à Montréal, dans le cadre d'un parrainage gouvernemental.

S'en suivra une rencontre avec cette famille qui la marquera à vie.

Depuis, Mél Bué offre sa plume autant qu'elle peut pour faire avancer ou dénoncer la cause migratoire des syriens.

Mél Bué

CITOYENS DU MONDE

Quand le destin des damnés devient un problème humanitaire
J'en viens à me demander mais pourquoi toutes ces frontières
On nous demande de voter pour maintenir la paix chez nos frères
Mais nous ont-ils consultés avant de déclarer leurs guerres ?
Nos enfants sont exterminés et sans broncher on les enterre
Le corps et l'esprit désarmés, il ne nous reste que la prière
Pourquoi donc se bagarrer, pour quelques lopins de terre ?
Ne comprennent-ils pas les faits passés, leur histoire d'hier ?
Tant de mots pourtant sont notés, gravés jusque dans la pierre
Il ne faut pas s'entre-tuer, mais être de l'amour propriétaire
Et ne jamais oublier les combats menés par nos pères
Tous ces camps de réfugiés remplis de gens qui espèrent
Des êtres pourtant évolués qui survivent dans la misère
Pour trop peu, une poignée d'hommes parlant d'arme nucléaire
Tous ces peuples délaissés, qui n'en peuvent plus, qui espèrent
Sauvons ces âmes condamnées, laissons les vivre sur la terre
Et protégeons l'humanité de la vermine qui prolifère
Tous ensemble, rassemblés, nous sommes extraordinaires
Alors montrons aux enculés qu'il ne suffit pas de nous distraire
Avec des conneries à la télé, pour réussir à nous faire taire
Avançons donc le poing levé, amis, peuple de la terre
À notre tour, faisons-en baver à nos élus, tous ces faussaires
Qui créent de grandes armées en les disant si salutaires
Vendant des armes à ces mal nés, des terroristes arbitraires
Alors moutons et vous bergers, devenez protestataires
De ce monde malmené, soyons citoyens planétaires !

Mél Bué

Mél Bué

RESPECT POUR TOUS

J'ai ouïe dire un peu partout, que l'on devrait s'aimer tous
Ce projet est bien trop fou, c'est absurde et me courrouce

Quand le respect est absent, des océans à la terre
Que les migrants s'enfuyant, de leur lopin délétère

Sont reçus tel des maux nés, chez des gens dits accueillants
Votre amour, votre amitié, sont-ils rendus excédant ?

Je suis triste au plus profond, de constater, impuissante
Que ces gens qui ont un nom, face à la mort, tous patientent

Mais à construire des barrières, on tue des populations
Et si vous étiez derrière, quelle serait votre opinion ?

Pour un délit de faciès, on laisse mourir la vie
On s'occupe de nos fesses. Mais quand est-ce qu'on réagit ?

Mes larmes exorcisent, la colère et la tristesse
Quand ces filles et ces fils, sont soumis à la bassesse

La distance qui nous sépare, ne doit pas minimiser
L'œuvre de ces salopards, qui se vouent à apeurer

Des citoyens opprimés, immolés pour des raisons
Qui ne sauraient excuser, l'issue de leur déraison

Habitants de la planète, à défaut de vous aimer
Mon appel dans cette lettre : Commençons par respecter
Les peuples stigmatisés, pour ne pas dire "je regrette".

Mél Bué

Michel le Gras

Pupille de la nation, j'ai été élevé sans culture, avec un minimum légal d'étude, c'est dans mes foyers d'éducatons forcés que par goût ou obligation je me suis intéressé à l'être humain dans toute sa complexité dans ces milieux

Par bonheur un éducateur m'a ouvert les yeux sur les livres le théâtre, les autres. Adeptes par nature du partage, par timidité ou par besoin j'ai commencé à écrire des petits textes pour contrarier mon éducation.

J'ai adulte beaucoup voyagé, pour le travail et pour mon plaisir, une année en Algérie, deux en Tunisie, Egypte Turquie Grèce et une bonne partie de l'Europe. Cela ouvre l'esprit sur les autres cultures, et ce n'est que dans ces conditions que l'on apprend la vie, la vraie vie des locaux.

Le prix du pain, leurs religions, les us et coutumes, et bien sur leurs avis sur notre monde européen, leurs rêves de départ pour nos pays où ils pensent que chacun de nous avons fortune et bien être.

Combien d'écrivains, de poètes, de gens de bonne volonté faudra-t-il pour expliquer que ces pauvres bougres ne viennent dans nos pays démocratiques que pour une seule chose vivre et donner de l'avenir à leurs enfants.

Michel le Gras

Rêve de voyage

Dans le monde, ton rêve : pouvoir voyager
Dans ton pays, tu te retrouves emprisonné
Car pour en sortir, il te faut obtenir le visa
Tu es trop pauvre, jamais tu ne l'auras
Dans ta ville des touristes très argentés
Vivent dans des endroits où tu ne peux aller
Sur tes plages, les gardes te font déguerpir
Sauf bien sûr, si tu viens pour les servir
Toi, tu voudrais bien faire comme eux
Aller te promener sous d'autres cieux
Mais l'administration est sur ton chemin
Tu es obligé de rester parmi les tiens
Mon ami, oublie cette envie folle
La misère ailleurs n'est pas plus drôle
Ne prends jamais le chemin marin
C'est une voie sans aucun lendemain

Michel le Gras

Mouina El Achari Zayna

Une marocaine qui incarne la persévérance et l'exemple de "Il n'y a pas d'âge pour réaliser un rêve"

Après un long combat, comme c'est le cas pour toute femme active et responsable d'un foyer, elle a réussi à bénéficier d'une retraite anticipée.

Après une rencontre divine avec un poète, elle a donné libre court à sa plume ce qui lui a permis de participer à plusieurs recueils collectifs pour différentes causes et a fini par éditer son propre recueil " La poésie ma thérapie" en 2016

Mouina El Achari Zayna

Petit ange de Syrie
Ta vie était celle d'une fleur
À peine tu as souri aux tiens
Que tu as fané entre les mains
De ton père qui s'est brisé le cœur
Il a pris le large pour te sauver
Des griffes d'une espèce féroce
Mais quand la barque a coulé
Il n'a rien pu contre un destin atroce
Petit Aylan tu as perdu la vie
Pour que vivent tes compatriotes
Abandonnés par ta patrie
Comme si tout était de ta faute
Repose en paix petit ange
Au paradis tu seras bien gâté
Et prie pour que notre vie s'arrange
Et revient à la raison, l'humanité

Mouina El Achari Zayna

Poème et toile en hommage à Aylan, le petit syrien rejeté par la mer.

Mouina El Achari Zayna



Murielle Compère-Demarcy

A publié, de là jusqu'ici :

Je marche - poème marché/compté à lire à voix haute et dédié à Jacques DARRAS, éd. Encre Vives, 2014

L'Eau-Vive des falaises, éd. Encre Vives, 2014

Coupure d'électricité, éd. du Port d'Attache, 2015

La Falaise effritée du Dire, éd. du Petit Véhicule, Cahier d'art et de littératures n°78 Chiendents, 2015

Trash fragilité (faux soleils et drones d'existence), éd. du Citron Gare, 2015

Un cri dans le ciel, éd. La Porte, 2015

Je Tu mon Alter Egoïste, éd. de l'Ecole Polytechnique, Paris, 5e, 2016

Signaux d'existence suivi de La Petite Fille et la Pluie, éd. du Petit Véhicule, coll. de La Galerie de l'Or du Temps ; 2016

Co-écriture du Chiendents n°109 Il n'y a pas d'écriture heureuse, avec le poète-essayiste Alain MARC, éd. du Petit Véhicule ; 2016

Le Poème en marche suivi par Le Poème en résistance, éd. du Port d'Attache ; 2016

Dans la course, hors circuit, éd. Tarmac, coll. Carnets de Route ; 2017

(En cours de publication) Poème-Passeport pour l'Exil, avec le poète et photographe (Poétographie) Khaled YOUSSEF éd. Corps Puce, coll. Liberté sur Parole (à paraître été 2017)

Lue par le comédien Jacques Bonnaffé le 24.01.2017 sur France Culture :

<https://www.franceculture.fr/emissions/jacques-bonnafe-lit-la-poesie/courriers-papillons-24-jour-deux-poemes-de-front>

Son blog Poésie en relectures est ici : <http://www.mcdem.simplesite.com>

J'ai rejoint le groupe « De l'humain pour les migrants » sans hésitation, puisqu'il répond à l'un des rôles essentiels que j'attribue à la poésie : s'inscrire et s'engager dans et pour l'Humain. Les problèmes liés à la migration restent brûlants d'actualité, je ne concevais pas que la poésie ne l'évoque pas, ne se batte pas, ne s'engage pas dans cette bataille. L'Écrire ne s'accomplirait pas s'il laissait de côté les combats pour davantage d'Humanité, pour le respect des Droits de l'Homme. Ainsi ai-je coécrit Poème-Passeport pour l'Exil avec un poète-photographe syrien exilé en France depuis 1999 (à paraître aux éditions Corps Puce cet été, - éditions qui, comme L'Harmattan, œuvrent beaucoup pour les Sans Papiers, entre autres combats), et participé au recueil collectif Sans abri, paru en juin 2016 aux éditions Janus avec l'Association Action Froid de la Ville de Paris (le drame des sans-abris compte parmi ses laissés-pour-compte, aussi des exilés venus d'Ailleurs). J'ai sur mon bureau une carte postale envoyé par un ami poète, montrant un ours en peluche assis sur une banquette et sous lui, à terre, un lapin en peluche, avec ces mots : « ces êtres rangés qui n'aiment pas les étrangers »* ... L'urgence permanente de la poésie est de se tenir à son rôle de représenter et d'incarner une terre d'accueil et d'Humanité, sauf à se faire avec complaisance et de façon stérile en contemplant ses propres reflets narcissiques. « De l'humain pour les migrants » fédère autour d'une cause où Fraternité et Liberté conjuguent leur lutte pour défendre un droit de l'Homme fondamental : le droit d'être reconnu tel, le droit de vivre, d'exister, ici mieux que là-bas, aujourd'hui plus dignement qu'hier.

Murielle COMPÈRE-DEMARCY (MCDM)

*Pol Pierart – Extrait de Ça fait du bien d'ôter ses choses sûres ; ed. Yellow Now ; 1999.

Murielle Compère-Demarcy

Ton regard
piétine la misère piétine
sans égard
sans regard
seul SMS
pas de message
plus de passage
seul sans message
Rien / rien moins qu'un migrant
dans l'impasse
du bitume
au cœur alité
ni parole ni digue
à manger où rêver
s'accrocher /
corps déserté
à la planche friable
falaise effritée
dans la mer à boire
SDF en errance
parois en mouvance
silhouettes
sans papiers
sans
personne
dans ce micro cosmos
ces micro cosmos enfermés dans leur bulle
sans âme cosmique
affable
égaré
d'ego / nos ego
dénusés / dénudés
Système
de nos ego-systèmes
/ détraqués
Sans
humanité
sans humanité
à sang
à cris
Des nuages encore
sur le cri des corbeaux
une caresse ta peau
dans le ciel de ma tête
nos têtes dés à jouer
mises à prix

dans le cœur orpailleur
traque / résistance
pour l'or / pour l'heure
d'astre-fleur
-un sourire ?

Murielle Compère-Demarcy

Extrait de "dehors" recueil collectif sans abri, éd. Janus ; 2016 (association Action Froid ; Ville de Paris)

Muriel Thirion

J'ai lu un texte avec mes élèves, un texte de Charlotte Delbo qui s'intitule "Aucun de nous ne reviendra", un passage de la fin du livre , "le printemps", et, elle décrit la déshumanisation des femmes dans les camps d'extermination, au printemps, avec une écriture poétique qui leur rend leur beauté, leur humanité ; peut-être est-ce cela que nous cherchons; rendre aux hommes leur dignité, avec le verbe beau; je ne suis pas très douée pour les biographies, mais je suppose que tu as compris que j'étais professeur de lettres, et que j'aimais, oh combien, mon métier

Muriel Thirion

Ce fut une rouge et longue marche
nous avions fui l'enfer enfin
chassés
dans une aube faite de ruines et d'odeurs noircies
poussés par le chagrin
Certains pleuraient encore
d'autres le regard sec fixaient l'éternité
celle qui se dérobait toujours
celle qui n'était plus
à jamais qu'un fardeau pris dans la glu de ta mémoire
La route s'allongeait comme un triste lambeau
arraché à la vie
le jour dans un décor teint de bric et de broc
à pas lents toujours s'éloignait
dis maman c'est encore loin la France
Prose en quintiles d'une transhumance
vers qui nous guides-tu
récits de route je veux vous entendre
et tendre la main
pour dire l'humanité.

Muriel Thirion

Muriel Thirion

Des hommes emmitouflés font la queue
fantômes errant sous leurs couvertures grises
grelottant ils traversent la neige
camps d'avant camps d'ici
ils attendent
ils brûlent les traverses
d'un chemin interdit
de fer et vers
un mur cabossé par le froid
les fumées barbelées filent
étouffent le désespoir
mais dans le chaudron noir
ils lavent leurs guenilles.

Muriel Thirion

Nadia Messari

Nadia Messari Sbaï, écrivain, Poète de nationalité marocaine, demeurant à Casablanca
- MAROC.

Très touchée par ces migrants issus de pays en guerre, j'ai pensé qu'en parler en rimes
pourrait non seulement me soulager mais porter les mots le plus loin possibles afin
qu'au moins une voix puisse être entendue

Nadia Messari

Oui...tuez les enfants !!
Tuez les innocents !!
Faites-en une chair à canon !!
Oui... Bombardez les ruines !!
Écrasez-les comme des vermines !!
Justifiez vos erreurs et vos horreurs !!
Oui...continuez à sévir et à punir
Des bébés, des enfants, des indigents !!
Vous n'aurez pas notre pitié
Vous n'aurez plus notre sympathie
Les Hollande et Sarkozy
Vous commettez l'indicible
Vos lâches bombes vous exploseront à la gueule
Vos jeunes français vous échappent
Pour mieux revenir vous punir
Ce soir je pleure cet enfant sous les décombres
Ce soir je hais le monde
Oui je hais ce monde immonde
Dont l'humanité fout le camp

Nadia Messari

Ce 25 Août 2016
Ils ont encore bombardé Alep

Nadia Messari

En hommage au flux migratoire qui gonfle de jour en jour
Tu as traversé tant de contrées,
Tes pieds meurtris,
Ton corps avachi,
Souillé par des malfrats mal famés.
La faim et la soif, ton lot quotidien,
Tes nuits incertaines,
Tes réveils en sursaut,
Tes longues marches interminables
Vers des borgnes destinations.
Puis te voilà enfin arrivée
En terre de paix et de solidarité
Te voilà enfin parmi les saints et les nantis ;
Mais ma belle enfant, n'oublies pas
Que tu représentes l'horreur,
Que tu es la guerre dont ils ont peur,
Que tu es ces rafales qui sifflent dans leurs cœurs,
Que tu es ces morts qui les ont secoués ce soir de Novembre.
Supportes leurs yeux inquisiteurs,
Acceptes leur manque de chaleur,
Fais fi de leur glacial accueil,
reçois leurs faveurs
Comme l'on reçoit une piètre pitance,
Construits ta seconde vie, oublies tes peurs,
Ne te retournes pas,
Oublies que tu viens d'ailleurs
Cet "ailleurs" morbide dont on peine à parler,
Cet "ailleurs" devenu spectre, guidé par un obscurantisme sordide,
Cet "ailleurs" qui vient chaque nuit te tirailler
Car marqué au fer rouge sur ta peau désormais basanée

Nadia Messari

Le 02 Mars 2016
En hommage aux déplacés
Aux rejetés par le monde entier

Nadia Messari

On a volé son inspiration
Et piétiné ses jardins
On a ignoré ses passions
Et dérobé son pain
On a dévasté ses ruines
Et détruit ses murs
On a pillé ses espoirs
Et anéanti ses rêves
On a pris ses terres
Et tué sa mère
Il erre et errera à jamais
Jusqu'au bout de l'éternité

Nadia Messari

Nicole Barriere

Poète, écrivain, essayiste, traductrice.

Directrice de la collection Accent tonique aux Éditions l'Harmattan

Administratrice de l'association « le chaudron à poèmes » Saint-Etienne

Membre de la Société des Gens de Lettres, de la Maison des écrivains et de l'Association internationale des Critiques littéraires.

Elle défend la francophonie, les langues et les cultures menacées.

Ses poèmes sont traduits en italien, persan, espagnol, roumain, arabe, albanais

Elle travaille aussi à des créations en collaboration avec des vidéastes et des plasticiens, et organise de multiples lectures dans les associations ainsi que dans des manifestations internationales (Italie, Mexique, Sénégal, Algérie, Maroc, Argentine)

Mes motivations : j'ai coordonné un petit recueil de poésie sur la question des réfugiés il y a 2 ans, cela s'appelle à la dérivée, et comme il me semble que cette question embarrasse les dirigeants qui ne font pas grand-chose pour régler le problème alors que la population agit, je m'associe à tous ceux qui œuvrent dans ce sens. Nous ne serons jamais assez nombreux à crier HUMANITE.

Nicole Barriere

Réfugiés

Qu'est-ce que l'exil ?
Le voyage. Le péril ?
Est-ce pour cela qu'il faut traverser l'enfer ?
Pour un peu de sable blanc mêlé à la terre,
et que bâtir ?
Quelle maison habiteras-tu avec ta petite fille ?
Comme les hirondelles tu te hâtes
Vers le soleil au coin des rues
Tu marches et tu attends sur le port
Tu as bâti un nid précaire
Près des bateaux.
Demain tu prendras la mer
N'ai pas peur.
L'idiome dans ta langue étrangère
C'est l'impossible amour
Et l'impossible rêve
Et l'herbe insensée du désir se résigne,
Illusoire avancée des ponts
Traverse encore un peu l'espoir
Entre les mains la coupe blanche
Argile tendre. Argile tendre.
Amour impossible.
Argile tendre est la vie.

Nicole Barriere

Nicole Barriere

De l'exil,

Légers les martinets dans l'oblique des rais
Suivent le vent, éclairs légers
Ton regard les suit.
Tu as fui le ciel chargé de la guerre
Tu te souviens, les ombres
Le pas rouge de l'aube
Te voilà posé sur l'autre rive
Tout déborde dans tes rêves
La lumière, les collines, les feuilles
Ton histoire n'émeut personne
Tu te perds dans le halo des âges.
Rien, la vie ou le vide t'ensevelit
La nuit, l'autre face du rien
L'horizon, son étendue vide
Les étoiles, des points de lumière
Où tu deviens nomade
Et plus tard l'oasis, l'imposture
A ce point d'eau, tu cherches refuge
Tes pas se dérobent, frisson, tremblement
Le passeur d'infini, inconnu
Dans la combe, plus loin
Tu t'appuies et t'abandonnes à l'arbre
Les nuages mutilés te regardent
D'autres passeurs voraces
Détrousseurs de reliques
Tu tends tes os comme des trophées
Tu tentes une marche héroïque
Tel un acrobate, un funambule
Loin de cette sale guerre
On t'a retrouvé prosterné,
L'échine docile sous le soleil
Tu délirais entre les âges de ta vie
Tu appelais ton frère, ta mère
Ton peuple, sa nostalgie et sa fierté
Tu appelais tes fleuves,
Tes montagnes
Ton désert,
Et tu puisais dans dix mille ans d'histoire.

Nicole Barriere

Norbert Nessim Journo

Née le 19 12 1956 au bord d'une autre mer

Education artistique et littéraire par filiation

Ecrit des poèmes depuis l'âge de 8 ans

Un roman en cours (depuis 8 ans:-) qui arrive à sa fin, le dernier chapitre est en correction

Professe dans la communication : stratégie création rédaction

Poèmes sur www.welovewords.com profil Nessim

Le sujet des « migrants » dont je préfère le terme « en transhumance » reflète un nœud de notre évolution (un de plus) il me semble invraisemblable aujourd'hui de réfléchir en termes de nation, de propriété terrienne, de frontière quand nous sommes tous en interaction. Nous sommes à l'origine des causes nous devons en assumer les effets. Il me paraît impossible de fermer la porte à tant d'hommes et de femmes avec enfants qui ne demandent qu'à vivre, partager, loin des conflits dont nous sommes la source, par implication ou négation.

Cette transhumance ne fait que commencer, il nous faut à mon avis en intégrer le devenir. Nous devons partager sous peine avant longtemps de devoir défendre un sol qui in fine n'appartient à personne donc à tous.

Norbert Nessim Journo

j'ai cris aux murs

J'écris comme j'ai cris, à en avoir assez
de ne pas pouvoir dire ce qui pèse en dedans
j'ai cris de trop me taire, lèvres sèches bouche bée,
comme tout un chacun, comme nous tous en passant
trop souvent.

J'entends les murs de nos frontières qui montent,
notre silence complice et profond qui les fonde,
j'entends des pas pressés nombreux qui nous arrivent
bras tendus amputés par nos belles esquives,
un brouhaha,
je tends l'oreille aux loups, je n'ai cris qu'en dedans
pour tous les naufragés qui coulent au grand large,
avec ceux des chemins qui trouvent nos grilles devant
leur espoir impossible, malgré tout leur courage
indigné...

J'entends des yeux qui prient et se perdent vers l'autre,
des rides qui se creusent par des vies lacérées,
j'entends haine et rejet en couple qui se vautrent,
outrageusement drapés de nobles et belles pensées,
estampillées

j'entends votre morale, vos dieux et vos idoles,
tous ces quotas humains que vous déterminez,
ce monde qui cumule, cet autre qu'on isole
ailleurs ou sous nos pieds, sdf, étrangers
effacés

j'ai cris en corps, sous la peau, tatouée en dedans,
de tout ce que l'on sait et du peu qu'on en fait,
de cette évolution petites mains grandes dents
l'appétit mal placé, sans partager les mets
oui ! mais...

je vois les cris des âmes en flots se retirer
aux pages arrachées du livre de l'histoire,
négations pratiquées, plus de leçon à tirer,
je vois la destinée qui attaque son pain noir,
sous peu il sera tard,

la terre geint et pleure dans la nuit étoilée,
il fait froid dans son lit aux draps béton armé,
elle a la fièvre et tremble sous nos coups répétés
se retrouve mourante exsangue d'être pillée,
à l'excès.

j'entends tant de blessures que l'on laisse pourrir
pendant que par ici j'entends chanter et rire,
baiser, boire et manger, vivants faire les morts
et à le faire si bien en causer plus encore

sans remords,
j'ai cris en dedans comme on se parle seul,
dans le silence pesant d'une faute partagée
qui couvre la mémoire d'un coupable linceul
à l'enterrement prévu de notre humanité,
et je t'entends
j'entends, que le soleil est offert gracieusement
que la graine prend racine par l'eau venue du ciel
que le vent sans frontière, court en terre, librement,
que le train de la Vie peut se passer de sentinelle
humaine
fais leur croire au réveil avant la grande nuit
change le devenir face à ce jour qui tombe
réveille les consciences et donne leur l'envie
de construire un possible renaissant d'outre-tombe
parle leur d'un autre monde,
dis leur une autre ronde, une seule, une autre danse,
sans dire on efface tout dis leur qu'on recommence,
que l'homme soit pour l'homme enfin un loup qui panse
et que du cœur aux mains il oublie la dépense
qu'il trouve le sens
du cœur au cœur
d'une renaissance
avant que ne meure
le dernier enfant

Norbert Nessim Journo

Olivier Robert

Né en 1983 à Madagascar, sa mort demeure inconnue.

L'idée de ne pas savoir tendre la main à celui qui sans elle meurt, ruine d'avance toute croyance en une quelconque humanité que ce soit, et c'est bien la moindre des choses, sinon d'agir, du moins de prendre conscience que l'Autre, c'est d'abord nous-mêmes.

Olivier Robert

I

Quelque part
entre les grilles
d'un droit-de-l'homme
check-point
un enfant voyage seul
ses parents sont morts
du moins
c'est tout comme
il ne les reverra jamais
ni eux, ni sa terre natale
dont le nom
échappe
peu à peu
à ses pensées
rétrécies depuis
aux larmes de son ventre
n'ayant su
manger
autre chose
que des restes
pas même commis
de mains d'homme
plutôt
de gueules de chiens
errant semblables
au soleil
d'allure inamicale
qu'ailleurs
une présentatrice météo
pourvue de seins énormes
annonce de belle augure
pour la saison
pressée qu'elle est
de rentrer vite
en sa haute demeure
soucieuse déjà
de paraître
suffisamment belle
pour son amant
genre obscur
d'infâme crapule

cynique
par facile tranquillité
et faut-il le croire
l'image
de cette guerre
à la télévision
le laisse jouissant
de toute vécille migratoire
en quête seulement
du lieu prochain
de ses vacances
loin
du misérable spectacle
conduit par le monde
à portée
de ce précieux bonheur
sciemment épargné
de longue date
et l'enfant... Quel enfant ?

Olivier Robert

Olivier Robert

II

un soupir
le monde qui partout
s'embrase
tant de peuples
fourmis calcinées
des histoires sans buts
au-dessus d'elles
le ciel désespérément
son immensité triste
l'insensé le devine
pour quelques secondes
oubliant la poussière
où ses pieds s'enlisent
le regard perdu
cime dépeuplée
se demandera-t-on
à quoi il pense ?

Olivier Robert

Pascale Mège-Monier

Ma motivation, et la seule ma foi... Ce sont eux...

Eux, rien qu'eux... Ces êtres que certains méprisent, que certains voudraient ne jamais avoir croisé, ni même entendu parler d'eux... Eux, ce petit mot, pour toute une nation, pour tant de peuples, d'êtres, de personnes et d'enfants...

Les migrants, les rejetés, les oubliés... Eux, que certains osent traiter de parasites... Eux qui remplissent mon cœur... Oui bien plus qu'on ne peut l'imaginer... Leurs souffrances, leurs chairs déchirés, leurs âmes à jamais tourmentés dans le chaos des guerres ignobles et absurdes...

Eux... ces êtres humains... pas forcément nés au bon endroit, au bon moment mais qui sont venus sur cette terre, néanmoins pour vivre...

Je rejette la haine... absolument... mais mes griefs sont pourtant là... pesants... Contre tout le Mal et les maux de l'humanité...

Pour ceux, qui n'ont pas de vie... juste la survie (temporaire et si éphémère) ...

Peuples sacrifiés par des idéaux diaboliques... par des politiques de pacotille...

Famine et misère qui règnent... Et oui, je hais tout de même tous les systèmes soi-disant impuissants pour leur venir en aide...

Pardon pour ces mots... Je sais, faudrait-il, être Dieu, le vrai le bon... peu importe lequel, mais qu'il soit bon et généreux pour nous aider à les aider...

J'attache mon affection viscérale à tous ces enfants... Je l'ai dit souvent, j'aurai aimé tous les adopter pour les sortir de l'enfer...

Voilà, pourquoi, si un seul de mes vers pouvaient contribuer à la moindre petite aide pour ces êtres qui me sont chers, alors oui, moi j'en prendrai un peu de bonheur que je leur redistribuerai...

Pascale Mège-Monier

Frissons de peine...

Attristée par la haine
Immonde rengaine
Attristée par les peines
Ma poésie sera vaine.

Que refleurisse la vie
Là où on la retire
Que l'on sauve la Syrie
Qu'on évite le pire.

Qu'on éradique les idéaux
Qui remplissent les tombeaux
Que plus jamais de radeaux
De sang dans les ruisseaux.

Qu'on ensevelisse les armes
Que la paix fasse vacarme
Qu'on efface les larmes
Que plus le sort ne s'acharne.

Qu'on nourrisse les famines
Ignobles vermines
Quand la vie se débîne
Quand les ventres sont vides.

Qu'on ranime la flamme
Que plus rien ne condamne
Le bonheur je le proclame
Voilà ce que la vie réclame.

On me dira, quel beau sermon
Mais espérer est de bon ton
Quelques vers dans l'abandon
D'un ressenti, en moi, profond.

Mes seuls mots, aujourd'hui...

Pascale Mège-Monier

Pascale Mège-Monier

L'enfant de Syrie...

L'enfant meurtri qui jamais n'aura souri...

L'horreur... là, sous mes yeux, inégalable,
Déjà maintes fois franchi... l'intolérable.
Bien entendu ! il va de soi... inacceptable ;
Alors, pourquoi ces délits épouvantables ?

Plus que vision d'épouvante, effectivement,
Comment peut-on ? Comment ? Cet enfant...
La cruauté, ce mépris de la vie, de l'innocent,
Anéantir ce peuple, que cesse l'acharnement.

Et, je le regarde, de son vivant, de non vivant,
J'ai peur de comprendre, il est parti maintenant ?
J'ai honte, je n'étais pas là pour ce bébé souffrant,
Je voulais, l'aurai pris, l'aurai sauvé, absolument.

J'ai mal au ventre, l'effroi au fond de mes yeux,
Encore, pourquoi ? que soient maudits ces cieux.
Injustice, impuissance, ridicules sont mes aveux,
Ce petit être, perdu, dans ce monde belliqueux...

Et puis, ses frères, aussi ses sœurs, ceux à venir,
Le même sort vont subir, qui sait, si c'était pire ?
Merde, « ils » s'excusent, disent ne pouvoir agir,
Négligence pas d'urgence, voir lentement agonir.

Préface ? Pour un destin, qui n'aura pas de trace !
Mes mots, vains, pendant que son sang se glace...
Reste petit... le souffle s'enfuit, la vie qui s'efface ;
Le diable outrepassé, immonde est son audace.

Le Mal, vile créature, sombre manipulateur,
Ses tristes sires, gangrènes, piètres serviteurs,
Assassins de la vie, des enfances, exécuteurs,
Bannissez votre haine répandant le malheur.

Souffrez de l'insoutenable, votre pitoyable labeur,
Regardez l'enfant, son martyr, ces longues heures,
Ressez dans vos tripes, son rôle, ses douleurs,
Que vous hante son visage, hurlement de la peur.

Car l'enfant de Syrie, jamais, jamais n'aura souri,
Tachée fut son étoile, arrachée sa lumière de vie ;
Il ne saura jamais les couleurs, la joie, l'embellie,
Je le voudrai assoupi... que dorme l'enfant chéri.

Sa vie ne fut-elle que misères infâmes des guerres ?
Atroce, elle ne fut que souffrance dans l'éphémère...
Il part... qu'il trouve dans l'au-delà, le bel univers,
Son bonheur, les hommes l'ont interdit sur sa terre.

Pascale Mège-Monier

Pascal Hermouet

Enseignant à Paris, Pascal Hermouet a également enseigné le français langue étrangère au Mexique.

Motivations pour écrire sur ce sujet : évoquer la situation critique vécue par toujours plus de migrants permet de ne pas oublier ni de se taire.

Motivations pour rejoindre le collectif : l'alliance de l'écriture et de l'art peut sans nul doute accroître l'expression et la visibilité d'un recueil de poèmes. De plus, face à un thème aussi délicat à traiter on ne peut être efficace que dans une démarche collective, à mon sens.

Pascal Hermouet

Long voyage fugace sortie
j'aperçois ce Magnus corpus
troubles tourbillons dégoût
oraison pour fleuve sans fin

Pascal Hermouet

Pascal Hermouet

Petit matin lampions éteints
la baie rougit écran total
l'horloge s'étire les bouées chavirent
requin chagrin requin pèlerin
mare nostrum parcours citron via crucis rigor mortis

Pascal Hermouet

Pascaline Bussiere

Pascaline Bussiere

Ils regardent de l'autre côté du miroir
Poussés par le vent de la peine
La pauvreté habite leur être
Hommes, femmes, enfants, de partout, de nulle part
D'un espoir né, de jours meilleurs
Fuir leur terre mère - nourricière
Prennent leur argent et leur peine
Embarqués sur la mer, Le néant
La traversée sera longue
Embarcation de fortune
Vers un eldorado
Des rêves
Ces exilés
Arriveront ou pas
Les quotas tomberont
L'Allemagne a des besoins
Main d'œuvre
La France, un peu moins
D'autres fermeront leurs portes
Érigeant les barbelés de la honte
Ces migrants, ces exilés, ces êtres humains
Résultat d'un monde en pleine déliquescence
Mal à mon humanité

Pascaline Bussiere

Pascaline Bussiere

Rêves volés

Ils ont souvent espéré que leur pays leur reviendrait

Le rire des enfants, Le repos des anciens, les carrioles dans les rues dansant sur le bitume

Un doux soleil d'avril

Et La peur, les bombes

Le silence

Ils n'ont pas oublié le rire des enfants

Leurs yeux se sont vidés

Regards hagards

Ils sont partis

Abandonnant leurs rêves

Laissés en chemin

Volées, leurs vies

Ignominie

Échoués sur les côtes

Pays inconnus

Accueillants ou hostiles

Leur réalité

Pascaline Bussiere

Pascaline Bussiere

Ses yeux couleur charbon
Étoile vibrante
Petit garçon
Petite flamme allumée
Yeux rieurs
Noirs profonds
Ta petite sœur
Aux mêmes yeux que toi
D'une douce main
Triture ses longs cheveux
Ils vous ont séparé
Vos cœurs balancés
Vos larmes non écoutées
Vos cris résonnent à jamais
Adultes
Aux cœurs asséchés
Vous ont volé vos rêves
Vous ne grandirez pas dans votre beau pays
Déplacés
Ballotés
Des paquets
Abandonnés de tous
Abandonnés du monde
La lumière a quitté vos jolis yeux rieurs
Ont fermé leur paupière
La faim
La fin
Silence

Pascaline Bussiere

Patrice Merelle

Né en 1966, romancier, nouvelliste et poète engagé pour les droits Humanitaires et pour la Paix dans le monde.

Auteur de six recueils, dont entre autres « Le verger des larmes » 2013, « Traces d'émoi » 2013 et « Divine face obscure de la lune » 2014 t « Le labyrinthe des âmes » paru en 2016.

Poète engagé pour la Paix : il a participé à différents collectifs de la toile internet, dont le Regroupement des Poètes Francophones Engagés pour la Liberté et la Paix depuis 2012, avec les recueils « Plume... Liberté... Paix » 2015, « Hommage à Charlie Hebdo » 2015 et « Nice... La tragédie » 2016.

Il a participé au collectif des poètes du monde avec le recueil en trois volumes intitulé « analectes de poésie mondiale » paru en 2015 du professeur Mohamed Salah Ben Amor.

Patrice Merelle

Océan d'âmes – Le périr de désespoir

(Ou le jeu de la différence et de l'indifférence)

I

Ô Chimères insolentes insufflées des passeurs d'âmes
Où échouent les rêves de demain cognant aux lames
Des océans d'âmes vers des destins sans avenir
Perdus dans la mer agitée et finissent par en périr.

Je vous implore au règne de la différence !

Ô Navires de l'écœurement ballotés entre deux terres,
Vous qui vomissez de vos entrailles putrides
Un flot incessant d'êtres humains aux regards incendiaires
Parqués dans des résidus de béton d'une terre apatride.

Je vous implore au règne de la différence !

Ô survivants damnés blanchies par le sel corrosif
D'une trop longue et lente exposition, où corps
Et âmes transpirent sur la folie de nos récifs
Et finissent en lambeaux de chair jusqu'à nos ports.

Je vous implore au règne de la différence !

Ô élus parlementaires Européens, cloisonnés
Dans la contrainte d'une logique implacable,
Vous, qui surfez sur les océans d'âmes à la saignée
D'une mer qui parfois devient leur tombeau et leur sable.

Je vous implore de ce règne de la différence !

Ô moi où le seul remède est de me lamenter
Dans une écriture poétique insoutenable
Là, où ma conscience décrit un exil doré
Aux portes des océans d'âmes affables...

Je m'implore par ce règne de la différence !

Patrice Merelle

Patrice Merelle

II

Au fond de mes yeux brillent deux diamants
-Constellation de logiques où hâle l'espoir,-
Je m'encorde d'un faisceau, lentement,
Quand je dépose les journaux du soir,
(Ô tentations d'attendre sur cette folie
Collective où l'argent-Roi règne d'une main
De maître sur nos propres délits et orgies),
Et ne voyant jamais rien changer pour demain ;

Je fonde sur ces sociétés décadentes alliées
Un nouvel essor où l'on accordera dans les ports
-Là où transpire de nos bouches comme de vieux porcs
Baignant, amers dans la souillure de nos pensées,-
Une rage de ce dégoût des autres comme un abcès
Crevant en beauté, où la haine, tel un furoncle apposé
Aux troncs de chacun, finira un jour par disparaître
Pour enfin laisser sa place à un amour de l'être,
Cet amour de l'autre, d'une soif inaltérable
D'aimer, juste aimer, sans arrière-pensée immuable
Où la bêtise difforme appauvrit nos regards,
Et enfin entre ces sanglots de joies (sans fards),
Embraseront de nous serrer l'un contre l'autre,
Ici, sur cette terre où ruisselle l'existence !

Par cette vindicte salvatrice de paix, nous, apôtres,
Fonderont enfin, un nouvel ordre moral d'appétence.

Patrice Merelle

Patrice Merelle

Et de nos crimes naissent

L'amertume de l'écume se pose sur le rivage,
Goûtant les lèvres déjà froides d'un visage,
L'enfant ne sanglote plus, le dernier phrasé
Déjà lointain se meurt avec le vent qui se tait.

Quel crime ai-je donc à payer des êtres noyés,
D'une mère, de ses deux enfants, et d'un père
Qui reste les yeux hagards à contempler
La mort qui s'agite, qui s'invite sur cette terre.

Je suis du genre humain qui se lamente et qui
N'a rien fait, pleurant le chagrin d'être si vivant,
Je suis du genre humain, vivant en Occident, et se lie
Au destin de ceux qui n'ont plus rien de rassurant.

Toutes ces mains ne sont pas miennes, et me font
Peur, devant l'inconnu rien de pire que l'avenir
Incertain quand choyais dans ma maison, -frissons
Des innocentes victimes ne me font plus sourire-.

Il faut un cadavre, pas un cadavre d'un père, d'une mère
Pour émouvoir l'Europe ou le monde entier,
Il faut un cadavre d'un jeune enfant de trois ans sur terre
Pour qu'enfin les rois-dollars dénoncent un fait !

Ô réalité des martyrs de tous pays, noyés en mer,
Assassinés sur terre, on s'émeut pour un instant,
Sur votre sort, et demain on oubliera un laps de temps,
Une fois de plus, que des millions souffrent sur terre.

Et le cirque de la réalité recommencera, un rivage
Quelconque accueillera encore des êtres, des « fleurs »
Comme le mystère improbable de tous ces visages
Aux yeux hurlant la rage, la souffrance et la peur.

Patrice Merelle

Patrice Merelle

Humanité je vous aime !

J'ai regardé dans la foule des hérissés,
Parmi le vent de folie qui insuffle cette animosité
Des autres, je ne vous ai pas vu, mon humanité !

Au bout des voyages des pancartes qui crient
Les tourments d'un monde en aliénation,
Entre flammes et jet d'eau des lances de passion.

Au tournant des rues sans nom au délit,
Faciès d'insurgés -à la bêtise humaine qui se ment !-
Dans mes rêves les plus fous, et dans mes tourments.

En mon été, humanité, je vous aime !
En mon hiver, humanité, je vous aime !
Quand l'amour ne nous quitte plus,
Quand dans votre maison, je vous ai vu !

Je rêve de fraternité au bout de mes voyages,
Où je remplie mes poumons de vos idées,
Où je remplie mes poumons de votre générosité.
Parmi les blés et les champs d'amours sans âges !

J'ai regardé devant moi, pour la femme veuve
J'ai contemplé les sourires des enfants perdus,
Une nouvelle ère qui s'annonce comme neuve
Remplie d'idée de partage, sous un arbre, je me suis vu !

Sous un arbre, je me suis vu !
Sous un arbre de paix, -d'olivier,-
Je nous ai vus !
Rires ensembles pour la paix !

Patrice Merelle

Patrick Berta Forgas

Patrick Berta Forgas est né le 20 octobre 1955, à Montreuil.

A 20 ans, il entame des études d'élève infirmier en psychiatrie qu'il abandonne par conviction au cours de deuxième année.

En 1977, il rejoint l'Education Nationale au sein du Conservatoire national des arts et métiers, à Paris. La même année paraît son premier recueil de poésie à La Pensée Universelle ; il a 22 ans.

Il signe en 2017, *Les Jours Naissent La Nuit* chez l'Harmattan. C'est son treizième ouvrage.

Son univers poétique se distingue par son extrême cohérence et son écriture par sa singularité et sa consistance. Thématiquement, ses écrits tournent autour de la détresse humaine et son inéluctable issue.

Patrick Berta Forgas

L'ÉCHIQUIER DES BOUCHERS.

L'Atlantique s'est perdu
À l'échiquier des bouchers.
Jusqu'aux côtes brisées
Du Diable qui se relève...
Architecture enfouie
Et blockhaus du cri.
Ci-jointes les îles
Et les pierres noyées
Dans l'éclat
Des états désunis.
Ci-gît
Le corps des hommes.
Le long des murs
De l'investiture
De la curée...
Ci-gît la terre.
Le froid de l'autre rive
Abrite le saccage partagé.
Les petits navires du pouvoir
Seront naufragés
Si la rime de la vague
S'appuie jusque-là...
Pour vivre enfin,
D'une enceinte issue
Sans frontière.

Patrick Berta Forgas

Patrick Berta Forgas

MÈRES D'EXIL.

Des solitudes s'embarquent
Et en foule, meurent.
La mer aussi a ses frontières.
Des terres, s'épargnent
Quelques frères
Quand d'autres s'aveuglent.

Patrick Berta Forgas

& N.A.D.A. février 2017

Patrick Berta Forgas

LAISSEZ FAIRE LES HOMMES.

Laissez faire les hommes,
Dieu n'y sera pour rien.
Réinventer les chiffres
Et faire la somme.
L'addition des frères morts
Est d'une autre facture.
Laissez faire les hommes,
Nous saurons qui Dieu pardonne.
L'aventure est sans laissez-passer !
Laissez faire les hommes,
Au point où nous en sommes,
Dieu ne sera que le témoin.

Patrick Berta Forgas
& N.A.D.A. janvier 2017

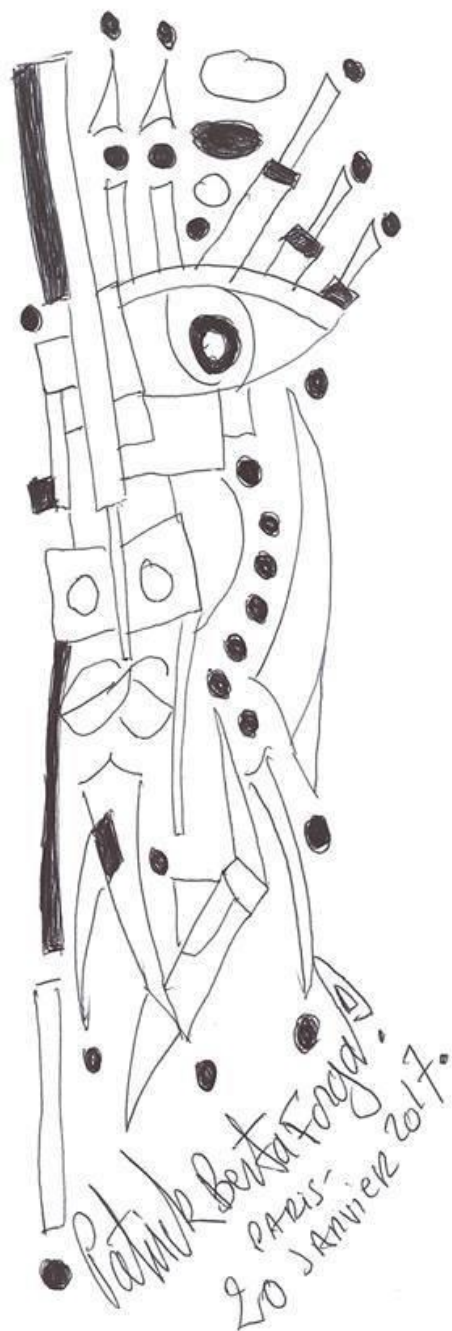
Patrick Berta Forgas



Patrick Berta Forgas



Patrick Berta Forgas



DUN SOUDAIN EXIL
QUAND SE TRICHENT
LES TERRES.

S'AI MARCHÉ
LE LONG DES ÎLES
JUSQU'AU BORD
DU CIEL.



MORTES ARCHIVES.

LE TIROIR
DES MÉMOIRES
COMME POUR TAIRE
CE SOUPÇON DE LETTRES
ÉCRITES
À L'ENCRE BLEUE -

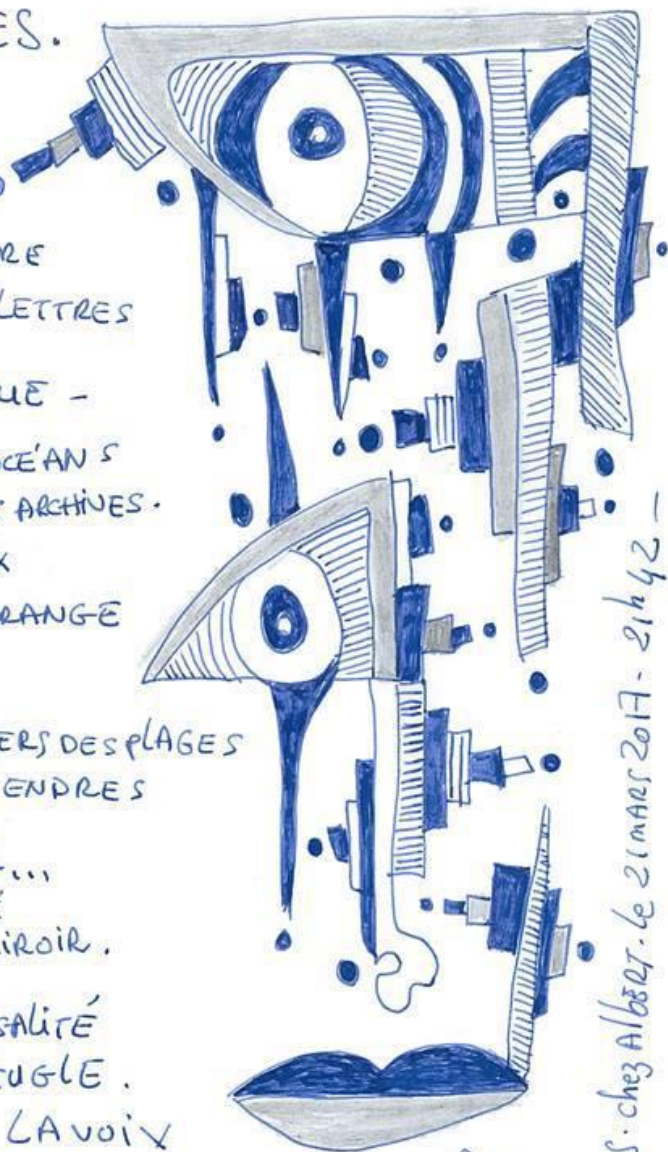
COMME Océans
DE MORTES ARCHIVES.

IL EXISTE DES FEUX
OÙ L'ARTIFICE S'ARRANGE
TOUJOURS.

LES GRAVIERES DES PLAGES
ONT DES CENDRES
TACHÉES
DE SANG...
UN VENT A FROLÉ
LE MIROIR.

CE REGARD D'UNIVERSALITÉ
EN ALARME AVEUGLE.

ÉCRIVEZ LA VOIX
DES SILENCES
QUI CREUSSENT LES GORGES
QUAND S'ÉTRANGLE
LE GALET, AU FLEUVE.
VIA LA MER.



Patrick Berta 2017

PARIS - chez ALBERT - le 21 mars 2017 - 21h42 -

Patrick Dreux

Dans le sort des migrants je vois se jouer le sort de l'humain, de l'homme en marche que méprisent si souvent "les assis"... et la trahison de cette mémoire des exodes, des exils qui nous fondent et nous relient...

Bravo encore cette initiative qui rassemble des voix qui me touchent infiniment

Patrick Dreux

L'il y a et l'eau d'ici

Il y a dans la grande plaine
Qui brûle nos yeux
Tant la mer au lointain s'y reflète toute de sel vêtue
Des hommes mangés par le désert
Des tankers qui rouillent et des pipe-line qui s'enfouissent
Des pistes d'aéroport gagnées par les herbes folles
Des bourses illuminées croulant sous les tonnes de riz, de blé
Dont le cours monte jusqu'aux étoiles très loin des bouches
Des hommes démunis dont les corps jonchent la route
Des enfants que l'on jette et qui poussent leur premier cri
Dans le désert salé des profondeurs abyssales
Des caravanes blanches chassées par toute l'Europe
La mort blanche et ses chiffres devenus fous
L'Atacama qui mord sur le tarmac

L'eau d'ici
La source, la fontaine, le gobelet d'étain
La cruche et la louche au puits inaltérable
La douche au matin, la piscine d'eau bleue
Le bain à l'enfant, l'étang des amoureux
La rosée qui scintille et les brumes humides
La citerne derrière la maison, la vasque qui ruisselle
Les nymphes et les naïades aguichant les tritons
La maison qui résonne au premier jour du printemps
Des meubles que l'on pousse et des grands baquets d'eau
Jetés sur le carrelage enduit de savon noir
Et les bains de minuit et la vague toujours
Mouillant de sa rumeur l'étroitesse des calanques
Battant de ses rouleaux les dunes et les grés roses

L'eau d'ici manque là-bas
Le il y a se refuse au lieu de se donner
Les trésors amassés dans les vastes catacombes
L'or noir et l'or blanc, les richesses des musées et des bibliothèques
Tout se vend et s'achète au-dessus de nos têtes
Picasso roule à l'économique, Rimbaud est un ancien du Vietnam
Qui fait recette à Hollywood, Baudelaire un antidépresseur
Qui vous guérit du spleen, l'écume des jours un palais de la bière
Qui mousse du soir au matin dans les yeux ravagés

Le même processus, la même guerre d'usure
Les catastrophes orchestrées au profit des puissants
L'homme seul désigné à la haine des passants

Les peuples confinés dans des votes impuissants
La culture vendue demain au plus offrant
La médecine pour qui peut payer le supplément
Et comme jadis les colons découvrant les Afriques
Parlaient de terres vierges inhabitées
Le spéculateur aujourd'hui découvre devant lui
Les espaces publics, les états et leurs peuples, comme autant de jachères
Qu'il lui reviendra d'exploiter

Patrick Dreux

Patrick Dreux

Quand je me berce en marche tête nuage, tête d'eau
Tête chemin, tête ravine, au loin les pluies, au loin les neiges
Et les têtes soleil qui percent dans les herbes
Mon sang d'Afriques et de Balkans, d'Océanie et d'Océan
Gonfle d'un cœur en montgolfière capable de
Franchir les caps et les tourments, les tremblements de cette terre
Marchant toujours sans lamento au milieu des
Hommes paupières fermant le poing, jetant des pierres

Mon sang d'humain

Patrick Dreux

Patrick Dreux

L'homme derrière sa fenêtre regardait battre les volets
A chaque fois qu'ils s'ouvraient tout s'envolait
Son passé, ses dictionnaires, ses photographies,
Sa femme, ses enfants, ses rêves aussi,
Et à chaque fois qu'ils se refermaient il croyait tout garder
A lui, enclos, dans sa maison toute d'ombre et pleine d'eau
Il n'avait rien entrepris pour s'extraire de sa province, de son passé-présent
Mais ce qu'il n'avait pas compris c'est que le monde pulsait
Une autre chanson que la sienne

Il ne lui restait que sa télévision
Et un soir il vit un film qui se passait en Afrique
Il pleura
L'histoire de ce vieux qui restait seul dans son village
A porter ses souvenirs, ses images
C'était son histoire !

Il aurait voulu le serrer dans ses bras !

Les volets s'ouvrirent avec fracas
Son avoisinant de misère était là

Patrick Dreux

Patrick Dreux

Ils s'étaient assis là
Aux heures d'herbes jaunes
Les branches des arbres encore nues
Ils s'étaient assis, fatigués sans doute, contemplatifs surtout
De la vue
Depuis la terrasse
Un couple de mésange allait et venait de la branche
Au creux des pierres
Dans lequel le nid se bâtissait
Dans leur dos la radio faisait entendre son chaos
Ce monde devenu imprévisible à l'enfant
Au jeune adulte, à la femme seule, au vieux
Et ils restaient assis à suivre la lumière et la patience
Du couple de mésanges
C'est effrayant
Toutes ces nouvelles de sang, de mort, de mensonges encore
Pendant que les mésanges bâtissent leur nid
Au creux des pierres
S'interrompant un instant pour guetter, sur la branche,
La venue d'un danger
Qui ne vient pas
Mais qu'ils entendaient, assis sur la terrasse,
Dans la lumière lentement déclinante
Des réunions au sommet, des cadavres sur les plages, des mots
Aussi qui parlaient de gazage, et d'autres qui refaisaient l'Histoire
En écartant
L'ouvrier, l'humilié, l'étranger, l'exilé !

Patrick Dreux

Patrick Magois

Patrick Magois naît en 1962, en région parisienne. Il commencera à écrire dès l'adolescence pour ne faire paraître ses premiers écrits à partir de 2014 dans des maisons d'édition mais également en autoédition. Quinze ouvrages sont à ce jour disponible sous son nom et sous celui qu'il se servit jusqu'en 2015, Frédéric Sermages. J'ai rejoint le collectif « De l'humain pour les migrants », pas pour opportunisme, mais par humanité. L'exil et les migrations ont été depuis des millénaires dans l'histoire. De la famine à un pouvoir répressif, à la recherche d'un monde meilleur, nous sommes toutes et tous des immigrés en puissance, tout comme le sont les Américains. Ne pas les regarder et leur tendre la main est à mon sens me mettre une corde au cou et renier mon histoire, notre histoire.

Patrick Magois

J'ai écrit ce texte il y a 34 ans illustrant l'exil des campagnes vers la ville. Je m'aperçois qu'il parle de bien plus que cela car il concerne tous ceux qui doivent quitter leur pays et le pays est celui où l'on est né. C'est un village de France, une région, un pays frontalier, mais aussi l'autre bout du monde. L'horreur, c'est la guerre et la faim. Pour éviter la fin ils décident de partir, de tout abandonner ou presque.

L'EXIL DE LA SURVIE

Si tu crois, qu'il est facile
De quitter son pays sans retour,
On ne récolte pas toujours,
La vie n'est pas aussi docile.
Il est dur de partir d'où l'on vient,
Mais quand la terre et les hommes,
Surtout ceux qui font les sommes,
Font que plus rien ne nous retient.
On a vraiment tout cherché,
Pour rester ici, refuser de partir,
Mais il n'y a plus rien pour s'en sortir,
Prenons nos sacs, nous allons marcher.
Il paraît que la grande capitale,
Offre du travail, à ces enfants de province
Que la terre renvoie et ne garde que les princes,
Avec leurs décisions et sanctions fatales.
Je partirais, alors, dès demain,
Trouver ailleurs, une raison de fuir la misère,
Que des hommes ont laissé faire,
Pour que l'on aille sur d'autres chemins !
Déjà, certaines grandes villes n'ont plus rien à donner,
Pas plus que le pays que je viens de quitter,
Je ne crois pas que cela soit la fatalité,
Je sais que mon coeur ne pourra jamais pardonner.

Frédéric Sermages // Patrick Magois

Patrick Peronne

Né en 1953 habite Nice. Etudes littéraires, titulaire d'une Maîtrise de lettres. Engagé politiquement très jeune, j'ai beaucoup écrit sur les migrants. Je milite à travers France Syrie Démocratie auprès de personnalités comme Bernard Schalsha depuis presque 7 ans, où nous avons, dès le début pris position contre le régime de Bachar el- Assad... Un petit bout de texte écrit il y a 2 ou 3 ans... qui peut vous faire comprendre pourquoi toutes les initiatives humanitaires ou et humanistes me font répondre présent.

AYLAN KURDI

Ça y est ... nous pouvons mettre un visage et un nom sur notre inhumanité, sur notre égoïsme coupable, sur notre indifférence criminelle. Aylan est le visage et le nom de ces milliers d'êtres qui nous appellent à leur secours depuis tant d'années. Derrière les chiffres de ces morts répétés par les médias, il y a le corps de cet enfant martyr. Notre mauvaise conscience pouvait trouver refuge derrière ces chiffres "désincarnés" ; elle ne le pourra plus.

Patrick Peronne

Le tunnel
Calais
encore un pas
voir le bout du tunnel
et ne plus refaire la manche
enfin !

-Ce texte est un cinquain américain (métrique 2/4/6/8/2... les 1er et dernier vers se faisant écho)

Patrick Peronne

Pierre Cléon

Pierre Cléon

Miséréré

Il a quitté sa terre,
Ses amours pourquoi le taire,
Il a pris son baluchon,
Monté à califourchon,
Sur un bateau de misère,
Il a quitté son désert,

Il dit qu'il est seul sur terre,
Et cherche partout ses frères,
Il croit en l'eldorado,
Est-ce vraiment un cadeau?
Il pense à sa vieille mère,
Qu'il a quitté avant hier,

Il migre vers la lumière,
Fait chaque jour ses prières,
Il a le mal des voyages,
Et a peur de faire naufrage,
Il ne sait plus ne sait pas,
Qu'est-ce qui l'attend là bas?

Le sel lui pique les yeux,
Il faut qu'il se méfie d'eux,
Ces faux frères tous ces passeurs,
Vont l'faire mourir avant l'heure,
Sur ce bateau de misère,
Qui est une poudrière,

Il a quitté sa terre,
À cause de la guerre,
Il a pris son baluchon,
Monté à califourchon,
Sur un bateau de misère,
Il a quitté son désert.
Inch Allah!

Pierre Cléon

Pierre-Jean Boutet

J'écris sur ce thème comme sur bien d'autres car c'est une question de tous temps, qui invoque nos valeurs humaines les plus profondes et interpelle nos consciences. Je suis un poète moraliste (et non moralisateur) à mes heures. Il me semblait important de soutenir la démarche du collectif pour mieux faire entendre la voix de tous ceux qui défendent les valeurs universelles de l'humain et des droits de l'homme, notamment celles de fraternité et de solidarité car nous sommes tous semblables (les différences phénotypiques ne sont que marginales, nous sommes une seule et même réalité humaine dans toutes ses manifestations et quels que soient nos biotopes) nos sorts sont objectivement liés sur cette petite planète...

Quant à ma "bio" ; j'ai 64 ans ; marié, trois enfants ; vétérinaire de formation j'ai exercé plusieurs métiers au sein du ministère de l'agriculture, autant consacrés aux bipèdes qu'aux quadrupèdes... j'ai reçu en novembre 2015, comme une révélation, le média poétique comme moyen d'expression et depuis ce déclic, cette forme d'écriture est devenue mon mode d'expression privilégié (j'ai écrit plus de 1500 textes versifiés depuis) à travers lequel j'aborde une série de questions comme celles du temps, du destin, de la folie des hommes, de la nature, de la mise en danger de la vie sur terre, de l'enfance, de la mémoire, de l'amour mais aussi maintes interrogations sur l'acte poétique lui-même, des chansons, des contes pour enfants, la joie et les plaisirs, les malheurs de l'existence....

Pierre-Jean Boutet

La peur

La peur s'est abattue sur l'Occident qui pleure
Son passé révolu de grandeurs et conquêtes
Dans des pays que hantent les succès de naguère
Qui n'ont que le passé pour relever la tête.
Son passé révolu de grandeurs de conquêtes
Empêche d'envisager d'autres voies, d'autres ères
Qui n'ont que le passé pour relever la tête
L'avenir n'apparaît qu'en habits de misère.
Empêche d'envisager d'autres voies, d'autres ères
Dans les esprits blessés par la crise et la guerre
L'avenir n'apparaît qu'en habits de misère
Et l'imagination navigue terre à terre.
Dans les esprits blessés par la crise et la guerre
La générosité peine à voir le jour
Et l'imagination navigue terre à terre
Et les cris de colère étouffent tout amour
La générosité peine à voir le jour
Le peuple est craintif, sensible aux discours
Et les cris de colère étouffent tout amour
On les entend partout, clamés jour après jour.
Le peuple est craintif, sensible aux discours
Qui se redressera pour répondre aux malheurs
On les entend partout, clamés jour après jour
La peur s'est abattue sur l'Occident qui pleure.

Pierre-Jean Boutet

Pierre-Jean Boutet

Un enfant dans le sable

L'enfant joue dans le sable tandis que près de lui
Parlent tous ces adultes en tenues vert de gris
Accroupi, vois il gratte, de ses mains écorchées
Il creuse dans le sable et on le voit trembler.
Cet enfant dans le sable si vous regardez bien
Il pleure à chaudes larmes étourdi de chagrin
Il creuse dans le sable pour retrouver les siens
Quand la bombe est tombée, il ne restait plus rien.
Et l'enfant dans le sable il ne comprend plus rien
Sa maison était là, et il n'en reste rien
Ses parents et ses frères revenus avant lui
Qui rentrait de l'école plutôt content de lui.
Cet enfant dans le sable, les hommes vêtus de gris
Ils ne voient sa détresse y en a tant comme lui
Ils sont les survivants de la ville meurtrie
Ils se demandent comment vivre encore à la nuit.
Les gestes mécaniques, l'enfant a ralenti
Quand tombé de fatigue il s'est là endormi
A quoi peut-il rêver quand le vrai cauchemar
Il le retrouvera, à son réveil plus tard ?
Je maudis tous ceux qui, quelles que soient leurs raisons
Pensent hélas qu'il est juste que des filles ou garçons
Quelque part dans le monde subissent la déraison
De la violence faite aux enfants sans raisons.
Un enfant dans le sable, l'image du bonheur
Dans des pays en paix, à l'abri des douleurs
Un enfant dans le sable, image du malheur
Dans les pays en guerre, victimes de nos peurs.

Pierre-Jean Boutet

Pierre-Jean Boutet

Les routes de sel

Sur des routes de sel tu as brûlé tes vœux
Et le peu qui restait de tous ces jours heureux
Ces temps de jeunesse où souriait la vie
Où le monde s'offrait à toutes tes envies.
Chemins arides où n'est que sécheresse
Celle des cœurs vides, exempts de promesses
Celle des mains fermées, sourdes aux caresses
Des esprits bornés, aveugles aux détresses.
Quand tu es parti pour la terre promise
Ce lointain paradis dont la vue te grise
Tu ne t'attendais pas à cette méprise
Murs de grillage qui si fort te dégrisent.
Routes de souffrance et de défiance
Où se noie cet espoir de vivre en France
Où dans un pays où réside ta chance
De vivre enfin la vie, tu rêves en silence.
Tu es né quelque part aux franges d'un monde
Qui lui même se meurt à chaque seconde
Tout ça en vérité n'est qu'un feu de paille
D'un monde à l'agonie, dernières batailles.

Pierre-Jean Boutet

Pierre-Jean Boutet

Réfugiés

On sonne à la porte un beau matin d'octobre
J'ouvre et je vois un homme alors que la nuit tombe
Sa tête est baissée il est un peu courbé
Il se tient là tremblant, dans un manteau râpé.
Il lève son visage, ses yeux clairs délavés
Me fixent implorant et il dit aidez moi
S'il vous plaît aidez moi, ma famille et moi
Nous sommes si perdus, on en a tant bavé.
Ce soir il fait très froid, on ne sait où aller
J'ai deux enfants petits qui sont frigorifiés,
Pourriez vous nous aider, monsieur, s'il vous plaît
Nous dire où aller, qui peut nous abriter ?
Je ne suis pas très brave, j'avoue j'ai un peu peur
J'ai moi même une famille que je dois protéger
Devant des inconnus même s'ils sont en détresse
Je suis très réservé, j'aimerais que ça cesse.
Facile en théorie de se dire solidaire
Quand c'est juste une idée, qu'elle ne vous oblige
Mais quand vous êtes placés devant ce qui afflige
Alors vous verrez bien, si vous êtes volontaires.
Cependant j'aperçois sous une porte cochère
Trois silhouettes transies, le brouillard de leur haleine
Saisi d'une empathie surprenante et soudaine
Je dis entrez monsieur, venez dans ma demeure.
Mes enfants sont partis, leur propre vie pour faire
J'ai deux chambres bien vides qui restent disponibles
Je vais vous héberger pour cette nuit pénible
Demain on verra bien tout ce que l'on peut faire.
Je ne sais pas ce geste où il va m'entraîner
N'ai pu les ignorer, j'ai écouté mon cœur
Ces humains si fragiles, victimes de malheurs
Peut être suis hors la loi, pour les avoir aidés.
Nous vivons une époque qui se voit bousculée
Par tout un tas de drames qui frappent à nos portes
Peut on encore penser qu'ils nous sont étrangers
Respectons les valeurs qui vraiment nous importent.

Pierre-Jean Boutet

Pierre Morens et L'St.R

Pierre Morens et L'St.R

« Ces montagnes,
Sont-elles des ogres
Ou des guerrières peut-être protectrices ? »



Nouveau monde par L'St.R
Tous droits réservés.

Pierre Pages

Je suis d'origine Valentinoise 26 ! Cuisinier à la retraite depuis 5 ans, et c'est aussi mon autre passion ! Je suis venue rejoindre ma compagne à Bourgoin-Jallieu. Quant à la poésie je la pratique depuis une vingtaine d'années ! J'ai appris le classique, mais pratique presque tous les genres, jusqu'au slam.

Motivations

Pourquoi avoir rejoint ce collectif ? Tout simplement pour apporter une goutte d'eau dans l'océan du partage afin de tenter un peu d'améliorer la condition humaine bien en perdition !

Pierre Pages

"VAGUE ESPOIR "

Quand ils dressent leurs voiles au reflux des passeurs
Pour greffer des étoiles au cadran de leurs peurs ;
Quand ils se font voler et leurs fois et leurs bourses ...
Ils n'ont que des gilets que le vent éclabousse.
A quoi rêvent les dieux et où vont tous les hommes ?
A quoi rêvent les dieux et où vont tous les hommes ?
Quand ils ont navigué vers de faux souvenirs
Pour enfin s'échapper de leurs pays martyrs ,
Enjambant les zodiacs ou des barques bancales
En rêvant de hamacs et d'une autre cabale ...
A quoi rêvent les dieux et où vont tous les hommes ?
Quand ils crieront Côte ! Côte ! Sur des rochers saillants ;
C'est leurs vies que l'on ôte dans des cercueils coulants,
Dans un monde qui s'en fout quand leurs cris se déchirent
Dans un long black out où les sables se mirent.
Quand se lèvera l'écume peu seront les élus
Sur la route de brume au trajet corrompu ;
A la tombée du jour la plage sera rouge
Et la mer en tambour deviendra leur épouse ...
Quand nos fils et nos filles au fond de la grande bleue
Oublient tout ce qui brille et ferment leurs grands yeux ;
Quand leurs âmes s'évaporent alimentant les fonds ;
Quand un ange s'endort ou tourne tout en rond ...
Il nous restera quoi, au grand jour du partage ?
De la glace et du bois, à l'heure de nos naufrages
Quand nos terres sont banlieues et nos peaux polychromes !
A quoi rêvent les dieux et où vont tous les hommes ?

Pierre Pages

Pierre Pages

Pour vivre ses fantasmes
La horde des miliciens
A comme une oriflamme
Au funeste destin ...
Pour drapeau ce blasphème
Décoré d'inepties
Flotte au vent un emblème
Sur fond d'hypocrisie ...

COUPLETS

Lorsque la horde hurle
Et charge et viole à sang
Juste après la souillure
Tue vieillards et enfants ;
Il enlève des femmes
Vers des déserts de peurs
Où s'envolent leurs âmes
Dans des charria d'horreurs !

Enchaînées sous des tentes
Sans aucun garde-fou
Elles deviendront servantes
Et de la chair à loups ...
Sur des croix qui vacillent
Leurs cris comme des trois-mâts
Rêvent de plages infertiles
Et parfois d'au-delà ...

Elles seront aux enchères
A d'autres fous vendues
Pour armer une guerre
Sans le moindre salut !
Que vivent ces pauvres filles
Avant l'ultime sanglot
Si loin de leurs familles
Piégées dans ce cahot ?

Alors se meurt le rêve
Aux flux des cauchemars
Lorsque tombe le glaive
D'un sinistre étendard ...
Autrefois en Europe
Apparut un tyran
Qui vécut en despote
Ses délires indécents !

Ô peuples du monde
N'oublions pas leurs bras
Immergeant de l'immonde.
Ou bien il nous vaincra !
Lorsque la horde hurle
Aux confins de l'orgueil
Que cessent les souillures
Et le temps des cercueils ...

Pierre Pages

Pierre Rode

C'est par des textes, ceux de Séverine Mayer publiés sur Facebook que j'ai été sensibilisé à la question des réfugiés. Ses descriptions des conditions de vie inhumaines des réfugiés de Calais et les appels au secours répétés des bénévoles locaux ont provoqué un déclic. Membre à l'époque (2014) de l'antenne Action Froid de Paris (aide aux sans-abri), nous nous sommes mobilisés pour apporter notre soutien, périodiquement, aux bénévoles locaux, leur faire savoir, surtout, qu'ils n'étaient plus seuls, à 300 km de la capitale des Lumières. Concepteur-rédacteur free-lance, j'ai donc pas mal publié, mobilisé sur Facebook, écrit un article dans la revue Tank notamment. Je crois au pouvoir des mots, au cheminement de l'émotion dans la raison. En publiant ce poème, je continue à mener une bataille sémantique contre ce terme de "migrants" accolé à des êtres humains dont j'ai constaté, par moi-même, le statut de réfugiés.

Pierre Rode

Migrants, du verbe je migre ?
Migrants du verbe ici c'est la guerre
Migrants du verbe fuir
Du verbe exploiter
Du verbe violer
Du verbe souffrir et du verbe mourir
Migrants du verbe réfugié
Migrants du verbe noyé

Pierre Rode

Pilatom Remicasse

69 ans retraité ancien Directeur Commercial à la Poste. J'écris poésies, citations, Haïkus. J'aime les arts dans leur ensemble. Je peins, fais un peu de musique (saxophone ténor) je pratique la marche et le vélo. J'aime la vie et les échanges d'opinion à la condition d'avoir un respect mutuel. J'ai écrit sur l'injustice, la parité, les dérivés de nos dirigeants sans les nommer, et sur les migrants, ainsi que lors de chaque attentat. Ma motivation première est de mettre en lumière la dangerosité de l'ignorance, les méfaits de l'intégrisme, l'intolérance, l'injustice, la barbarie, la souffrance des peuples bafoués, torturés et le silence ou l'exploitation faites par certains. J'écris librement et je ne me tairais pas. Je ne cherche pas la notoriété.

Pilatom Remicasse

Terre d'exil

Ils sont partis fuyant la folie meurtrière
Abandonnant le peu de terre
Un âne, quelques chèvres, une maison
Les amis et voisins de toujours
Le cri des enfants heureux d'exister
Jouant dans la poussière en courant
S'inventant un autre monde
Pas celui d'aujourd'hui assurément
Alors un matin Ils se sont décidés
Partir pour essayer de vivre, survivre
Sauver ce qui peut l'être
Donner ses quelques économies
En échange d'un eldorado promis
Par quelques scélérats " oiseaux de malheur"
A l'affût de l'appropriation de leur détresse
Ils ont longuement marché dans la nuit
Oubliant fatigue et tracas, sans bruit
Pour ne pas réveiller les scorpions endormis
Ceux qui les ont chassés, pillés, violentés
Massacrant au hasard parent et enfants
Alors ont Ils le choix ces pauvres bougres
Mourir sur place, ou essayer de vouloir vivre encore
Partir vers l'inconnu, un eldorado
Où se taisent les armes

Pilatom Remicasse

Terre d'exil le 20 mars 2017

Pilatou Rémicasse

Migration

Chassés par l'ignominie et la terreur
Ils sont partis, fuyant l'horreur
Abandonnant le peu que le ciel
Leur avait alloué, dans sa générosité
Les barbares tuaient sans vergogne
Vieillards, Femmes, et enfants
Porteurs d'un inaudible message
Oiseaux de mauvais augure
Faux prophètes de sombres présages
Sous le joug d'un passeur, Ils se mirent en route
Une nuit sans lune, un ballot sur le dos
Dépouillés de leurs maigres économies
Ils avaient tout misé pour une autre destinée
Sans trop savoir, mais remplis d'espoir
Exténués, la bouche sèche, le ventre vide
Ils entendaient le flot des vagues
Qui venaient caresser la plage de sable
On les entassa sans ménagements
Sur deux bateaux d'un autre temps
A la coque rouillée, couverte d'une peinture écaillée
Les moteurs toussotaient et hoquetaient
En s'éloignant progressivement de la côte
L'aventure commence ici, entre drame et espoir
Une puissante embarcation les escorte
Jusqu'à ce que la côte disparaisse
Seules quelques faibles lumières
Restent encore perceptibles
Et rappellent cette terre chaude et ocre
Qui les a vu naître, et dont ils se sont nourris
L'escorte s'arrête là
Les passeurs font demi-tour les poches pleines
Le vrombissement du puissant moteur
Étouffe le bruit anémique des deux radeaux
Seuls au milieu de nulle part
Les embarcations sont ballotées au gré du vent
Quelques gémissements, des cris d'enfants
Rappellent que des vies sont en suspens
A la merci des éléments, d'une déferlante
Ceux-là auront la chance de s'en sortir
Après quatre jours et autant de nuits
Ils seront secourus par un navire patrouilleur
Réconfortés, et nourris ils seront accueillis
Sur une autre terre moins ocre

On leur avait décrit le Paradis
Là au moins il n'y avait pas de canons
Ni de barbares prônant d'inaudibles discours
Là au moins ils pourront manger et dormir

Pilatom Remicasse

Le 20 mars 2017

Extrait de " migration"

Pilatom Remicasse

Liberté

Vents de sable
Pauvres misérables
Rafiots pour une traversée
Avec la peur d'être renversés
Devenir bientôt naufragés
Après avoir été outragés
Atteindront Ils la terre promise
Havre de paix ou la vie est permise

Pilatom Remicasse

Pilatou Rémicasse

Infamie

Certes il est bien plus simple et facile
De jeter l'opprobre sur les migrants
Plutôt que de vilipender l'imbécile
Le dictateur fou, l'hégémonique tyran

Celui qui avec ses hordes de sauvages
Tue et massacre sans aucune vergogne
Viole, saccage et brûle les villages
Assassins masqués qui cachent leur sale trogne

Quel est donc le choix des blessés, des rescapés
Les donneurs de leçons, courageux pourfendeurs
Préconisent les armes, l'ennemi frapper
Avec des bâtons, contre les vils écorcheurs

Ou pour sauver leur peau, fuir et abandonner
Le peu qu'ils ont, aux agresseurs sanguinaires
Fuir l'horreur, la barbarie sans se retourner
Marcher jour et nuit, vers un imaginaire

Une terre inconnue, un lieu de paix, d'accueil
Ou les armes n'ont pas loi, un peu de repos
D'eau, quelque nourriture au lieu d'un cercueil
Les nantis peuvent Ils comprendre cet à propos

Sont ils prêts à partager, ou bien se goinfrer
Gras et pansus, ignorant les réalités
Prônant un discours, continuant à se bâfrer
Feignant l'oubli, l'ignominie, la lâcheté

Que suis je donc pour me proclamer censeur
Donner la leçon à tous les vils détracteurs
Ai je avec mes mots combattu l'oppresseur
Ou bien me suis je comporté en un acteur

Portant secours et aide à ces fugitifs
Échoués sur une côte inhospitalière
Non rien de cela, je reste contemplatif
Devant ce génocide, cette poudrière

Chaque jour je me pose un tas de questions
Qui suis-je, pourquoi cette injuste souffrance

Comment accepter notre monde d'exactions
Sans repentance, l'espoir d'une délivrance

Pilatom Remicasse

Texte protégé 07 avril 2017!

Regine Brulin

Regine Brulin

Les migrants

Ils viennent d'ailleurs
De terres loin d'ici
Ils vivent la douleur
D'avoir fui leurs pays
Ils n'ont rien demandé
Tant qu'ils vivaient là-bas
Mais l'horreur a frappé
les enveloppant d'effroi
Ils viennent par centaines
Et parfois par milliers
Créant des flots de haine
Contre ces immigrés
Ils sont trop c'est certain
On ne veut les entendre
Mais si on n'y peut rien
Il faut pourtant comprendre
Laissez-là donc vos craintes
Ces gens sont comme vous
Non leur peur n'est pas feinte
Ils veulent vivre c'est tout
Que feriez-vous demain
Si la guerre survenait
Vous partiriez au loin
Pour y trouver la paix

Regine Brulin

Régine Taront

Régine Elizabeth Taront Née le 11 juillet 1956 à Mulhouse, en Alsace, Régine Elizabeth Taront (R.E.T.) écrit dans sa tête depuis toujours.

Après des études en langues, elle devient assistante de direction en Suisse voisine. Son parcours professionnel riche mais néanmoins "égaré" lui prend 25 ans de sa vie.

En octobre 2001, après la perte de son emploi suite à un grave accident qu'elle appellera "son 11 septembre personnel", elle décide de s'adonner à sa passion des livres et passe son diplôme de bibliothécaire.

Depuis 2015, après un événement majeur dans sa vie, les vannes s'étant enfin ouvertes, elle se met à écrire.

Poétesse intuitive qui laisse couler ses mots, qui jamais ne les renie, narratrice et interprète de l'amour essentiellement, elle écrit à l'encre de son cœur, parfois léger comme des bulles de champagne, souvent lourd comme une enclume.

"Caresses d'infinitude" mon premier recueil de poésies est sorti en décembre 2016. "Oxymore" est actuellement en cours d'écriture.

Qu'est ce qui a motivé ma participation à ce projet :
Brièvement.

La condition féminine de par le monde me tient particulièrement à cœur, c'est pourquoi j'ai écrit "Petite fille des années 2020. "

En effet, je suis d'une génération post 68arde qui s'est battue pour que les femmes soient libres dans leur tête, dans leurs corps et responsables dans leurs agissements :
Le droit de vote, le droit à la contraception, à l'avortement...

Vous dire que je ne reconnais plus le monde d'aujourd'hui est bien peu !
Participer à ce recueil collectif et donner un peu d'espoir est la moindre des choses. Je souhaiterai faire bien plus que d'écrire ma révolte sur une page blanche !
Je voudrais que chaque être humain sur cette terre garde encore l'espoir de pouvoir vivre heureux chez lui.

Régine Taront

Mélancolie

Ami, amour, frère de solitude
Lointain et proche,
Je cherche ton sourire
Caché derrière tes larmes
Je cherche ta joie.
Pour qu'on t'entende,
Je t'offre ma voix.
Je te berce
Pour endormir tes peurs.
Nous nous sommes reconnus,
Nous avons la même candeur,
La même soif de vérité
Parfois
Quand nous courons pour fuir,
Pour éviter le malheur.
Nous sommes hauts en couleur
Et si nous atteignons des sommets
Qui nous sont interdits,
Nos rêves sont si beaux,
Nous retombons vite,
Nos désespoirs sont bien trop profonds.
Nous vivons, tout,
Différents, chaque instant,
Mais tellement intensément.
La vie ne nous est pas facile,
Même si souvent elle nous éblouit,
Elle nous condamne aussi
A cette douce mélancolie
Qui nous séduit tant.
Frère de sensibilité et de plénitude
Ami, amour, amour de toujours,
Je te reçois en certitude,
Comme tu me portes dans ta lumière.
Entrons dans ce cercle d'infinitude
Rejoindre les étoiles,
Le reste du monde est si pâle...

Régine Taront

Régine Taront

Petite fille 2020

Petite fille des années 2020, futur proche ou avenir lointain
Quand tu verras le jour sur cette bonne vieille terre
Je te souhaite de naître dans un monde de joie
De ne connaître ni l'effroi, ni la famine, ni la guerre
D'ignorer ce qui tue ce monde : le manque chronique d'amour.
Je te veux forte, libre et debout
Que tu n'aies jamais pas à courber le cou
Devant qui que ce soit, ne te soumet pas
Aucune religion, aucun pouvoir quelconque
N'aura le droit de te brimer, de t'avilir.
Je te souhaite de te vêtir comme tu voudras
D'accéder à la connaissance, de ne pas connaître la dépendance
Que ce soit celle d'un homme ou de ta famille
La pression d'un groupe social, ou une loi ancestrale
Personne n'aura le droit de t'imposer ton mode de vie
Tu vivras je l'espère dans un monde respectueux
De la nature, de toutes ses créatures
Qui équitablement se partageront la terre
Sans chercher à la transformer en un enfer
Tu protégeras tes enfants de la faim et du froid
Enfin et avant tout, je te souhaite l'essentiel :
D'avoir encore de l'eau entre les mains
Toujours du pain pour chaque matin
De t'épanouir, de prendre du plaisir
À vivre, à aimer, à être aimée
D'avoir encore l'envie irréfutable
À ton tour de donner la vie....
Petite fille des années 2020
Sois HEUREUSE sur ton chemin.

Régine Taront

Richard Taillefer

Richard Taillefer, un poète débraillé

Né un 21 avril 1951 à Montmeyan, un petit village du haut Var, au pied des gorges du Verdon. 20 premières années à Marseille. Vit actuellement en Seine-et-Marne. Certificat d'étude primaire, un CAP d'ajusteur en poche, un BT en fonderie (moulage à vert)

« On n'échappe pas à la vocation de son nom ».

En 1972, trouve sa voie, pour 30 années à la SNCF comme conducteur de train au dépôt du Charolais situé à Paris. Retraite en 2001.

Quelques activités syndicales et de 1998 à 2014, trois mandats municipaux à la fonction de « maire adjoint délégué à la culture » dans la ville de Savigny-le-Temple en Seine-et-Marne.

En 1981, création d'une association en poésie et d'une revue « Poésimage » 34 numéros.

En juillet 2014, création avec quelques amis, du festival « Montmeyan en PoéVie » Publications dans quelques revues ou sur le net. 11 recueils en PoéVie dont les deux derniers « PoéVie Blues » et « Ce petit trou d'air au fond de la poche » chez « Prem'Edit ».

Motivations :

Poètes, rangez vos mouchoirs, sortez vos mots à la face d'un monde qui n'a que pour finalité, la vanité et les fausses idoles. Ne restez pas figés sur vos tours d'ivoire. On vous espère, on vous attend dans les caniveaux de l'espoir pour apporter votre modeste lumière et donner du sens à nos vies confisquées. La poésie n'est pas la face cachée de la littérature, elle en est le diamant brut.

Richard Taillefer

1

Ils s'entraident, rampent avec peine. Comment pourrais-je plus longtemps fermer les yeux sur ces regards dont je n'ignore plus rien de leurs souffrances, de leurs douleurs. De chaque note, naît plus qu'un soupir.

Cette perception intolérable du monde Si monde, il y a encore ?

Je n'ai plus de racine
Comme cet arbre abattu
Je suis déraciné de ma terre mère

2

Tout cela me fait rêver du pays. Les eaux vertes bouillonnantes de la rivière, les grottes obscures à flanc de montagne. Ours qui grogne, dragon qui gronde. Au sud volent les oies sauvages. Je pense à vous lointains exilés. La tristesse m'emporte comme un gros nuage noir dans la tempête. Ici ni là, à travers la vaste plaine, il ne reste plus rien, si ce n'est des barbelés, des bottes de sept lieux en caoutchouc et quelques SOS résignés. On n'entend plus que le bruit sourd des pas dans la glaise. Des couvertures sombres enveloppent les corps oubliés sur le bord du chemin. Qui claque des dents pour inviter les dieux ? La tête courbée sans dire un mot. La mer se voudrait profonde pour y engloutir tant de chagrins, de corps funestes.

La main qui se tend
Ne peut venir que du fond du cœur.
Il est trop dur de vivre sans aimer.

Je regarde mon village
Mais ma route est sans retour.

3

J'entends leurs cris et leurs sanglots. Dans le village on se lamente sur son propre sort. Ils arrivent ! L'aubergiste veut bien ouvrir son étable à cette famille qui attend un enfant. On ignore tout de ce chemin macabre, de cette ombre épaisse de la peur qui nous tenaille le cœur. Que d'étoiles sans fin pour tant d'espace vide.

Tout à coup Il fait de plus en plus froid
Près de ce corps oublié en pleine lumière

4

Le voyageur sans bagage, au milieu de la nuit, brûlé par le givre n'arrive plus à nouer sa ceinture. Parfois un cri de détresse plane par les mers et les champs. Te voici bien seul, plongé dans ta détresse. Aux arbres pendent des haillons abandonnés.

Ne laisse pas vide, la main qui se tend.

À quoi bon raconter cette histoire
Avec cet air terrible de déjà vu
Si rien ne vous rattache à rien

Richard Taillefer

. Textes extraits de "Ce petit trou d'air au fond de la poche" Editions Prem'Edit

Rio Di Maria

Rio Di Maria est né à Canicatti (Sicile) où il a vécu jusqu'à l'âge de onze ans. Avec sa famille, vie précaire comme tout Sicilien non assujetti à la Mafia ou aux nantis. Émigration. Rio réside dans la région liégeoise depuis 1957. Études commerciales. Quarante ans de travail dans une entreprise métallurgique. Marié à Viviane : trois enfants. Depuis 1967 participe depuis à l'aventure poétique de Vérités d'abord et l'Arbre à paroles ensuite.

Passionné de cinéma et de peinture, il filme les soirées de poésie depuis 1994 ; mémoire de l'Arbre à paroles à partager.

Dès 1976, dessins à l'encre de chine, publiés dans diverses revues littéraires et pour illustrer des livres de poésie.

Depuis des décennies, Membre du Conseil de Lecture des Éditions de l'Arbre à paroles. Début 2009 : Président du Conseil d'Administration de la Maison de la Poésie d'Amay : 15 employés.

En poésie

À travers l'aube, Henri Fagne (Bruxelles), 1973

Festin de lumière, Vérités (Amay), 1975

Dérive d'azur, Vérités, 1977

Tumulte de lèvres, Vérités (La boîte à poèmes), 1978

Éblouissements d'exil, l'Arbre à paroles, 2006

De deux choses lunes, en duo avec Francis Chenot l'Arbre à paroles, 2010

Rackets du temps, l'Arbre à paroles, 2014

Enigmes du seuil (inédit)

Hourra la vie (inédite)

Momento doloroso inédit

Soleils poignardés (inédit)

La motivation est assez évidente pour moi : émigrant depuis 1957, j'ai toujours la nationalité italienne malgré 60 ans de présence dans la région liégeoise. Le groupe et son identité ne pouvaient que me faire adhérer à cette démarche qui met en évidence l'Humanité à la table du Poème, de la Vie et toutes ses turpitudes.



Rio Di Maria

VOYAGER BARBELÉS AUX LÈVRES

Comme un ouragan emportant tous les seuils
faim et armes gouvernent l'instant
Barbarie et bombes développent déserts de décombres
S'accaparer de l'essentiel au rythme de la dernière hâte
Le pan de terre se dérobe sous souliers sans boussole
Fuir vérités qui somment intégrales soumissions
Échapper aux permissions du doute
quand la vie défend l'émasculatation de toute survivance
Devenir désormais monstre sans identité
qui sait comment se divertit l'absurde
Voyager barbelés aux lèvres
pour tenter traverser frontières d'autres langages
Quel pays sans ivresse
ouvrira ses territoires d'ouate
à tout fugitif écœuré de promesses ?
Plus d'arc-en-ciel annonciateur de nouvelles voyelles
aux murs impavides qui murmurent fenêtres ouvertes
l'ultime écho du glas qu'on sonne
La nuit la plus noire ouvre ses abîmes
pour billets en aller simple
Tout regard baisse les yeux
innocence de l'humanité à genoux
Demain est une révolution
si j'y suis tu anticipes

Rio Di Maria

Poème publié dans "Nos Lettres n° 17 - décembre 2015" - Association des écrivains belges de langue française.

Déracinements - Refuges - Migrations

Rio Di Maria

--- Pays remis à neuf
La guérilla des doigts éclatés
n'empêche pas l'étoile totalitaire
de torturer le corps perdu
sur la grève des mots corrompus
Déluge d'images parfaites
n'offense pas l'ouverture première
du pays remis à neuf
par la neige et le feu
Où sont les tyrans
qui pétrifient l'innocence ?

Rio Di Maria

- Enigmes du seuil (inédit)

Robert Notenboom

Robert Walter Notenboom, né en 1931 à Paris d'une mère allemande et d'un père néerlandais, fut élevé dans la langue allemande par une « Fräulein » allemande qui dut quitter la France à la déclaration de guerre en 1939.

Il ne parla donc bien français qu'à partir de 1939 et vécut une enfance difficile et solitaire. Ce n'est qu'à l'âge de 21 ans qu'il opta pour la nationalité française. Il n'eut donc pas la possibilité de faire après son Bac les études qui l'auraient conduit au professorat de lettres et dû se contenter du Droit et d'une Ecole de Commerce, tout en se passionnant pour la linguistique et l'étude des langues anciennes et modernes.

Tout au long de sa vie de cadre de sociétés multinationales, facilitée par la connaissance de plusieurs langues vivantes, il écrivit de nombreuses poésies sans jamais songer à les publier. Ce n'est qu'en 2007, après une très grave maladie dont il réussit à se sortir au prix de grandes souffrances, qu'il s'y résolut. Ainsi parurent aux éditions LGR Racine à Paris 6^{ème}, « Du silence à l'éveil » en 2009, l'année suivante « Il n'y a pas d'hiver », puis aux éditions du Puits de Roulle à Nîmes, « A l'embaumée des fleurs » en 2011 et « Ultima Verba », une vie de poésie » en 2013 dont il pensait, en raison de la dégradation de sa santé qu'il s'agirait de son dernier recueil de poésies. Ce ne fut pas le cas, puisque l'année suivante, il publia « Les chemins du silence ». Il publia également un essai, « Langue Française et Poésie » en 2012 aux éditions du Puits de Roulle, verbatim d'une conférence qu'il fit à plusieurs reprises dans le but de faire part de son amour du français et de ses particularités qui en font, selon lui, le vecteur idéal de l'expression poétique. Il publia également « Fables et Contre fables » en 2010 aux éditions AGC de Groix, avec des illustrations de Paul Crimet.

En 2014, aux éditions du Puits de Roulle, « Les Chemins du Silence » rassemblèrent les principales poésies de ses deux premiers recueils (épuisés) augmentées de poésies nouvelles, puis en 2015, il publia un ouvrage en prose, autobiographique, « FLASHES sur une vie sans importance » augmenté d'une réédition des « Fables et Contre-fables » illustrées par Annie Deveaux-Berthelot. En 2016, Il publia « LE TEMPS D'UN SEIN NU », le titre étant un hommage à Paul Valéry qui dans son adolescence, conduisit Robert Notenboom à la poésie. Ce dernier recueil, dans un souci d'universalité, comprend des poésies en français, en anglais, en allemand et en italien.

« LES DIALOGUES DE BEOTIE », en recherche d'éditeur, sont une série de 29 petits dialogues philosophiques. S'y trouvent explicitées les conceptions philosophiques de Robert Notenboom telles qu'elles s'élaborèrent dans sa poésie au fil des ans, tous dans un style dont la simplicité est celle à laquelle on arrive malgré soi, comme l'écrivit Constantine Brancusi en s'approchant du sens réel des choses.

Motivation

Fils d'étranger, plusieurs personnes de ma famille dans les camps de concentration dont un oncle qui y mourut, voilà les raisons pour lesquelles tous les êtres humains sont mes frères, et plus particuliers les exilés.

Robert Notenboom

Grand est le désert
~ quand donc aurons-nous fini
de sortir d'Egypte ?
Quand ouvrirons-nous cœurs et portes
A nos frères venus d'ailleurs ?

(Un haïku des "Chemins du Silence" complété en tanka en pensant aux migrants de Syrie)

Robert Notenboom

Roland Bullman

Ce que je peux dire de moi c'est que j'ai été pendant 38 ans le patron d'une société que j'avais créée en Belgique dans le domaine événementiel. Nous avons travaillé dans le monde entier, pour des grandes boîtes, pour des projets d'amélioration de rentabilité, deancements de produits et de succès commerciaux.... Sans déprécier cela, j'ai arrêté après avoir "replacé" l'ensemble de mes collègues dans des boîtes concurrentes. J'ai repris un job d'employé dans le domaine des antiquités asiatiques, suis très intéressé par la philo, l'écriture poétique, ... Je suis de nationalité anglaise, je vis à Luxembourg, j'ai une "campagne" dans le Var et y ai été élu conseiller municipal. Un européen en quelque sorte mais surtout un soixante-huitard dans le bon sens du terme (il en reste). J'ai publié en 1976, à compte d'auteur, "les carreaux aveugles". Ma motivation est simple : si nous ne faisons rien pour les réfugiés, pour l'écologie, pour un développement du monde respectueux du bien-être des plus démunis, pour une égalité plus grande entre hommes - femmes, pauvres- nantis (le terme est important), peuples et dirigeants, ce sera l'explosion. Inévitable, inhumaine, invincible. Mais mes motivations sont également simplement humaines. J'écrirai d'ici peu un autre texte sur le fait d'être obligé de quitter sa terre et ses proches.

Roland Bullman

Au bel enfant de Perse et d'ailleurs

Viens

Ici nos maisons ont des murs qui soutiennent des toits bien étanches
les chaussées sont praticables
les uns des journaux emplies de scandales dérisoires
Évite juste de jeter un œil sur nos paquets de tabac
ils contiennent des images qui pourraient te traumatiser
mais notre vision du monde n'est pas insupportable au travers du monocle à pixels
Ici nous ne devons pas nous battre
nous parlons de roses au jardin
de cendres dans les cœurs
et de draps désertés par nos couples
nous parlons d'excès d'heures de labeur
de protection à l'abri du préau des mutuelles
nous lisons beaucoup d'histoires palpitantes
nous passons du temps à écrire sur ces événements de la vie
Et

l'hiver ici

on enduit nos lèvres de beurre de cacao
Pas de poussière
pas de vacarme et de chlore la nuit
pas d'avenir angoissant à interroger au travers de châssis brisés
ni de déserts empierrés à s'écorcher les pieds
nous n'irons pas en mer
où risquer d'aspirer une dernière gorgée de vie
quand coulera le rafiote chèrement emprunté aux passeurs

Viens sans rien

sans qu'il faille t'enfouir au fond d'une cave suffocante

Approche petit

Une mine vient de croquer la jambe de ton ami

un tireur embusqué d'évider la tête de ton papa d'un bout de cuivre à capsule
explosive

un flop de mortier a soufflé les boyaux et le fusil

d'un inconnu dans le quartier

sur les gravats de ta maison

Viens mon garçon viens ma fille

viens

car nous avons perdu l'angoisse

Nous ne savons plus d'ailleurs en quoi cela consiste

sinon de n'être pas tout à fait assurés que tu n'es pas dangereux pour nous

Mais laissons cela

« dieu reconnaîtra les siens »...

Roland Bullman

Roland Bullman

Je vois ça
Les façades qu'on éventre
les corps et les esprits qu'on étête
en photo
Je vois
émergeant des gravats
les impudeurs de maisons
dévoilées à l'obus
riveraines du jour brûlé
D'un souffle aussi brutal qu'absurde
elles nous racontent des histoires de famille
de passions asphyxiées
d'étreintes déchirées
Au bas pour légende de débris
faute d'intelligence en leur assemblage
les mots sont nus
embourbés dans la bauge de belligérants
ils ont perdu leurs effets
dans le vestiaire des anges
Les kiosques
affichent des pages aux verrières brisées

Roland Bullman

Sabine Venaruzzo

Sa formation artistique débute dès son plus jeune âge avec le chant choral et le piano dans les conservatoires et cours privés de Lyon à Paris. Un petit détour en Europe pour un Master in Management option Marketing et les métiers de conseil...et Sabine Venaruzzo choisit de se consacrer entièrement à sa passion pour la voix, parlée et chantée, en 2003.

Diplômée par un 1er Prix d'Art Dramatique au Conservatoire National de Région de Nice, et tout en y poursuivant sa formation en chant lyrique, elle fonde la compagnie professionnelle Une Petite Voix m'a dit.

S'enchaînent alors les créations de spectacles pour tous publics - où se mêlent théâtre, chant, arts plastiques, danse et poésie.

Elle travaille également avec d'autres troupes pour des pièces de théâtre, des spectacles de rue, des contes pour enfants et des productions d'opéra.

Un parcours atypique dans lequel l'écriture est une ligne constante.

Lauréate de concours d'expression du Rotary Club de Lyon dès 1991.

Depuis 2009, elle participe activement aux workshops de l'Action Theater à Berlin. Sous la tutelle de Sten Rudstrom, elle travaille ainsi depuis plusieurs années l'écriture improvisée : une forme écrite certes, mais également physique et orale.

Sa poésie s'enrichit de ses séjours dans différents pays (Amérique Latine, Afrique du Nord et Europe) et de sa pratique de différentes langues.

Elle est profondément marquée par l'oralité du poème : la sonorité des mots et leur musicalité. Ce qui l'amène tout naturellement vers une collaboration avec des musiciens et électro-acousticiens. Son parcours de comédienne et de chanteuse la conduit à transmettre sa poésie sur scène : la Demoiselle Et Cætera est née. Un mélange de poésie, spoken word, monologue, récital-concert.

Depuis 2016, ses textes sont régulièrement publiés dans les revues de poésie et elle participe à l'anthologie « Rouges » éditée par la maison de la poésie de la Drôme (éditions de l'Aigrette) en octobre 2016.

Elle est à l'initiative depuis 11 ans du festival de poésie "Les journées Poët Poët" dans les Alpes Maritimes.

Le site de sa compagnie de spectacles vivants : www.unepetitevoixmadit.com

Le site pour découvrir sa poésie et ses actions : www.sabinevenaruzzo.com

Concernant mes motivations, elles sont assez bien résumées par mon chantier poétique "sur les routes" et la marche symbolique "L'humanité avant toute chose" que j'ai réalisée entre Vintimille et Nice les 18 et 19 janvier 2017.

Sabine Venaruzzo

Tong Time

Et je marche
Dans la tong
Le vent de guerre
dans le dos

Et je marche
Sur le temps
Piquant le cœur
De mes frères

Restés au pays

Sabine Venaruzzo

Sophie Brassart

Poète, plasticienne, travaille le geste poétique à l'encre. Ses travaux sont visibles sur le blog Toile poétique <http://graindeble.blogspot.fr>, sur le site www.toilesonore.com ainsi que dans plusieurs revues de poésie contemporaine.

Motivations

De tout cœur avec ces vies qui hurlent à nos portes, dans l'eau muette
Ce qui me touche au plus profond, dans ces vies sacrifiées, c'est un double mutisme -
le nôtre et celui de la mer ; avoir un espace pour faire vivre ces voix, ne serait-ce qu'au
temps du poème, me semble crucial.

Sophie Brassart

Ma mémoire brûle
autant
Que la mer et le sel et la brise
Où se recueillent
Tous les vivants
L'endroit s'horrifie d'un passé
sans trace
Loin de l'hospitalière
de l'étrange tendresse
Il y a un matelas gris
Ma mémoire brûle
Un peu de sang sur la plage
Maintenant la femme ne sait où aller où donner vie
ne parle plus
Peut-être dans les herbes encore hautes de la dune
Il y a des cris
(Crâne cogne & le bruit des chimères)
Sous les déserts du rivage
Seuls
Les bras du souvenir cajolent un nouveau-né

Sophie Brassart

Sonia Eismmann Nussmann Sautour

Pour faire vivre l'espoir que les mots peuvent aider à sensibiliser au sujet d'une question qui ne devrait même pas se poser mais qui existe. Aujourd'hui. Au XXIème siècle. Au sujet du genre humain. Auquel on appartient tous. Et qui chaque jour est bafoué en refusant l'accueil digne des migrants auquel ils ont droit.

Sonia Eismmann Nussmann Sautour

Alep

Au cimetière de l'horreur,
Il ne reste plus qu'à se taire,
Sur les tombes, les parents pleurent
Leurs enfants, volés par la guerre,
Pourquoi ces bombes par ailleurs
Tombent en noires ombres sans lumière ?
Quel est ce monde sans honneur
Qui choisit la mort, la préfère ?

Sonia Eismmann Nussmann Sautour

[8.1 contre 8]

Sonia Eismmann Nussmann Sautour

Rien ne justifie

Il n'y a pas de rivières
Ni de pays incertains
Rien ne justifie la guerre
Encore moins le venin
Des raisons de la colère
Qui génèrent l'inhumain
La terreur et la misère
Le malheur des clandestins
Car ici-bas nos frontières
Ne limitent pas demain
Pour espérer la lumière
Et le meilleur pour chacun

Sonia Eismmann Nussmann Sautour

Sonia Eismmann Nussmann Sautour

- Dans la nuit –

Étranger dans mon pays,
Je suis parti en exil
Pour venir dans ta patrie,
Vivre enfin libre et tranquille,
J'aime déjà tout ici,
Le soleil, le ciel, sourient
Sur les nuages du temps,
Lorsque je pense à présent,
À ton regard enchanteur,
À ton amour de la vie,
À nos mots dits salvateurs
Nous portant loin dans la nuit ...

Sonia Eismmann Nussmann Sautour

Sortilège Magyque

J'écris sur ce thème comme sur bien d'autres car c'est une question de tout temps, qui invoque nos valeurs humaines les plus profondes et interpelle nos consciences. Je suis un poète moraliste (et non moralisateur) à mes heures. Il me semblait important de soutenir la démarche du collectif pour mieux faire entendre la voix de tous ceux qui défendent les valeurs universelles de l'humain et des droits de l'homme, notamment celles de fraternité et de solidarité car nous sommes tous semblables (les différences phénotypiques ne sont que marginales, nous sommes une seule et même réalité humaine dans toutes ses manifestations et quels que soient nos biotopes) nos sorts sont objectivement liés sur cette petite planète...

Sortilège Magyque

À l'étranger

Je vous prie de m'excuser
Je pensais trouver ici
Ce que là-bas on m'a pris
Ma liberté de manger, de vivre, d'aimer

Pardon, je crois que me suis trompé
Ce que je pensais légitime
Votre amitié votre estime
Je vous prie de m'excuser
Si j'ai coupé mes racines
Si j'erre sur les bords de Seine
Mais c'est la vie qui m'a poussé

Pardon, s'il vous plaît
Je ne voulais pas déranger
Je ne pouvais plus soulager la peine
De mes amis, des miens et de moi-même

Je suis parti à l'étranger

Je vous prie de m'excuser
Mais on nous a tout volé
Il ne reste plus rien de nos terres
Vidées par vos hommes d'affaires

Vous font honte : je reflète vos crimes

Je ne peux plus rentrer
Pouvez-vous dire à ma famille
Que pourtant je me suis battu
Que sincèrement j'ai essayé

Pouvez-vous dire à mes frères
Qu'ici aussi on meurt de faim
D'angoisse et de solitude
Et que de la Seine est froide

Sortilège Magyque

Sortilège Magyque

Enfants de ma honte

Il y a des regards vides qui me déchirent, des yeux d'enfants.

A Haïti, les gens ont vu passer les enfant-radeaux qui flottaient sur la mer en colère, a présent remplacés par les enfant-golems, qui ont si faim qu'ils mangent des galettes de la terre.

Aux Philippines, les enfants-tombes serrés par la misère, vivent dans les cimetières, les parents abandonnent.

En Inde, les enfants-pains achetés au prix d'une baguette travaillent en atelier dès leurs 6 ans. Les bébés-filles assassinées sont jetées dans le talus des villes.

En Turquie, les enfants-noisettes ramassent des fruits, les portent sur leur dos en sac de

15 kg, douze heures par jour.

En Chine, les enfants-sniffs trient nos plastiques en les fondant et en les reniflant des heures durant.

En Afrique il y a tout ces enfants là, et puis les enfants-soldats, et les enfants-mines , ceux-là travaillent dans des galeries ramenant les métaux précieux de nos portables, pour un beignet.

Dans le monde entier les escales touristiques des enfants-bordels, vendus quelques sous à des macros sans âme.

Au moyen Orient, les enfants-bombes meurent dans l'enfer de leurs parents...

Il y a des regards vides qui me déchirent, en France, des enfants qu'on bat, qu'on abandonne, qu'on viole, des enfants qu'on exploite, des enfants qu'on tue.

Et tous ces enfants, moi, je sens que je les abandonne, en mère universelle je les pleure, c'est tout.

Il y a des regards qui me déchirent, des yeux d'enfants, perdus dans le visage des hommes.

Alors je souris au Facteur, ça évitera peut-être une claque à son fils.

Je fais rire les caissières, pour qu'il leur reste un peu de patience quand elles rentreront.

Je garde mon portable qu'il soit usé, qu'il soit fendu, car il y a une âme dans sa batterie.

Je ne mange plus de Ferrero ou de Kinder

Et je raconte des histoires.

Dans mes histoires, il y a des rêves et c'est tout ce que je peux offrir aux petits et aux grands, un peu de rêve, un voile opaque, pour détourner leur attention... et la mienne.

Il y a des regards qui me déchirent, Terre ma vieille, de vilains animaux vivent sur ton dos, ils te dévorent sans vergogne et mangent la chair de leurs enfants.

Aujourd'hui comme parfois, je ne peux pas raconter d'histoire parce que je dois recoudre le voile qui s'est déchiré.

Sortilège Magyque

Suelena Nogueir

Je suis une brésilienne qui habite à São Paulo. J'ai étudié la Langue et la Littérature brésilienne, française et portugaise à l'Université de São Paulo. J'ai travaillé dans la salle de classe pendant plusieurs années. Aujourd'hui je suis professeur de rédaction et réviseuse de textes. La poésie occupe un lieu important dans ma vie. Une autre passion est l'art plastique que je pratique en faisant des collages.

Mes vers sur la question migratoire est la façon que j'ai trouvé pour exprimer ma douleur devant ces pauvres migrants qui sont restés au milieu du chemin sans accueil. Ils marchent à côté de la mort. La poésie est notre solidarité, notre cri. Elle peut changer de regard sur la migration pleine de misère et d'injustice.

Levez-vous poètes... Les droits humains n'ont pas de frontières. Ils doivent être respectés.

Suelena Noguer

Corps faibles
essence d'un peuple
souffrance
guerres
misère
Âmes
nues
oubliées
sans destin
Pauvres gens

Suelena Noguer

Suelena Noguier

Je vole au-dessus de la mer
comme l'aigle d'océan...
Mais là-bas Il y a un enfer
C'est le bateau de Médusa ?
Une blessure sanglante.
Ce sont les migrants
Morts ou vivants ?
Sans Dieu !!!
Sans rien !!!

Suelena Noguier

Suelena Noguier

Je marche sans arrêt
Hier, aujourd'hui
Où se trouve la paix ?
Le pays promis ?
Un lit ?
Un lieu pour travailler
Sans peur
Où les enfants vont grandir
Où les gens vont chanter
En regardant la vie
Heureusement...
D'un nouvel horizon.

Suelena Noguier

Suelena Noguer



Suelena Noguer



Suelena Nogueira

Suzy Cohen

Suzy Cohen née au Maroc, vit à Bruxelles après avoir résidé à Paris.

Je ne suis pas seule, mais bien issue du peuple pérégrin.
D'exode en exode, je me suis retrouvée à Bruxelles...
Alors ouvrons nos cœurs et nos portes
Je ne suis pas seule, mais bien issue du peuple pérégrin.
D'exode en exode, je me suis retrouvée à Bruxelles...
Ouvrons nos cœurs et nos portes ...

Suzy Cohen

Apatride, mi- humaine
Je marche absente
Dans la foule
Et tout ce corps
Mal vissé
Silencieux
Usé de vivre
Me donne l'impression
De s'être trompé de mort

Suzy Cohen

Tiphaine Ossieux

Je ne suis pas une auteure ou une artiste. 40 ans, maman d'un garçon de 12 ans, je travaille pour la fonction publique territoriale après avoir travaillé pour l'éducation nationale. En tout je compte 20 ans de services publics, un choix de carrière assumé. Rejoindre ce collectif, c'est ajouter les écrits spontanés d'une femme et mère qui veut faire perdurer en actes, écrits et manifestes publics l'âme de la nation des droits universels de l'homme et du citoyen. C'est un acte éducatif à l'égard de mon fils. C'est un cri de honte et de colère face à notre indifférence collective, à la montée des intolérances et du rejet de l'autre. Parce que nous sommes tous des migrants potentiels, ouvrons nos frontières y compris mentales. Apprenons à nos enfants à tendre la main et à ne pas craindre de s'offrir la chance de connaître celui que l'on dit "étranger" et qui n'est que notre semblable. Soyons des êtres humains avant d'être des nationalités attachées à des territoires ... Merci d'avoir eu cette initiative qui m'a offert un espace d'expressions respectueuses et riches en regards croisés et en expressions différenciées face à des tragédies humaines que nous ne devons plus tolérer.

Moi qui n'écris habituellement que pour moi, votre initiative résonne si particulièrement que j'aimerais, par ces quelques mots, dire à tous ceux qui prennent courageusement la mer, la route et tous les longs chemins si peu ouverts toute l'admiration que je leur porte d'avoir le courage de risquer leurs vies, celles de leurs enfants tant chéris pour l'espoir de les sauver, de préserver encore un peu de leur innocence....

Je rêve que votre périple vous permette de trouver un refuge où vous pourrez vous réchauffer à l'empathie et à la solidarité que nous nous devons entre individus d'une même espèce et qui ne doit pas disparaître...celle des bipèdes dotés d'une capacité unique, celle de rire car vous n'avez que trop pleuré...

Tiphaine Ossieux

Elle ne pouvait pas dormir
Car demain, elle allait partir
Partir, tout quitter
Elle le doit pour protéger
Ses enfants pour l'heure assoupis
Les questions la taraudent
Mais qui s'occupera du chat ?
Faut-il emporter la tasse fêlée
Souvenir d'une aïeule tant aimée ?
Elle ne sait pas
Pourtant, demain, le cœur serré
Elle va laisser son quotidien
Mais aussi ses racines
Alors, ces vieilles pierres chargées
D'histoire la regardent s'éloigner
Elle tient serrée cette tasse
Qu'elle n'a pas pu laisser.

Tiphaine Ossieux

Valerie Birker

Je suis auteur et comédienne. Mon écriture comme mes choix de rôles ont pour but de mettre en lumière la complexité de nos êtres de nos relations et comportements. Je suis une amoureuse de l'amer. Je souhaite apaiser par mon regard ce qui en moi est tendu ou douloureux.

Pourquoi j'écris sur la thématique des migrants :

Dans ma conception du monde, nous sommes d'anciens vagabonds, guerriers, chevaliers ou cueilleurs. Tous des êtres en mouvements.

J'ai grandi sans connaître le sentiment de sécurité et d'appartenance au collectif (par essence et non par contexte).

Je me suis donc longtemps associée aux exclus, aux incompris aux rejetés.

Aujourd'hui c'est en souvenir de ces périodes de non estime, de rejet et de lutte, par amour de l'homme que j'ai été que je peux être qu'ils sont que je contribue et collabore à cet ouvrage.

Pourquoi faire partie d'un collectif et rejoindre des artistes :

L'homme gagne à exprimer son individualité au sein d'un ensemble qui ouvre l'horizon de chacun. Les artistes par leurs diversités leur pluralités, leur unicité contribuent à ouvrir le cœur de l'homme sur sa propre diversité et pluralité. Rejoindre un collectif d'artiste est une belle façon de prolonger sa mission « offrir son regard au monde pour faire entendre et sentir ce que les sens ont vu »

Valérie Birker

Premier pas vers un nouveau futur.
Sans ailleurs ni demain.
Comme une immersion dans le vide
Comme une traversée des murs.
Comme un départ vers un ailleurs inconnu.
Chaque pas a beau être une joie
Vers demain
C'est le cœur empli d'angoisse que je cours Vers ailleurs
Mère de toutes les mères retenez moi.
Ne me laissez pas partir ni quitter l'ancien.
Il me colle à la peau.
Comme un harnais de nuit de rêve et de folie.
J'aimai l'amer et l'ivoire.
J'aime le vide et le peut-être.
Et pourtant c'est attaché à ma terre.
Et plus que tout à mon passé
Que je meurs de renaître.
Pourquoi être né
Si ce n'est pour traverser
Les flots de la destinée.
Il n'y a plus ni rage ni infortune.
Plus peur ni souffrance.
Juste la déchéance et la désolation.
Comme une rime agonisante.
Comme un retour impossible.
Rien ne sera plus doux.
Ou peut-être encore plus.
Ce n'est plus la tête pleine de rêve que j'avance.
C'est consciente et sereine
Que je trouve l'ivoire et l'amer
Pour aller vers demain
Ce demain incertain
Fait de peut-être.
Ce premier pas de déséquilibre futile et docile.
Qui me donne envie de vivre une vie
Que je ne connais pas.
Et me fait sentir
Que je serai mieux ailleurs que là.
Partout ma terre mon ancien
Mon vivant
De là où je viens et de là où je pars
Je le porte en moi.
Je le crierai à chacun de mes pas.
Il sera comme une trace indélébile
De mon passé lointain
Comme une trace sordide des coups reçus

Et donnés.
Plus que tout
Comme une empreinte un témoignage.
Que je suis l'humanité.
Je suis née ailleurs et je vis ici.
Je porte la vie de tous les disparus.
Je porte l'empreinte de tous les morts.
Et ma chair s'est blanchie avec le temps.
Et pourtant c'est africain que je mourrai.
C'est africain que je vivrai.
Et c'est quand dénué de mon occidentalité.
J'aurai fait corps avec toutes mes morts
Que je pourrai habiter l'Europe
Sans pleurs ni rejet.
Et avec un profond respect
Pour mes frères d'hier
Mes pères de demain.
Et libre et détachée
Je n'habiterai plus aucune terre.
Je les porterai toutes en moi
Comme une seule loi.
Comme une empreinte indélébile
D'union et d'harmonie
Qui renaît et sourit à la vie
En soi et bien au-delà.

Valérie Birker

Véronique Sabin

Je suis humaniste et c'est ma seule croyance. J'ai eu connaissance de groupe par l'intermédiaire de Jacques Kerzanet artiste peintre. Moi, ce sont les mots qui me parlent et j'aime les écouter me susurrer à l'oreille des mots de toutes les couleurs, je les aime doux tendres incorrects indécents hargneux, ils me font passer par toutes les émotions et toutes les réflexions, j'aime voyager sur leur onde. Je ne suis pas écrivaine mais j'écris pour je ne sais quelle raison, mais j'écris et j'aime ça. J'ai souvent travaillé dans le social, j'ai des convictions politiques et les mots sont mon arme.

Véronique Sabin

Épopée

Les mains vides, courbée sous l'effroi, le corps las,
elle fuit la terreur
fuir et rêver, rêver encore encore.....
Le regard sombre, elle marche court tombe
se relève avec fureur
avancer rêver et espérer encore
Hier le bonheur, les cris les rires les soupirs
raquant ses larmes
elle salue son pays ses amis son deuil d'avenir ici
À la guise des rapaces elle est soumise
se ploie mais ne cède pas
respirer marcher et vivre encore
Tout autour la détresse se dresse
les ogres la fleurent
la bouche muette son âme hurle à la vie
L'être disloquée attend les caresses du vent
le rai tiède enveloppant
les yeux fermés elle va lentement
Semblant toucher le but
l'océan menace gronde engloutit
s'arrimer, ne faire qu'un, se confondre
Au-delà des ombres, au-delà du crépuscule, au-delà du temps
les mots partagés pansent les plaies
recroquevillée elle dort et rêve encore

Véronique Sabin

Vojka Milovanovic

Professeur de français langue étrangère, doctorante, poétesse, femme, mère, chef de cuisine, femme de ménage, Serbe, témoin du bombardement et de la guerre civile, petite-fille des migrants serbes de Bosnie qui ont quitté leur maison sous les nazis oustachi pendant la 2e guerre mondiale. Mais avant tout je suis un être humain...

Je voudrais dévoiler dans mes poèmes les visages de la vérité : pour faire la guerre comme pour faire l'amour, il faut au moins deux personnes.

Dans ce monde, il n'y a pas de race ni de religion mais seulement de bonnes ou mauvaises personnes.

Vojka Milovanovic

L'an de 1999 où quelqu'un a tué un oiseau
La nuit en Serbie
Epaisse et lourde.
Le silence morbide,
Les cris des hiboux
L'arrachent partout.
Les yeux des corbeaux
Éclairent les tombeaux.
Les villes, les villages
Se cachent devant ces nuages.
Un ange de charité les attaque
« Pourquoi ? » ça manque...
Soudain, la sirène crie: le danger vient de l'air !
Un oiseau en fer,
Sans aucun critère,
Jette ses œufs explosifs.
Un acte offensif,
Les villes, les villages
En flamme
Et sans aucun blâme,
Sur une planche,
Une colombe blanche
Pousse son dernier cri
Pour la Serbie.

Vojka Milovanovic

Vojka Milovanovic

Jamais

(aux jeunes hommes tués en guerre)

Tu étais

Un bébé souriant

Un garçon charmant

Un ado brillant

Un jeune homme prudent

Mais jamais un vieillard

Un parent

Un mari

Parce qu'un géant

Met fin à ta vie...

Vojka Milovanovic

Vojka Milovanovic

La destruction

Qui brûle notre blé ?
Qui coupe nos forêts ?
Qui bombarde nos déserts ?
Qui cherche partout un ennemi ?
Qui transforme la victime en un bourreau ?
Qui introduit les Dieux dans ses conflits ?
Qui a les doubles standards ?
Qui étouffe notre âme ?
Qui tue notre corps ?
Moi ? Toi ? Nous ?
Non, ce n'est pas moi
Ni toi, ni nous,
Mais ce géant
Qui nous surveille partout.

Vojka Milovanovic

Yvon Allain

Je suis un retraité qui aime écrire.

Yvon Allain

Du bonheur espéré d'être un bougnoule bien intégré

Pourquoi ne pas parler du bonheur espéré et souvent déçu que les immigrés voulurent construire en France ?

Un exemple : mon père biologique a été récusé par ma mère car elle craignait les foudres d'une famille bien-pensante et pourtant sa mère était de gauche et elle, ma mère, était fille d'un apatride espagnol.

J'ai vécu toute mon enfance dans l'ignorance de ce fait. Je savais seulement que mon beau-père m'avait reconnu à la naissance. Le diable se niche dans les détails alors que le bétail se niche dans l'étable.

Si mon père biologique avait pu choisir mon nom, je m'appellerais peut-être Boulbaba ou Abdelkrim car selon J. Barbey d'Aurevilly le bonheur est dans le crime.

Beaucoup de mes amis algériens des années soixante, soixante-dix vivaient dans des foyers SONACOTRA, ou bien quelques-uns tentaient d'étudier à Paris dans les cités universitaires près du périph', non pas pour construire leur vie en France mais pour apporter quelque rudiment de confort, de savoir à leurs proches. Ils ont été parqués comme des bêtes insoumises ou des animaux de compagnie plus ou moins bien éduqués, convenables, et pas trop voyants par la couleur de la peau ou la manière de se comporter.

Les harkis, furent enfermés dans des camps, loin des villes même les plus modestes. Voir les harkis de la région d'Aubenas ou d'ailleurs haïs par les algériens révolutionnaires qui se sont bien fait niquer par De Gaulle, puis Boumédiène et Boutéflika après leur juste espoir de révolution.

Leurs enfants et petits-enfants, harkis et algériens soi-disant libres, ont été parqués dans des bidonvilles, puis des ghettos de banlieues, tels que Villeurbanne, la ceinture des Hauts-de-Seine, les banlieues lilloises, ou dans les cités de transit telles Drancy ou Bagneux ou Givors en leur imposant la promiscuité sans même un baby-foot pour 40 000 habitants et ne rêvons pas, l'accès au Mille-club, prémisses accessibles au prolétariat qui fréquentera les premières M.J.C n'étaient que très peu fréquentées par les beurs qui rêvaient de l'argent du beurre.

Quand je vois que dans la banlieue lyonnaise et parisienne on reproduit avec tant d'acharnement la politique colonialiste des années soixante, et que dire des DOM-TOM qui à mon grand étonnement ne sont pas encore en état d'insurrection ouverte contre un pouvoir qui n'a d'intérêt que de s'accrocher à ses illusions de pouvoir, je me dis qu'Allah est grand même si Allah va comme je te pousse dans ce monde d'hypocrites oublieux de ceux qui construisirent leur veau d'or même si c'est pas Hallal. Je ne te parle même pas des guerres de 14/18, 39/45 durant lesquelles ils servirent de chair à canon.

Les petits enfants ont appris l'histoire de leurs parents, de leurs grands-parents. Ils voient les reins brisés de leur père, de leur oncle, qui travaillent sur les chantiers publics de Bouygues. Ils voient le regard chaviré de fatigue de leur grande sœur qui fait des études supérieures en bossant à l'usine ou au supermarché. Ils ont honte des mains déformées de leur mère qui s'affaire dans la cuisine et qui s'excuse dans l'autobus quand une nantie la regarde car elle n'est pas sapée comme les autres, écorche son français appris avec les voisines de palier avant de se coltiner ses six heures de ménage

pour un salaire de merde en se faisant traiter tous les jours que dieu fait de sale bicot qui mange le pain des français, même qu'ils mangent pas comme nous ces gens-là. et même qu'ils viennent nous voler le travail qu'on voudrait pas faire parce qu'il est trop dégradant, avilissant, juste bon pour des bounoules qui devraient être heureux de pas crever de faim chez eux parce qu'ils le font très bien chez nous.

Bon, je m'emballe, mais c'était quoi la question ? La souffrance des gens au travail ou celle des immigrés ?

Parce qu'il ne faut pas mélanger quand-même.

Au temps des négriers l'Oncle Tom aurait dit : Les ouvriers des canne à sucre sont morts, ça fait rien Mamissa, c'est rien que des pauv' nègres. Mais la récolte est bonne Mamissa. La France sera contente.

Les petits enfants de colonialistes seront sans doute reconnaissants envers leurs parents qu'on ne leur casse pas de sucre sur le dos, Chère J.K.

Yvon Allain

Petites fêlures et autres abîmes.

Zohra Mrimi

Plus de chez moi
Des pas tout près de chez toi
Tu détournes ton regard
Vide tel ce hangar

Zohra Mrimi

Zoubida Belkacem

Je suis honorée et ravie de faire partie de ce collectif, j'ai souhaité avec mes poèmes contribuer à sensibiliser l'opinion publique sur ce thème. Avec ce groupe j'espère que nos voix aideront à dénoncer les injustices dans le monde.

Zoubida Belkacem de Constantine

Zoubida Belkacem

L'enfant de Syrie
Ce matin, j'ai vu mourir un enfant.
Emporté par la bêtise et la convoitise des grands.
Il voulait juste traverser la mer bleue.
Afin de réaliser tous ses vœux.
Prends moi à travers les Océans,
Déposes moi dans un endroit de nulle part.
Loin des canons, des guerres et des armes.
Vois-tu, entends-tu, mon pays est en train de brûler.
Comme le brasier d'un volcan,
Qui rentre en ébullition.
Il charrie sa larve en torrent.
Des femmes et des enfants sont en larmes.
Assiégés de toutes parts
Sans aucune pitié pour leurs âmes.
La paix des colombes, n'est plus qu'un lointain souvenir.
Seuls quelques-uns y ont cru sans y parvenir.
Mon enfant, tu as ma promesse.
Babel et Palmyre
Renaîtront de leurs cendres.
Les oiseaux chanteront.
Somptueux jardins de Babylone, refleuriront
Prends moi à travers les océans
Déposes moi dans un endroit de nulle part.
Fuir le chaos et la violence.
Je ne veux plus voir des maisons incendiées.
Ni des hôpitaux transformés en charniers.
Je veux traverser les océans.
Voir le bonheur et la joie de vivre des enfants.
Le sourire lumineux des innocents.
Courageux enfant, du haut de tes autres ans.
Tu fuies ton pays pour ne plus y revenir
Loin des bombes et des effusions de sang.
Toi qui n'avait pour t'endormir
Ni de berceuses, ni de doudous comme les autres enfants.
Seulement des explosions, des cris et des hurlements.
Dans son regard, rempli de tristesse et de peur
Un doux espoir le caressa, dans un moment d'accalmie.
Il rêva, cependant d'un monde meilleur.
Du haut de ses quatre ans
S'agrippa de toutes ses forces aux bras de son père.
Avant d'être englouti, dans les profondeurs de la mer.
Au petit matin, sur une crique froide et éloignée
Le corps sans vie d'un enfant GIT.

Zoubida Belkacem

Zoubida Belkacem

Gardez vos privilèges.
Gardez vos cortèges.
Vivez vos frasques et vos Folies.
Réalité ou utopie.
Mais laissez moi l'amour de ma patrie.
Serait ce trop vous demander
De ne pas toucher à mon pays.
D'arrêter de le piller et le condamner.
Le monde est usé et fatigué.
Il en a assez d'être tourmenté et agressé.
Serait ce trop vous demander
De réviser vos stratégies.
Et revoir vos copies.
Pour faire cesser toutes les tueries
Éloigner le spectre des religions et de l'Inquisition.
Qui apporteront leur lot
D'exaction et de désolation.
Un vent de liberté va se lever.
Pour apporter plus d'amour et de sérénité.
Les cèdres millénaires seront présents .
Après des centaines d'années.
Pour témoigner de ces tragédies
Mais il sera trop tard, plus rien à sauver
Après les désastres et les conflits,
L'humanité sera menacée.
Lorsqu'il n'y aura plus rien à se partager.

Zoubida Belkacem

Zoubida Belkacem

Les enfants de la nuit
La nuit tombe comme un rideau de fer
Sur des corps recroquevillés et frêles.
Ils Sont chétifs et apeurés.
Ils se cachent et se faufilent,
Des ombres qui rasent les rues.
Ces enfants de la nuit.
Ces gamins oubliés.
Ils Sont perdus, ils n'ont pas où aller.
Ni de familles pour les réclamer.
Les corps transis de froid.
Ils fument et planent en toute impunité.
Dans leur royaume.
Sans foi ni loi...Ils sont les rois.
Les yeux hagards, injectés de sang.
Sniffer de la colle et des dilluants,
Leur procure un peu d'affection.
Qu'ils n'ont pas obtenus auprès de leurs parents.
Ils Sont les damnés de la terre.
Sont ils au paradis ou en enfer .
Ils deviennent la cible des pervers.
Des violeurs et les voleurs.
Que font ces hauts commendeurs.
Les biens pensants et les beaux parleurs.
Qui pourra lever le rideau de fer,
Sur la naïveté et la candeur.
Ils Sont fragiles.
Ils Sont épuisés.
Ils Sont les fantômes éparses.
A la recherche d'un bout de tunnel.
Pour atteindre enfin la lumière de leur destiné.

Zoubida Belkacem